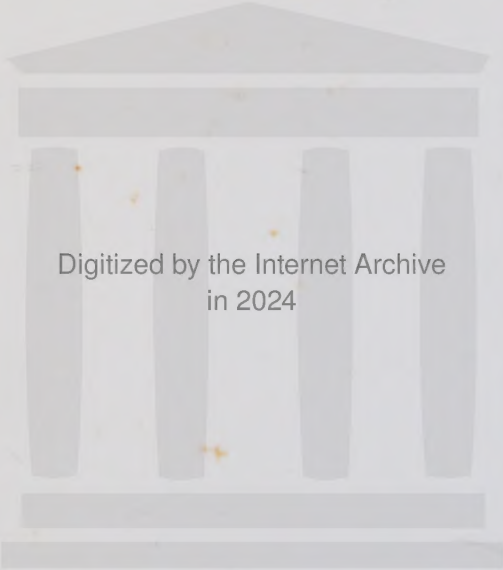


Louis Pouliquen

Le Temps des campanules



Coop Breizh



Digitized by the Internet Archive
in 2024

Le Temps des campanules

des campanules

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Coop Breizh :

La Nuit d'obsidienne, roman, 2004.

Prix européen de l'Association de Écrivains de Langue française

Au balcon de la mer, roman, 2003.

Grand Prix du roman de la Ville de Rennes

Mon vieux grenier en Bretagne, récits, 2001.

Les Voiles de deuil, roman, 1999.

Prix Édouard et Tristan Corbière

Les Marées d'équinoxe, roman, 1997.

Prix Littré. Grand Prix des Écrivains bretons

Le Temps des soutanes, récit, 1993. Réédition poche, 2006.

Aux éditions du Liogan :

Comme des larmes de sang, roman, 1995.

Prix de la Fédération des Bretons de Paris

Aux éditions du Télégramme :

Médecin passionnément, récit, 2003.

Retour en Bretagne, récit, 2006.

Ce livre a d'abord paru aux éditions du Dossen en 1992.

Couverture : *La charretée de foin*, J. Frélaut, 1909, coll. part.



www.coop-breizh.fr

© Éditions Coop Breizh, 2006

Kerangwenn – 29540 Speied/Spézet

Tous droits réservés

ISBN 2-84346-270-3

Louis Pouliquen

Le Temps des campanules

Récit

Coop Breizh

PROLOGUE

Quand le voyageur se dirigeant vers Brest par les routes intérieures de la Bretagne, à travers landes et solitudes, quitte les monts d'Arrée à hauteur de Roc'h Trevezel pour gagner le port de Roscoff, il descend vers les terres de culture et atteint bien vite un lieu dit Sainte-Brigitte : une chapelle, une école aujourd'hui désaffectée, une ferme et une auberge. À quelques centaines de mètres, sur sa droite, quand il va vers la mer, un épais rideau de pins ne peut lui échapper. Derrière celui-ci, la ferme qui m'a vu naître dans cette période qu'on appelle l'entre-deux-guerres. J'y ai grandi jusqu'à ces mois qui ont suivi la Libération et qui m'ont vu partir pour le collège. Pendant onze ans, j'y ai puisé les ressources de la terre et découvert les richesses de la famille et des amis.

Ces champs appartenaient à cette région qu'on appelle le Léon et qui s'étend du versant nord des monts d'Arrée jusqu'à la mer et, très tôt, je fis connaissance de ces étendues qui me semblaient alors immenses. En effet ce vieux pays entraînait

presque en entier dans les limites de mon horizon. Au sud, barré par les crêtes des monts d'Arrée, fermé par des collines boisées à l'est, il s'ouvrait vers le nord sans cependant jamais laisser apparaître la mer, dont seule la présence se devinait à ces reflets bleus qui s'élevaient au-dessus des terres finissantes. Mais c'est vers l'ouest qu'il prenait toute sa dimension et, dans les apothéoses de soleil couchant, ses limites explosaient et noyaient dans un même feu le ciel et la terre.

Au-delà débutaient les mondes inconnus qui me rebutaient alors. Et si d'aventure je quittais mes paysages familiers, je me sentais perdu. Un soir, devant me rendre chez des cousins en compagnie de ma mère, il nous fallut dormir à la ville chez des amis. Les bruits de la nuit et les perspectives bornées me parurent insupportables et je ne songeais qu'à retrouver ma chambre et son silence.

Dans ce territoire bien défini, je situais trois points d'ancrage la ferme, le village de Sainte Brigitte et le bourg communal distant de six kilomètres. Ce n'était pas la beauté de son église ni celle de son calvaire qui me le rendait sympathique. Ces vieilles pierres et ces sculptures qui attiraient déjà la curiosité des touristes n'éveillaient pas encore l'intérêt que je leur porterais plus tard. Mais j'appréciais déjà la sérénité des maisons et des commerces tassés sur le versant de la colline et la sympathie des habitants dont les visages, très tôt, me devinrent familiers.

Ce chef-lieu de canton portait le nom du saint fondateur. On le désignait par ce mot commun de « Bourg » qui avait valeur de nom propre, car pour nous tous il ne pouvait en exister qu'un, le nôtre.

Entre le « Bourg » et la maison, à peu près à égale distance, se trouvait la gare. Là, s'arrêtaient tous les jours quelques omnibus. D'autres trains passaient leur chemin à heures fixes et filaient vers Brest ou Paris.

Le village de mon enfance, qui n'avait que deux habitations, reposait sur le haut d'une colline, à la lisière des bruyères et des landes. On y accédait par un chemin creux qui montait en pente raide. Bordé de grands peupliers en quittant la vallée, celui-ci amorçait des courbes sinueuses sous une voûte de noisetiers qui formait, au printemps et en été, un tunnel d'ombre et de fraîcheur ; puis il se faufilait entre deux grands talus de pierres dressées en muraille et sur lesquelles s'élevait en majesté le rempart de pins protecteurs. Il débouchait dans la cour de ferme.

La maison d'habitation avait du caractère. Elle paraissait bien assise sur ses quatre murs de longueur presque égale qui lui assuraient un air robuste et sérieux. Sur le devant, les ouvertures étaient simples ; la porte encadrée sur sa droite et sa gauche d'une fenêtre, trois fenêtres de même taille à l'étage donnaient à la façade crépie de blanc une harmonie qui frappait les visiteurs dès le premier coup d'œil.

Le dos de la maison donnait sur un jardin fleuri tout l'été. Sur cette façade tournée vers l'ouest, deux grandes baies à petits carreaux au rez-de-chaussée, surmontées à l'étage de deux ouvertures semblables, créaient une austérité froide encore accrue par le gris de la pierre qui, par temps de pluie, se colorait de noir.

Le toit était fait de fortes et solides ardoises du pays dont la teinte bleutée s'harmonisait aux couleurs environnantes. Sur son versant antérieur, deux chiens-assis rompaient la monotonie et apportaient une touche de sobriété à cette façade, alors que, sur le versant arrière, une cheminée massive sortait en plein milieu et en alourdissait l'aspect.

Chaque pignon était coiffé d'une cheminée de taille égale dont une seule fonctionnait. L'autre ne jouait qu'un rôle de décoration mais cette symétrie voulue procurait à l'édifice une indiscutable pres-tance.

Une construction plus récente s'appuyait sur le pignon nord. Elle avait été élevée pour agrandir la surface. Elle assurait à l'ensemble une assise plus solide, mais elle en rompaient l'unité. À l'étage, sur l'ouest, s'ouvrait une fenêtre étroite. Là se nichait ma chambre. C'est de cette fenêtre, où souvent je venais m'asseoir, que j'ai découvert peu à peu ce qui allait être l'univers de mes premières années.

Un beau navire sous sa voile grise dans les brumes d'automne : ainsi apparaissait ma maison

sous son toit d'ardoises, ses murs de grisaille et ses cheminées dressées comme des mâtures.

Passant la porte, dès l'entrée, ce qui frappait, c'était ce mélange de discrétion et d'aisance. Aucun confort en effet, ni eau courante, ni électricité, ni salle de bains, mais de vieux meubles de chêne sombre, brillants sous l'encaustique, comme on en découvre souvent dans les vieilles familles paysannes. Ils donnaient aux vastes pièces du rez-de-chaussée – une cuisine et une salle pour les jours de fête – une apparence cossue.

Dans le pignon de la cuisine s'ouvrait une imposante cheminée où, l'hiver, dormaient quelques braises qu'on allumait le soir pour les veillées. Lui faisant face, à l'autre bout de la pièce, un escalier montait vers les chambres, toutes spacieuses, au parquet centenaire qui craquait sous les pas à des endroits bien précis connus de tous.

À l'entour, les communs – étables, écuries et granges – se dispersaient dans un désordre apparent. Construits sans plan défini, selon les nécessités et à travers le temps, le sévère granit de leurs murs et leur toiture d'ardoises créaient une certaine unité pleine de charme.

Les bâtiments et la maison d'habitation réalisaient un ensemble sérieux qui, sans être impressionnant, en imposait. Il ressemblait en tous points à ces fermes disséminées dans la campagne léonarde qui appartenaient, ou avaient appartenu, à des familles paysannes aisées. Celles-ci avaient tiré

quelques profits, dans les siècles précédents, de la culture du lin, puis du tissage et des ventes des toiles. Elles s'étaient alors enrichies, avaient fait l'acquisition de terres et bâti des maisons alliant noblesse et discrétion. Comme les mariages se faisaient souvent dans la communauté, les biens, loin de se disperser, ne pouvaient que s'accroître. Mais le plus grand mérite de ces gens fut de reconnaître très tôt l'importance de l'instruction et de comprendre tout l'intérêt des études. Avec les connaissances disparaissait la misère. Ils expédièrent donc leurs enfants au collège. L'ainé des garçons, quand il s'était ouvert l'esprit, restait à la terre, succédait à son père, développait la ferme et maintenait la tradition. Les autres fils se tournaient vers la médecine, l'armée ou la prêtrise. Quant aux filles, après un séjour plus court que leurs frères dans les pensions religieuses, elles trouvaient un mari dans une famille de même type, apportaient quelques terres en guise de dot et perpétuaient la lignée. Celles qui ne se mariaient pas entraient volontiers dans les ordres. Ainsi, au fil des générations, s'était constituée une classe paysanne qui, par son travail et son savoir, avait pu vaincre la pauvreté. On avait donné à ces familles le nom de « Julot », terme qui venait de Hollande, pays avec lequel le commerce de la toile et du lin s'était établi et avait été autrefois fructueux.

Mon père et ma mère appartenaient à ces lignées de « Julots ». Tous deux habitent encore ces lieux

de mon enfance ; au plus profond de moi, sous la cendre des souvenirs, je vois un tableau, toujours le même, et qui me rappelle une peinture en clair-obscur de l'école flamande. Une porte de maison entrebâillée, sur la margelle un enfant de quatre à cinq ans joue avec un chien blanc piqué de taches rousses. Dans la pénombre de la pièce se tient un couple debout. Il regarde l'enfant qui s'amuse. On devine leurs visages et leurs mains. L'homme n'a pas d'âge. Très droit, un peu cambré, il porte de fortes moustaches noires. Noirs aussi sont les cheveux. Quelques rides burinent son front. Les pommettes saillantes, un peu couperosées, son regard sévère sous de larges sourcils laisse deviner une grande douceur. Le nez marqué, loin d'enlaidir le visage, en accuse les traits. Les mains à hauteur de poitrine – les pouces glissés dans l'échancrure d'un gilet – sont fortes et épaisses, leurs dos gonflés de veines saillantes et sinueuses. Le costume n'apparaît pas dans l'ombre, peut-être de lourds sabots de bois chaussent les pieds.

La femme plus petite et frêle se tient à la gauche de l'homme. Sa tête s'enfonce légèrement dans les épaules et imprime au buste une allure un peu voûtée. Une chevelure, d'une blancheur laiteuse, plaquée aux tempes, se termine sur l'occiput en chignon et la pâleur des pommettes fragilise ce visage encore jeune. Les joues sont creuses et les lèvres fines esquissent un sourire un peu triste. Des yeux clairs donnent au regard un air à la fois serein

et tourmenté. Les épaules semblent emmitouflées dans un large châle à dominante grise et retenu sur le devant de la poitrine par les deux mains maigres et diaphanes.

I

Mon père a cinquante ans et ma mère trente-sept quand je viens au monde un soir glacial de janvier. L'hiver a fait ses premiers pas depuis quelques jours et s'annonce difficile. Ma première sortie officielle a lieu deux jours après ma naissance. J'assiste ce jour-là, sans ma mère, à mon baptême. Dans ces terres perdues du Léon, la coutume et l'autorité toute-puissante du clergé exigent que les nouveau-nés soient baptisés dès la naissance par crainte que la mort ne les éloigne à jamais du regard de Dieu et que leurs âmes enfantines ne deviennent le jouet du démon. Je franchis l'épreuve de l'eau et du sel avec courage et vigueur dans le froid glacial d'une église bretonne.

Malgré l'âge de mes parents, je ne me suis jamais senti un enfant de vieux ; en effet trois sœurs et un frère me précèdent. Cette nombreuse famille adoucit les différences d'âge. De mes trois sœurs je ne garde que quelques images fugitives qui sortent par instants de l'ombre pour y retourner. Ce n'est que plus tard qu'elles entrent dans le champ de ma

mémoire. Pourquoi ne me reste-t-il pour elles que quelques bribes de souvenirs ? Un geste, un visage, une silhouette furtive qui disparaît à l'horizon ? À cette époque, mes sœurs vivent en pension, y séjournent de longs mois et ne font qu'une courte apparition aux vacances. Je suis plus impressionné par l'imposante malle qui accompagne chacune d'elles dans leurs déplacements de collégiennes. Elles restent pour moi lointaines, un peu étrangères.

Heureusement il me reste mon frère aîné, Jean, qui m'apprend quantité de choses : dompter les animaux de ferme, monter les chevaux, dénicher les nids, braconner dans les taillis, tuer les vipères, tailler le sureau. Surtout, il me fait connaître les champs et les garennes, les bois et les prés, m'introduit dans ce monde de paysans qui est le mien. Mais à ses onze ans, comme mes sœurs, il part en pension. Je le retrouve aux grandes vacances jusqu'à ce dimanche de septembre où il nous quittera sans dire adieu. Avec lui, jusqu'à son dernier jour, je découvre le vieux pays.

Les fermes petites et tassées abritent une population nombreuse que je connais et qui m'accueille. Je fais partie du clan. Des visages défilent. Je reconnais leur voix, j'entends sur le chemin les pas lourds de leur démarche. Ces hommes cultivent tous la terre, travaillent dur, gagnent peu et meurent pauvres. Mais ils ont une passion qu'ils me font partager : le cheval.

Trapus et secs, collés au sol dans leurs sabots de bois, noyés dans leurs vêtements trop amples, ils sont rudes comme les landes de l'Arrée. Même endimanchés dans leurs costumes de fête, ils conservent un air sévère, noir comme leurs chapeaux à guides.

Les femmes aussi portent sur leur visage et dans leurs atours l'austérité des temps difficiles. Usées par les travaux des champs et les nombreuses maternités, elles n'ont connu de la jeunesse que l'éclair de l'adolescence. Puis elles se sont tassées et, sans transition, elles ont revêtu les tabliers et les longues robes noires qui les rendent vieilles. Mais elles retrouvent aux jours de grandes fêtes, quand elles se parent de leurs jupes de couleur, de leurs châles lumineux et de leurs coiffes à rubans, leurs silhouettes féminines qui les rendent si désirables. Les plus jeunes redécouvrent pour quelques heures l'éclat des vertes années et les plus âgées, des allures de grandes dames. Le lendemain, tout âge confondu, elles reprennent leurs tuniques sombres et leurs robes sévères.

Je grandis dans les jupes d'Aline que ma mère, fort occupée à veiller au bon déroulement des tâches quotidiennes, a prise à son service, peut-être à cause de leur prénom commun. Aline est née dans une famille de douze enfants dont elle est l'aînée ; elle seconde sa mère dès son jeune âge, joue le rôle de nourrice près des frères et sœurs qui naissent chaque année et n'a jamais goûté à

l'insouciance de l'enfance. Sa famille vit dans une petite ferme voisine et c'est une chance pour les parents que de pouvoir placer un de leurs enfants. Une bouche de moins à nourrir, quel soulagement pour ces gens qui voient s'éloigner ainsi la misère du quotidien.

Ce rude passé explique sans doute qu'elle est fort peu encline aux cajoleries. Mais elle met tant d'ardeur à m'élever, à guider mes premiers pas, que je l'aime. Même si elle me semble d'un grand âge malgré sa jeunesse, elle a sauté les étapes de la vie. J'ai sept ans quand elle nous quitte pour se marier.

Yves est le domestique de ferme. Il appartient à ces lignées qui, de père en fils, deviennent les serviteurs d'une même famille, comme une vocation. Je reconnais de loin son pas nonchalant et alourdi par les gros sabots de bois qu'il porte pieds nus, au chaud dans la paille. Les épaules rentrées dans sa veste de toile rapiécée, le pantalon flottant sur les jambes arquées font de ce personnage une sorte d'épouvantail. Les vents et le soleil ont tanné et buriné sa peau. Il porte une casquette qu'il n'ôte jamais. Il m'arrive de le surprendre lorsqu'il la soulève d'un geste vif pour y glisser une chique de tabac sur le haut du crâne chauve pour la retrouver à la prochaine pause. Car Yves chique. C'est tout un cérémonial auquel j'aime assister. Il sort avec précaution de sa blague le rouleau de tabac pressé, saisit son canif dont il lisse la lame sur le pantalon avant de tailler une rondelle qu'il glisse entre la

mâchoire et la joue. Alors commence la lente, savoureuse, mastication de la chique qui déforme les traits. Son visage s'éclaircit et respire la satisfaction. Puis avec précision il crache de gros paquets de salive jaune rouille qui atterrissent à plusieurs mètres sur l'endroit visé. Le plaisir consommé, il repose la chique sous la casquette pour en tirer plus tard un dernier bonheur. À plusieurs reprises, je veux l'imiter. Il me taille une tranche de son tabac. Je ne tire de ces expériences que déception et amertume et recrache, honteux et dépit. Après plusieurs échecs, je le laisse à ses joies singulières.

Yves est le fidèle serviteur de mon père. Vieux garçon, il vit près de sa vieille mère dans une mesure perdue dans les garennes. Une à deux fois l'an, je rends visite à cette femme qui, malgré les déchirures de la vie, garde une grande bonté. Je connais à peine son visage tant l'obscurité envahit l'unique pièce où ils vivent. La lumière perce par une fente étroite creusée dans un mur épais et donne un air fantomatique aux êtres et aux choses. On pénètre dans la maison par une porte basse. Elle s'ouvre sur quelques marches d'ardoises branlantes qui s'enfoncent dans le sol de terre battue qui sent le rance. Tout suinte la misère et je quitte avec hâte la pauvre vieille. Tassée sur sa canne, elle me raccompagne quelques mètres sur le sentier toujours boueux. Alors je savoure mon bonheur de vivre dans une maison qui, après ces visites, prend l'allure d'un manoir.

Le jour de la grande lessive a lieu une fois par semaine. Une lavandière en a la charge. Elle porte le noble nom de Marie-Catherine. Toutes les laveuses du pays s'appellent Marie ou Catherine. Les parents de la nôtre ont bien fait les choses quand ils l'ont portée sur les fonts baptismaux. Malheur à celui qui oublie un de ses prénoms. Il est sur-le-champ fusillé du regard ou tenu dans l'ignorance la plus glaciale.

Notre laveuse n'a pas dû connaître dans son jeune âge une existence de princesse comme la distinction de son nom pourrait le laisser croire. Des stigmates de la maladie et des souffrances de ces temps passés marquent encore son corps et lui font un air penché qu'elle s'efforce, non sans succès, de corriger. Une toux sèche soulève sa poitrine creuse, signe probable d'une tuberculose chronique.

Marie-Catherine demeure dans un village voisin, dans une de ces maisons de plain-pied, au sol de terre battue, encore appelée penty. À ses côtés vit son mari que l'on croise sur les chemins. On le connaît peu. Son métier de cantonnier le coupe de la communauté paysanne et cet homme, de toute évidence, ne tient pas à en partager les préoccupations.

A-t-elle été heureuse, notre fidèle laveuse ? Son visage cirieux trahit une vie difficile et, quand elle parle des siens, malgré toute la discrétion et la pudeur qu'elle y met, laisse deviner les rudes difficultés quotidiennes.

Elle a une fille, Marie-Thérèse, qui est son seul bonheur et sa seule raison de vivre. Celle-ci remplace Aline après son mariage. Mes premières relations avec elle ne sont pas glorieuses, car elle veut s'affirmer, et le marmot que je suis lui offre un excellent terrain pour exercer son autorité.

Notre laveuse arrive tôt le matin, chargée d'un cortège de nouvelles, glanées au fil des jours, qu'elle distille parcimonieusement. On l'écoute en silence. Elle s'en trouve flattée. Puis elle descend vers le lavoir camouflé dans la vallée sous les ormes et les peupliers. Perdue dans sa robe noire qu'elle serre à la taille par un tablier de la même couleur, elle s'en va avec les grands paniers d'osier chargés de linge qu'elle roule dans une brouette. En hiver, son ombre fantomatique descend la colline et s'enfonce dans la brume. Elle s'évanouit, mystérieuse, laissant derrière elle les bruits secs de ses sabots et les plaintes de la roue sur les cahots du sentier. Il est difficile de lui donner un âge. Cependant, à la voir de près, on imagine qu'elle a dû être belle et son visage a conservé, malgré les blessures des années, un charme rehaussé par le port d'une coiffe blanche qu'elle pique avec coquetterie sur sa chevelure noire.

Elle passe la journée au lavoir. Parfois ma mère lui apporte son aide. Je les accompagne, m'offrant ainsi le plaisir du spectacle et les joies du ruisseau qui tombe en retenue dans une auge de pierre. Notre présence lui délie la langue et décuple ses forces. Elle procède avec méthode, fait bouillir le linge

dans un lourd chaudron dont j'attise la flamme, le savonne avec force et le bat avec vigueur. Ces coups de battoir résonnent loin dans la vallée. À intervalles réguliers, elle se redresse et reprend son souffle. Alors, du fond de la poitrine, une quinte de toux explose et la plie en deux. Le soir venu, elle étend le linge sur un pré ou l'accroche à des fils. Là, il flotte au vent et claque comme des drapeaux.

Ma mère a souvent une attention ou une gâterie pour Marie-Catherine qui, pour nous remercier, fait, chaque année à la Chandeleur, des crêpes. J'attends ce jour comme une fête. Elle abandonne pour une fois son lavoir, daigne ôter sa coiffe et prend place dans la cheminée de la cuisine. À genoux, elle officie dans la fournaise d'un feu qui brûle son visage. Jusqu'à la tombée de la nuit, elle dépose sur une nappe blanche les crêpes l'une sur l'autre en piles imposantes.

Sa toux ancienne s'est modifiée peu à peu, prenant un timbre rauque et caverneux. Un matin d'hiver, elle s'est alitée pour ne plus se relever. Marie-Catherine a quitté cette terre dans ses habits de toujours : la pauvreté et la dignité.

De temps à autre passe dans notre ferme un homme dont l'arrivée me réjouit toujours. Lorsqu'il s'installe chez nous pour quelques jours, je ne le quitte plus. C'est un menuisier auquel mon père fait appel pour quelques travaux. Il œuvre en silence, avare de paroles. Courbé sur l'établi, il s'applique sur la planche à polir. Les copeaux vire-

voltent autour de sa taille et retombent en serpents sur ses épaisses chaussures de cuir râpeux ou s'accrochent aux plis de son pantalon de serge écrue. Il lisse la planche, la tenant dans ses mains avec force, et douceur. En prenant du recul, il imagine en silence et avec patience la courbe qu'il faut imprimer à la pièce de bois. Puis, saisissant son crayon glissé derrière l'oreille, dessine d'un trait rapide et sûr la marque que la scie, dans ses mains d'artiste, va suivre sans erreur. La taille est parfaite et la pièce trouve sa juste place.

Il répare ainsi fenêtres, portes, outils de bois. Mais il se surpasse pour une roue de charrette dont les rayons égaux et le cercle parfait deviennent sous ses doigts un chef-d'œuvre. S'écartant de quelques pas, il observe, puis se rapproche, caresse amoureusement le bois qu'il a dominé. Alors dans ses yeux passe comme un éclair de fierté.

Le travail achevé, notre menuisier a toujours pour mon frère et moi une surprise. Il ne nous quitte jamais sans nous tailler dans les chutes quelques jouets de bois. Puis « l'Artiste » s'en va comme il est venu sans tambour ni trompette.

Des collines bornent notre horizon vers l'est. Quand les arbres sont dépouillés, nous découvrons, de la cour de la ferme, les villages et quelques maisons particulières qui habitent ces lieux. Tout au sommet pointe une petite construction isolée. Là demeure Marie, notre coiffeuse... Coiffeuse, c'est beaucoup dire ; sa vocation a

germé sur le tard. Elle s'est offert un peu de matériel : une tondeuse, une paire de ciseaux, un peigne et surtout un bol. Oui, parfaitement, un bol de faïence épaisse, solide et décoré de fleurs. Elle en coiffe son client et coupe tout ce qui dépasse. L'opération ne demande ni beaucoup d'adresse ni beaucoup de temps. Cette façon de procéder donne aux têtes enfantines le même air de moinillon sans tonsure.

Depuis mes trois ou quatre ans, ma mère confie ma chevelure aux bons soins de Marie. Pour s'y rendre il faut bien plus d'une heure à pied par la route qui fait des détours à travers les accidents du terrain. Aussi choisissons-nous les sentiers par les bois qui nous mènent tout droit. Nous nous enfonçons sous les taillis qui piquent vers la vallée. En été, herbes et ronces camouflent le chemin. En hiver, les feuilles mortes jonchent le sol et crissent sous nos pas.

Dans la vallée, nous ne manquons jamais de faire une halte, au bord de la rivière, près d'un vieux moulin en ruine. Mon père a assisté, dit-on, au départ du dernier meunier chassé par la pauvreté. Ma mère n'a jamais vu le four en activité. Elle ne connaît que les lianes et les épineux qui envahissent d'année en année les communs, mais sa passion des vieilles pierres la pousse à me faire découvrir une corniche, un auvent de porte, un manteau de cheminée. Le four m'impressionne davantage. Quelques instruments sont encore pendus aux

murs. On pourrait croire que, dans son habit de briques, il attend patiemment son meunier.

Après cette leçon de choses, nous grimpons le versant opposé qui nous fait déboucher à quelques centaines de mètres de notre coiffeuse. Elle vit seule là-haut sur la butte, dans une maison si charmante qu'on la croit sortie d'un conte de fées. On y accède après avoir traversé l'allée centrale d'un jardin pierreux qui embaume le buis et, en septembre, les groseilliers.

Elle est coquette, cette maison. Une maison de poupée, toute blanchie, à peine balafmée sur les pignons de quelques fissures. Décorée de volets bleus, elle domine un vaste horizon. L'hiver, elle affronte les vents d'ouest et du nord. Aucun arbre ne la protège des tempêtes qui soufflent tant pendant la mauvaise saison que pas même un arbuste ne peut résister. Mais, l'été, elle rayonne. Elle lézarde au soleil, surtout en fin d'après-midi quand il descend et fait clignoter ses vitres à petits carreaux.

Cette maison de poupée a un nom qui chante comme un gazouillis d'oiseau : « Rimpic » et l'habitante des lieux est devenue pour tous « Marie Rimpic ». Son accoutrement noir qui souligne avec discrétion sa taille et sa coiffe blanche me rappellent Marie-Catherine.

Elle me fait asseoir dans la pièce qui lui sert de chambre à coucher et se met au travail. Dès la première coupe, j'ai su résister à l'opération du bol.

Les coupes de moinillons portées par mes camarades sont si ridicules que pour rien au monde je n'accepterais pareille coiffure. Marie a cédé à contrecœur et désormais me fait une coupe en dégradé, souvent mise à mal par quelques coups de ciseaux maladroits.

Pendant qu'elle officie, j'observe à la dérobée deux portraits qui décorent le mur. Deux cadres, dorés et vieillis par le temps et les souillures des fumées et des mouches, pendent de part et d'autre de la porte d'entrée. Sur ma gauche, un visage d'homme, encore jeune, en uniforme de marine nationale, ne me quitte pas des yeux. J'ai beau remuer la tête, changer de place et même me lever, il me fixe obstinément. Cela m'intrigue.

Marie a découvert mon manège et me raconte à chacune de mes visites l'odyssée de ce parent. Il a fait « le Horn » à trois reprises, me dit-elle avec admiration. Parfois au lieu du « Horn » elle parle du Cap sans en donner le nom pour bien montrer par cette imprécision qu'il n'en existe qu'un seul et que son passage relève de l'exploit.

Mais je ne suis pas son discours passionné et ne saisis pas toute l'exaltation qu'elle y met quand elle prononce ce mot fabuleux : « le Horn ».

« Trois fois le Horn », répète-t-elle avant de retomber dans le silence et la méditation.

Ce n'est que plus tard que je comprendrai toute l'admiration de Marie pour son ancêtre, lorsque je tomberai par hasard, au cours d'une de mes lectu-

res dans le grenier, sur un récit de *L'Illustration* qui me racontera le cap Horn. Une photographie d'un voilier dans cet enfer suffira à m'expliquer l'aventure de cette traversée périlleuse. Dès ce jour, l'homme qui me fixait grandira à mes yeux.

Après avoir vogué quelques minutes vers les mers australes, Marie Rimpic rentre au port et reprend l'histoire du marin. Son navire a disparu corps et biens dans les mers de Chine. Elle n'a rien su de ce naufrage, ou peut-être n'a-t-elle pas voulu en connaître les causes pour mieux draper la mort de son héros d'un halo de mystère.

Sur ma droite, le portrait d'une femme jeune en habits de fête : c'est l'épouse du marin le jour de ses noces. Elle ne me regarde pas, mais fixe la cheminée au fond de la pièce. Ses yeux rêvent, perdus dans une attente sans fin.

La coupe dure toujours trop peu à mon goût et le dernier coup de ciseaux interrompt trop tôt mes voyages. Marie est satisfaite de moi. En partant, je lui tends quelques sous qu'elle glisse aussitôt dans une tirelire en forme de goret qui dit merci de la tête quand tombent les pièces. En septembre, elle plonge son bol dans une bassine de groseilles et m'en remplit les mains.

Parfois, au lieu de rentrer, nous poussons jusqu'aux limites extrêmes de ces collines de l'est. Dans les terres les plus reculées se cache le village de Maria, la couturière. Nous franchissons nos frontières et, même à la période des nids, je n'ose

pas m'aventurer sur ces terres, non qu'elles me paraissent hostiles mais je m'y sens étranger.

Ce lointain hameau a une originalité. Aucune ferme ne se dresse là. Seules quelques maisons basses émergent du sol où vivent des ouvriers agricoles et des artisans. Ils vivent, améliorent leur maigre revenu en cultivant un lopin de terre grignoté sur les garennes. Outre l'isolement des lieux, ce qui me frappe le plus c'est la pauvreté des constructions que les habitants s'efforcent à masquer par la présence de pots de fleurs aux fenêtres ou de volets aux couleurs vives.

Maria ne quitte jamais sa chaise à notre arrivée et poursuit son ouvrage, penchée sur sa machine à coudre. Éclairée par l'unique ouverture de la pièce, elle offre au jour son profil d'une blancheur laiteuse jamais exposé au soleil ni aux morsures du vent. La couleur de sa peau la trahit et l'exclut du monde paysan comme sa tenue. La trentaine à peine, elle appartient à cette génération de femmes qui n'a jamais porté le costume traditionnel. Elle arbore dans sa tenue quelques coquetteries qui la rapprochent des femmes des villes. À la voir ainsi, Maria a déjà déserté la campagne.

Elle ne contrarie jamais ma mère, accepte tous les travaux, mais se garde bien de lui donner un conseil pour le choix de ses modèles. Elle suit les indications sans jamais montrer la griffe de sa personnalité. Elle est de ces personnes qui exécutent les ordres sans jamais s'y opposer.

Quand nous la quittons, elle reste clouée devant sa machine et nous offre pour la route un sourire résigné.

Sur le retour, je ne lâche ma mère qu'à l'approche de mes bois. Là, malgré l'obscurité de la forêt, je retrouve mes repères. Je prends les devants et lance dans la vallée quelques cris qui reviennent en écho. Ma mère, distancée par mon allure rapide, répond au loin. À la lisière, je l'attends et nous terminons les derniers mètres ensemble. Il me semble que nous rentrons d'un très lointain voyage.

Les années passent. Le cercle de mes connaissances s'élargit. Peu à peu je m'éloigne de la protection des femmes – une mère, trois sœurs, une bonne. Je rejoins le clan des hommes que je découvre dès mes premiers étés, à l'heure des grands travaux, quand tous les paysans du voisinage se réunissent pour apporter leur aide de ferme en ferme. J'apprends leurs rites et leur langage rude et dru, retiens leurs expressions pittoresques et savoureuses, m'empare de leur accent traînant et m'affuble de leur démarche pesante. Je suis enfin un des leurs.

Je repousse aussi peu à peu les limites de mon territoire. Depuis longtemps, j'ai abandonné la margelle de la maison où, tout petit, mes parents m'ont déposé sous les caresses du soleil et la surveillance de mon chien Kiki. De cet observatoire, j'ai assisté aux palpitations de la vie de la ferme. Depuis quelque temps, seul ou en compagnie de mon frère ou des adultes, ont commencé

mes escapades enfantines. Mais, comme l'animal se limite à son territoire de chasse, je n'ai jamais dépassé certaines bornes. J'imagine des barrières au-delà desquelles je me sentirais perdu. D'instinct, si par erreur je m'égare, je reviens à mon domaine où rien, ni les gens ni la nature, ne m'est inconnu. Je m'y sens bien, ivre de liberté dans ces espaces qui me deviennent de jour en jour plus familiers, sûr d'y être protégé et à l'abri de tout malheur.

II

L'été 1937 s'écoule dans la nonchalance d'une saison sans histoires et touche à sa fin lorsque l'orage s'abat à grand fracas sur notre famille en ce dimanche de septembre. La foudre d'un seul coup interrompt le cours paisible de nos existences.

Un de mes oncles a invité notre famille à participer à un pique-nique, en bord de mer, en compagnie de nos jeunes cousins. J'ai été exclu de la partie. Jean ne déborde pas d'enthousiasme pour cette sortie. Il vient de terminer sa première année de collège et se trouve fort bien à la ferme. Il songe sans doute que cette journée hors de la maison lui est un peu volée ou tout au moins gaspillée. La prochaine rentrée se profile déjà et tout jour qui prend fin et toute semaine qui s'achève ont pour lui un goût d'amertume.

Revenu parmi nous après son année de sixième, mon admiration pour lui n'a jamais été aussi grande que pendant ces deux mois. Je me suis transformé en son fidèle serviteur et j'ai l'impression d'avoir été généreusement récompensé. Il m'a

entraîné dans beaucoup de ses aventures dont il m'a demandé de garder le secret. Cette complicité fraternelle nous rend très proches et décuple à mes yeux le prestige de mon frère.

Ce matin-là, je le vois, assis sur les premières marches de l'escalier qui monte à nos chambres, glisser après la toilette ses chaussettes avec lenteur et mauvaise volonté. Ma mère, toujours agitée avant les départs, hâte les préparatifs et houspille mon frère. Kiki, agacé par l'agitation, va et vient dans la cuisine, dresse les oreilles et lance des gémissements. Assis sur un banc de bois, près de la cheminée, je boude.

Après le départ, je reste sous la garde d'Aline. Passé les premiers regrets, cette situation m'apparaît offrir plus d'avantages que d'inconvénients. La maison vidée, je deviens pour la journée l'enfant unique d'Aline. La brave femme veut marquer ce jour par une sortie qui m'enchantera. Comme chaque dimanche, elle rend visite à ses parents et ses nombreux frères et sœurs. Je l'accompagne, et cela vaut tous les cadeaux.

Plongé dans une chaude ambiance, je deviens le centre d'intérêt de tous ces adultes. Aline invente un tas de qualités que je n'ai pas et je goûte ces flatteries avec délice. J'oublie sans difficulté l'abandon de ma famille et la promenade sur les plages.

L'après-midi, en compagnie des sœurs d'Aline, nous descendons au verger. Une haute clôture de lauriers borde le champ et embaume l'air chaud.

Les premières pommes mûrissent. Nous avons l'autorisation de ramasser celles tombées au pied de l'arbre. Certaines ont une saveur unique dans toute la région. Je me régale avec gourmandise. Aline se réjouit de cette gaieté retrouvée et, à l'heure du retour, j'abandonne la cueillette à contrecœur.

Sur la route, sous la voûte des noisetiers, dès les premiers lacets de la côte, je lâche la main protectrice pour grimper quatre à quatre les derniers mètres du chemin. J'abandonne Aline avec l'espoir de retrouver le premier la maison animée. Mais au seuil de la cour, percevant le silence et l'immobilité des lieux, je comprends que personne n'est encore rentré et je sens tomber sur moi l'ombre de ma première déception. Alors commence l'attente.

Le soir descend trop lentement. Aline, pour calmer son inquiétude, prépare le repas, mais la fébrilité inhabituelle de ses gestes laisse deviner chez elle une inquiétude qui me gagne aussitôt. Je vais, je viens, monte la garde vers la sortie de la cour, tends l'oreille, scrute le chemin.

Vers sept heures apparaissent les voisins. La première n'est autre qu'une des sœurs d'Aline. Puis d'autres se montrent. Ils pénètrent dans la cuisine et leur conversation basse, chuchotante, en breton, langue que je comprends mal, donne dans l'obscurité de la pièce une impression lugubre, ponctuée par la monotonie lancinante des battements de l'horloge. Prenant la main de la servante,

je me blottis dans ses jupes et m'efforce en vain de saisir quelques mots. Que cachent ces paroles chuchotées, quel mystère renferment-elles, que je ne doive pas pénétrer ? N'en pouvant plus, je lance quelques questions : pourquoi l'absence des miens se prolonge-t-elle et quel secret partagent ces gens ? Aline reste sans réponse et poursuit ses conversations incompréhensibles dont chaque phrase se termine par des implorations divines.

« Allons à leur rencontre », dit-elle.

Me prenant par la main, elle fait sortir les visiteurs, referme la porte de l'entrée et se dirige en tête du groupe vers le haut du chemin. Sous l'allée des sapins, juchés sur un talus, près d'une vieille ruine envahie de lierre, nous avons un observatoire qui nous permet de dominer la campagne et de surveiller au loin la route qui conduit à la ferme. De là, l'arrivée d'une auto ne peut échapper à la vue. Elle s'annonce par un voile de poussière. Combien de fois, avec mon frère, perchés sur les pierres branlantes, avons-nous fait le guet, attendant mon père lorsqu'il s'en est allé en course avec l'unique automobile du pays : une Renault bâchée et vitrée de mica.

La lumière du soir permet encore de distinguer très loin. Je fixe là où je sais qu'apparaissent d'habitude les premiers signes du retour. La campagne s'endort, silencieuse. Aline me tient par les épaules et je sens la force de ses doigts s'enfoncer dans ma chair. D'autres voisins viennent aux nouvelles et

arrivent dans la pénombre des dernières lueurs. Les conversations à voix basse reprennent, plus étranges et plus mystérieuses encore dans la nuit. Les mêmes mots reviennent, que je ne comprends pas, même s'ils sont dits en français : « Noyé, le corps disparu. »

Je verse quelques larmes et espère profiter de l'obscurité pour ne laisser rien voir. Aline devine mon chagrin et propose de me conduire au lit. Je l'implore de m'accorder encore quelques instants. Je souhaite tant l'arrivée de la voiture. Je perçois dans l'obscurité un tourbillon de poussière. Un ronronnement de moteur vient de loin. Une lumière de phare a jeté un bref triangle lumineux dans le noir avant de disparaître. Je l'ai saisi. Comme un éclair, il s'est éteint mais, j'en suis sûr, il va à nouveau s'allumer. Je me trompe. Le silence s'épaissit.

Épuisé, je m'abandonne dans les bras de la servante qui me monte jusqu'à la chambre où j'annonce une courte prière.

« Jean s'est noyé », me dit-elle sans plus d'explications et je m'endors sans comprendre.

Au petit matin, quand je descends, un calme insolite habite la cuisine et la cour de ferme. Aline s'occupe du ménage. Bien que ce ne soit point son jour, Marie-Catherine est venue aux nouvelles. Dès que la famille est dans la difficulté, elle accourt lui offrir son aide. Mais, aujourd'hui, ses paroles ont le don d'agacer Aline qui la rabroue sèchement. Mes parents n'ont fait qu'une brève apparition dans la

nuit. Ils sont repartis tôt le matin pour participer aux recherches du corps.

Je me sens délaissé. Comme la veille reviennent dans les conversations des deux femmes les mêmes mots si souvent entendus : « mort » et « noyé ».

Peu de mois auparavant, j'ai bien aperçu un mort sur son lit. J'ai accompagné ma mère dans la visite traditionnelle que l'on réserve aux morts de la région. J'ai découvert ce visage usé, cirieux et lisse de vieille femme, serti dans une coiffe amidonnée et qui dormait immobile sur l'oreiller. Quel lien peut-il bien exister entre mon frère et cette personne sans âge étendue sous le drap ?

Le « corps disparu en mer » reste pour moi une énigme. Je ne souhaite cependant pas poser de questions, préférant donner libre cours à mon imagination plutôt que d'en apprendre la signification.

Dès le début de l'après-midi quelqu'un colporte la nouvelle : le corps de Jean vient d'être retrouvé. Cette annonce étrange paraît ramener le calme. Les voix retrouvent leur tonalité et les visages leur sérénité.

Aline me confie à une jeune voisine, Yvonne, mon aînée de plusieurs années. En ces après-midi de septembre, quand tombent les premières fraîcheurs du jour, Yvonne s'en va garder le troupeau de vaches. C'est la coutume, après les récoltes des moissons et des foin, de faire paître les bêtes à cornes sur les champs ou les prés. La surveillance

en est confiée aux enfants jusqu'au crépuscule. Ces heures nous semblent délicieuses. Responsables des animaux, mais loin du regard des adultes, cette impression de liberté nous remplit d'aise. Seuls dans les prés, entourés de grands bois, nous organisons de folles parties. Dans le bas de la vallée, sous les peupliers, coule une rivière qui délimite la prairie. Elle nous offre l'occasion de mille jeux.

Ce jour, au milieu de nos ébats, j'ai vu venir vers nous une de mes sœurs aînées. Yvonne, que j'ai sentie plus prévenante qu'à l'habitude, lui a fait un signe amical et me prenant par le bras, m'a entraîné à sa rencontre. Ma sœur pleure. Après avoir embrassé Yvonne, elle me soulève de terre et me serre dans ses bras.

« Viens, Jean est à la maison. »

Nous quittons aussitôt la prairie. Seuls nos pas sur les cailloux trahissent notre présence dans la montée du soir. Une appréhension croissante me gagne à chaque instant qui nous rapproche de la maison. Dans la cour, la vue de plusieurs autos à l'arrêt en ordre dispersé n'a fait qu'accroître cette oppression. Je vais enfin saisir cette réalité qui se cache depuis des heures dans le secret des mots et qu'on se refuse à m'expliquer. Ma sœur me lâche la main sur le pas de la porte grande ouverte.

Au travers de la foule qui encombre l'entrée et s'entasse dans la cuisine et la salle à manger, j'aperçois dans le fond de cette pièce le scintillement de petites flammes de bougies se reflétant sur les

meubles et les cuivres. Elles procurent aux lieux un air irréel et féerique.

Mon père a senti ma présence. Il se lève et, écartant les visiteurs, se dirige rapidement vers moi. Il a revêtu ce costume breton dont la chemise empesée et bombante et le gilet noir et brodé m'impressionnent.

D'un geste puissant, ses mains épaisses m'arrachent de terre. Pour la première fois, cet homme me serre dans ses bras. Il se dirige vers la salle à manger. Jean, couché dans un lit dressé en plein milieu de la pièce, repose, paisible, sous un drap de toile blanche. Mon père m'incline vers lui. Je l'embrasse sur le front pâle et froid. Jean ne bouge pas. Saisi de peur, je fuis les bras de mon père et je souhaite quitter la pièce mais reste cloué, incapable de faire un pas, les yeux rivés sur ce lit. Puis je cherche ma mère : est-elle là à cette heure ?

Les deux chandeliers de cristal qui d'ordinaire ornent la cheminée dans la chambre des parents viennent d'être placés à la tête du lit. Les lumières des flammes jouent sur le visage endormi. D'autres bougies disposées à chaque coin se multiplient en mille points lumineux dans les deux grands miroirs et donnent à la pièce des dimensions sans limites.

Au pied du lit, une gerbe de glaïeuls et, de chaque côté de la tête, sur deux guéridons semblables, repose un bouquet de campanules, fleurs préférées de ma mère. Depuis deux ans, elle les cultive avec passion. Inconnues jusqu'alors, elle a

été la première à les introduire dans le pays. L'été, des parterres entiers embaument le jardin que l'on vient visiter de loin. Avec fierté ma mère fait admirer sa réussite et reçoit avec plaisir les compliments. Elle taille quelques tiges qu'elle offre aux visiteurs et nous, les enfants, nous sautons par-dessus les clochettes sans crainte des abeilles qui butinent les pollens.

Combien de temps suis-je resté là, sans bouger, en ce premier soir de veille ? Debout près de mon père, à la gauche du lit, aucun détail ne m'échappe : cette croix en or qui vient de l'église paroissiale dressée à la tête, ce chapelet entremêlé dans les doigts inertes, la coiffure dont la raie est trop bien tracée. Les parents et voisins défilent par petits groupes. Ils s'inclinent dès l'entrée, se signent avant de saluer. Les hommes se découvrent, puis d'un air gauche et emprunté se retirent avec discrétion vers un coin plus sombre. Les femmes avec plus d'aisance s'approchent de mon père, lui disent quelques mots avant de se replier à leur tour. On devine aux mouvements de leurs lèvres qu'elles récitent une prière. Dans la nuit venue, le ballet des ombres fait sur les murs une lente procession, rythmée par le mouvement imprévu des feux des cierges.

Quand l'agitation cesse, mon père s'assoit. Un bref rictus, qu'il s'efforce de réprimer avec peine, secoue par instant les pointes de sa moustache et ses yeux s'humidifient. D'un geste rapide, avec

discrétion, il cache ses larmes puis, pour mieux les masquer, se tient quelques minutes la tête entre les mains. Tassé sur sa chaise, écrasé de chagrin, je reconnais à peine cet homme qui est mon père. Ce vieux lutteur, qui a déjà surmonté tant d'épreuves, a, pour la première fois peut-être de sa vie, abandonné son masque et cette carapace qui le rend austère. Je sens combien je l'aime. Un grand élan, que par pudeur je n'ose montrer mais que j'ai peine à dominer, me porte vers lui.

Durant deux jours, les visites se succèdent. Mon père, toujours vêtu de son costume, délaisse les travaux de la ferme et déserte les champs pour les confier à Yves. Il accueille les amis et parents dont beaucoup me sont inconnus.

Le soir, une veillée de prières rassemble tous les gens du pays. Ils arrivent de partout, par les sentiers, les garennes et les bois. Comme dans les temps les plus reculés, le clan accourt apporter un dernier hommage et soutenir la famille dans sa peine.

Une vieille pleureuse dirige les prières. Elle les récite en breton ou les annonce en latin. Les visiteurs accompagnent sa voix monocorde et le ronronnement monotone remplit la pièce très tard dans la nuit.

Puis l'assemblée se défait. Par petits groupes, elle se disperse. Mon père accorde à certains un brin d'accompagnement jusqu'à la sortie de la ferme. Je le suis quelques mètres et respire à pleins poumons l'air encore tiède.

Dans le soir monte le chant des grillons.

Les obsèques sont célébrées le mercredi après-midi. Une foule se réunit dans la cour pour assister au départ du cercueil déposé sur la plate-forme d'un char à bancs. On me tient à l'écart. Cette décision provoque chez moi un sentiment d'impuissance et une violente colère. Je ne peux comprendre la raison de cette mesure alors que toute la famille et même les serviteurs, Aline et Yves, vont assister à la cérémonie. On me confie à une voisine inconnue et, quand le cercueil hissé sur de jeunes épaules a quitté la maison, on referme la porte sur moi. Par la fenêtre entrebâillé, j'assiste à toute la scène qui se reflète sur les vitres. Personne ne peut me voir, mais rien ne m'échappe. Mes parents et mes sœurs attendent, à quelques mètres à l'arrière de l'attelage, que le cercueil soit placé. Tout proches, Aline et Yves et plus loin, en demi-cercle, les voisins et la famille silencieuse. À distance, un prêtre en surplis blanc, une étole noire au cou, observe. Il récite une dernière prière et donne sa bénédiction avant de partir. Puis l'équipage s'ébranle vers l'église paroissiale.

La ferme désertée retrouve sa solitude. Aussitôt, je file rejoindre mon observatoire habituel pour voir encore une dernière fois la procession qui accompagne Jean. Mon chien Kiki, inquiet de toute cette agitation, me suit. Je me dissimule dans les touffes de lierre agrippées aux ruines. Dans une courbe du chemin, visible au loin entre les arbres,

disparaît le char à bancs où repose mon frère. Ce sont là mes adieux. À cette minute seulement, je réalise que je ne reverrai plus Jean. En compagnie de mon chien, je pleure de longues heures.

Après l'enterrement, la vie reprend, mais rien ne sera plus jamais pareil.

Ma mère, écrasée de chagrin, défait la malle de Jean qu'elle a déjà préparée pour la rentrée prochaine. Elle dépose ses effets sur les étagères. Elle range toutes ses lettres, qu'elle classe et qu'elle relira souvent dans la solitude de sa chambre. Elle réunit ses photos, inscrit au dos une date. Au fil des ans, elle les comparera aux miennes. Comme nous nous ressemblons, elle nous confondra. Puis, d'un tas d'objets qui ont appartenu à son fils aîné, elle fait des reliques dont elle a seule le secret et qu'elle conservera pieusement dans un tiroir de sa commode.

La vie de ma mère est brisée. Elle ne me montre pas son chagrin, elle le partage avec mes sœurs aînées qui en souffrent beaucoup.

Mon père ne nous parle plus de Jean. Il a refermé le livre de sa vie à la page du sept septembre 1937. Les dernières campanules abandonnées se fanent dans le jardin.

Quant à moi, je deviens un enfant solitaire, mais je conserve en moi mon compagnon.

Dans une remise un peu retirée de la ferme, voisine de l'aire à battre, mon père a une scie circulaire qui sert à couper le bois pour les veillées d'hiver. Elle devient la consolatrice de mes chagrins !

Qui a déjà entendu les sons lugubres et déchirants que l'on peut arracher à une telle scie, lorsqu'une baguette en caresse les dents ? De mes doigts, à l'aide d'un bout de bois, j'en tire les notes les plus poignantes et les larmes me montent aux yeux. Une petite bûche joue le rôle de cercueil. Je creuse un trou dans le sol et avec tendresse je la dépose dans la terre. Combien de fois, dans la solitude de cette grange qui résonne des sanglots funèbres de mon instrument rustique, suis-je venu enterrer mon frère ? Dans ces soirées d'hiver battues par le vent d'ouest, je me retire et fais vibrer la plus triste des mélodies.

III

Quelques mois plus tard je rentre à l'école. Janvier touche à sa fin et je viens d'avoir cinq ans. La loi et la coutume veulent que l'enfant commence sa scolarité dès qu'il a atteint cet âge. Aucune famille paysanne n'ose songer à retarder cette première rentrée, même si le chemin à parcourir pour le jeune écolier est long et difficile. Souvent plusieurs kilomètres séparent les fermes de l'école qu'on ne peut rejoindre que par des sentiers de traverse pitoyables.

Un mardi matin donc, ma mère m'accompagne. C'est pour moi comme une deuxième naissance. Il me faut quitter le cocon familial. Jusqu'à présent, je ne me suis jamais séparé des miens, et l'approche de ce premier départ me remplit tout à la fois d'inquiétude et de curiosité. Mais sur la route, à chaque pas qui me rapproche, l'appréhension l'emporte. Je ralentis pour retarder le moment où je dois lâcher la main de ma mère. À mi-chemin, je sens monter les larmes. Dans la dernière courbe qui me masque la porte de la cour, ma mère me fait ses

adieux. Puis elle me confie à ma sœur cadette. Le cœur serré mais la tête haute, je fais mon entrée.

Je suis le seul nouveau. Mon apparition provoque un attroupement. Les jeux cessent. Les élèves se précipitent vers moi et font la ronde. Je me sens pris au piège de tous ces regards. Aucun détail de mon accoutrement n'échappe à mes observateurs. J'entends quelques ricanements. Pourtant, comme eux tous, je suis chaussé de sabots de bois, mais pour certains la coupe de mes vêtements semble trop élégante. Ils ne connaissent que les habits de drap épais taillés dans les manteaux usagés de leurs parents. La revue terminée, les jeux reprennent. Je suis enfin rassuré quand je reconnais quelques visages amis provenant des fermes voisines de la nôtre. Ces élèves et moi appartenons au même clan. Ils me prennent la main et me mènent vers la maîtresse que je connais déjà. Elle a souvent rendu visite à mes parents. Frappant dans les mains, elle annonce le début de la classe. Les rangs se forment. Je m'aligne sous la garde protectrice d'un élève. Une place m'est désignée dans les tout premiers rangs où j'attends avec impatience la fin des cours et la sortie qui me rendra aux miens. De retour à la maison, je raconte ma première journée d'école et supplie mes parents de me garder à la ferme pour y travailler. Hélas, personne ne veut me comprendre.

Le village de Sainte-Brigitte abrite l'école. J'aime ce prénom qui fait naître en moi des sons musicaux et des résonances cristallines.

C'est une école de campagne ou plutôt une école perdue dans les champs. La République, soucieuse d'élever ses enfants, l'a fait édifier quelques années auparavant en rase campagne, à la croisée d'un carrefour. Ainsi les fils et les filles de paysans peuvent connaître les bienfaits de l'instruction sans quitter leur famille.

Un corps de maison pour le logement des maîtresses, deux classes de part et d'autre, l'une pour les petits, l'autre pour les grands, deux cours séparées par un haut mur accueillent l'une les filles, l'autre les garçons. Une entrée fermée par une barrière à claire-voie donne largement sur le chemin.

À distance d'elle, comme si on avait souhaité ne pas lui porter ombrage, une chapelle se camoufle à l'abri d'imposants sycomores. Ses murs sont revêtus d'un crépi grisâtre. Le clocher de taille ridicule donne à l'ensemble une allure trapue comme un peu voûtée. Nous l'appelons « La Chapelle ». On y célèbre la messe tous les dimanches matin et, après l'office, les après-midi, les paysans se réunissent dans l'enclos. Ils entament de longues parties de galoche qui ne se terminent qu'à la nuit. Ce jeu est une particularité du pays. Il consiste à lancer une sorte de palet d'acier au plus près d'un cochonnet placé au hasard à une vingtaine de mètres. Deux équipes se disputent de longues heures, rivalisent d'adresse au milieu des rires et des plaisanteries. Bien entendu, vainqueurs et vaincus se retrouvent le soir au café tout proche.

Une seule ferme et une auberge complètent le hameau. Cette dernière joue dans ce pays isolé un rôle considérable. Lieu de réunion où les paysans viennent boire, partager leurs rêves et étancher leur soif de lendemains meilleurs, l'auberge possède aussi une épicerie où les femmes se ravitaillent. Surtout, elle abrite l'unique cabine téléphonique. Ce privilège lui donne de l'importance, car l'usage du téléphone ne peut s'imaginer que dans des circonstances graves : l'appel du médecin, du prêtre pour les derniers sacrements, ou celui, plus fréquent, du vétérinaire.

Ainsi, pendant six ans, je vais à Sainte-Brigitte à l'école communale qui avoisine la « Chapelle ». Ces deux édifices posés côte à côte, mais que tout sépare en ces temps, symbolisent ce combat que je ne vais pas tarder à découvrir : la lutte sans merci entre l'école laïque – « l'école du diable » – et celle des « curés ».

Deux maîtresses suffisent à notre instruction. La classe des petits est confiée à une femme, jeune encore, que nous appelons Madame, et dont la taille et les formes un peu rondes imposent le respect. Son visage aux joues pleines respire la gentillesse. Madame a épousé un marin qui fait de brèves apparitions. Il nous apporte, lors de ses permissions, son air aimable, sympathique, et des rêves de lointains voyages.

Mademoiselle dirige la classe des grands, qu'elle mène jusqu'au diplôme qui donne accès au collège

et surtout, plus tard, au certificat d'études qui confère à l'heureux candidat le savoir, le respect et lui ouvre grandes les portes de la vie. Elle est pour les enfants et les familles du pays une figure exceptionnelle.

Frêle, maigre, la poitrine creuse, les épaules voûtées qu'elle blottit en toutes saisons dans un épais châle de laine, tout indique chez elle une santé précaire. Ses cheveux blancs qu'elle teint d'une affreuse couleur rousse, la poudre et le fard cherchent à masquer la pâleur de son visage. Mais ces coquetteries ne nous trompent pas.

Tout en elle s'oppose aux robustes femmes de la terre. Au voisinage de la cinquantaine, la passion de son métier la dévore. Jamais elle ne laisse voir une pointe de découragement. D'une douceur exquise, elle aime ses élèves. Ces qualités font qu'elle marque le pays d'une empreinte personnelle. Enseignante hors pair, elle étend son art au-dehors de l'école et prodigue maints conseils aux familles, leur rendant avec tact de menus services : l'écriture d'une lettre, la rédaction de papiers officiels, rassurant ainsi ceux qui se trouvent perdus à l'idée de prendre la plume. En échange on la gratifie d'un peu de beurre ou de quelques œufs.

Elle n'élève jamais la voix et la moindre réprimande la rend malheureuse. Au « par cœur » elle préfère développer notre curiosité et cultiver notre intelligence. Mais son plus grand mérite est de déceler les talents qui couvent dans ces têtes enfantines.

Une fois repéré, elle n'abandonne pas l'élève méritant. Elle le pousse aux études, se bat pour lui, et convainc les parents d'accepter le sacrifice du collège et de la pension. La démarche de Mademoiselle est pour eux bien contrariante et les qualités intellectuelles de leur enfant sont source de bien des soucis. La maîtresse ne se décourage jamais, elle poursuit le combat en obtenant souvent une bourse et emporte ainsi la partie.

Elle montre d'autant plus d'opiniâtreté à vaincre les réticences qu'à l'école religieuse les prêtres et les frères enseignants ont les mêmes préoccupations. Une âpre concurrence se développe, et chaque école compte les points.

Ainsi nos intelligences paysannes sont défrichées dans la passion et la rivalité et, peu à peu, ce petit coin de terre bretonne s'ouvre à la connaissance.

Nous sommes une quarantaine d'élèves répartis entre les deux classes. Tous fils ou filles de paysans, l'école est mixte, ce qui attire sur elle les foudres de l'Église qui y voit une source de perversions et de débauches.

La langue de tous mes camarades est le breton, que je comprends fort bien mais que je manie avec difficulté, étant le seul garçon à avoir eu le français comme langue maternelle. Nos parents s'expriment en français avec leurs enfants mais, une fois passé le seuil de la maison, ils reprennent le breton pour converser avec les domestiques et l'entourage. La situation est toute différente pour la

plupart des élèves qui n'ont pas entendu un seul mot de français avant le premier jour de classe. Pour eux, cette barrière devient un cauchemar. Ils ne comprennent rien aux premières leçons et rougissent de honte lorsqu'ils doivent répondre, ce qui provoque de nombreuses moqueries.

Pour remédier à ces difficultés de compréhension et faciliter le dialogue, les penseurs de l'École républicaine ont pris une décision, qu'ils croient heureuse, d'interdire l'usage du breton dans les cours de récréation. Ainsi la pratique du français sera facilitée et deviendra bien vite naturelle. Quelle erreur stupide ! Non contents d'interdire la langue, il faut que l'on punisse les élèves qui s'obstinent à la parler. Ils inventent le supplice de la « vache », « ar vioch », qui consiste à remettre à celui qui, le dernier, a prononcé une phrase ou un simple mot en breton un galet de rivière bien poli. L'élève puni rentre tout penaud à la maison, la « vache ! » dans la poche du tablier ou de la veste. La honte retombe alors sur toute la famille. « Il a la vache, il a la vache ! », criions-nous sans pitié en désignant aux adultes le condamné. Et les sarcasmes résonnent tout au long du chemin aux oreilles de notre camarade.

Le lendemain recommence la valse folle. Dès qu'un mot breton est prononcé, le détenteur refile son galet au malheureux qui, à son tour, s'efforce d'en faire autant. Ainsi la « vache » effectue sa ronde de main en main ou plutôt de veste en veste jusqu'au

soir. Jamais un père ni une mère ne s'est élevé contre cette pratique et n'a défendu son enfant, tant l'école est sacrée et les maîtres respectés.

La dernière récréation devient ainsi notre hantise. Il faut tout faire pour ne pas être le dernier possesseur de la « vache » et tout faire pour s'en débarrasser. Tout est autorisé : la ruse, la méchanceté, un coup de poing dans le dos, un croc-en-jambe, afin de faire proférer un juron en breton. La « vache » trouve alors un nouveau preneur.

Heureusement, Mademoiselle est très hostile à ces pratiques et ne les tolère qu'à l'approche de la visite de M. l'inspecteur. Ainsi j'ai vu crucifier cette langue et assisté aux ravages provoqués par une administration aveugle, souffrances des familles et blessures irréparables dans les cours.

Les premières vacances approchent. Les progrès ont été rapides en lecture et en calcul. L'écriture tremblote et reste maladroite. « S'il continue, tout ira bien », conclut Madame, et ce propos rassure ma mère.

Je goûte avec délices les mois d'été, appréciant plus que tout ces instants de liberté. Je vagabonde dans ma campagne. Je lis dans le ciel la direction des vents : les grands vents de noroît annonciateurs de tempête, ceux qui viennent du nord et font entendre les trains – signe de beau temps – et ceux qui viennent du sud, porteurs d'orage.

« Vers où filent les nuages ? » me demande mon père.

« Ils viennent de l'ouest. »

« Eh bien, il pleuvra ce soir. » Et l'ondée arrive avant la nuit. Jamais il ne s'est trompé.

J'apprends la vie des animaux, leurs ruses et leurs amours : la vache et le taureau, la poule et le coq. C'est là chose naturelle qui s'offre à mes yeux. Et, tout simplement, je songe aux humains.

Je guide les chevaux attelés à la charrette, ou monte à cheval, sans selle, agrippé à la crinière. Je suis mon père. Il me révèle les blés mûrs dont les grains crissent entre les dents, les foin dorés prêts à engranger, les fruits encore verts et qu'il faut laisser mûrir. Il m'apprend les arbres à leur feuillage ou à leur écorce ; il me montre la terre qui a soif et celle gorgée d'humidité qui fait pourrir les graines. Et le soir, avant de quitter le champ, nous observons ces couchers de soleil qui plongent très loin vers l'ouest, ceux flamboyants dans la brume d'été, et ceux couleur pastel des premiers soirs d'automne. Nous restons, sans mot dire, jusqu'au dernier reflet qui s'enfonce dans la terre. Avec joie, j'engrange ces richesses et, à chaque jour qui passe, les moissons de l'école me deviennent bien ternes.

À l'heure de la rentrée, j'ai oublié l'écriture et le calcul. Ma mère est stupéfaite, la maîtresse ne s'en étonne pas. Je retrouve les visages connus de Madame et ceux des camarades. Quelques nouveaux pointent le nez. À leur apparition, je bombe le torse et mêle mes quolibets à ceux des plus anciens. Ma mère m'accompagne encore sur le

chemin, mais avec les mois elle raccourcit sa course, sauf les jours de dictée où la frayeur des fautes me tenaille. « Encore un peu, jusqu'au prochain tournant. » Et elle m'accorde ce cadeau.

L'hiver s'annonce rigoureux. Les premières gelées figent, dès septembre, les terres et habillent les arbres de parures spectrales qui nous effrayent le long de nos trajets dans la lumière sombre des jours. Les vents d'est s'engouffrent dans les cours et s'infiltrant en lugubres sifflements sous la porte de la classe ou les interstices des fenêtres. Des vols de corbeaux s'abattent avec des cris funestes sur les champs pelés et déserts.

Nous nous blottissons dans le préau pour partager notre chaleur, frappant le sol de nos sabots de bois pour réchauffer nos pieds gelés, en attendant avec impatience l'entrée dans la classe. Celle-ci est chauffée par un poêle de fonte, posé au centre et protégé par une balustrade. Il s'en échappe un lourd tuyau, qui se recourbe vers le haut du plafond. Sous la haute surveillance d'un des grands, nous apportons à tour de rôle nos bûches pour nourrir chaque jour le feu. Mais si la température baisse de trop, la maîtresse supprime les récréations dans la cour et nous restons tous autour du poêle.

Je fais, cet hiver, l'expérience des premières engelures. Elles boudinent les doigts, gonflent les oreilles et les genoux. La chaleur réveille à ces endroits des démangeaisons incontrôlables. Et si par malheur nous nous grattons, la peau se crevasse

en plaies sanguinolentes. Madame sort alors d'un placard un grand pot de faïence de Creil et en tire un baume protecteur qu'elle étale sur nos plaies et qui nous soulage pendant quelques heures. Puis les douleurs lancinantes reprennent de plus belle.

Un matin, la neige a fait son apparition. Au réveil, je l'aperçois à travers le givre qui glace les vitres de ma chambre. Une épaisse couche recouvre dans un silence de fin du monde les maisons et les terres. Pendant la nuit, mes grands pins se sont emmitouflés comme les gens.

Mon père et Yves ont dégagé un chemin dans la neige. Avec excitation je gagne l'école. Dans la cour, les grands s'amuse à dresser un bonhomme. On l'affuble de moustaches, d'un chapeau et d'un vieux balai. À la fonte des neiges, il sera le dernier à nous quitter.

Des bagarres commencent, malgré nos doigts, nus, sans gants, crevés d'engelures. Pour les réchauffer, nous les glissons dans la chaleur humide de nos aisselles.

Le soir, la tempête reprend et fait disparaître le chemin du retour. La neige froide colle à nos sabots, leur faisant une semelle épaisse. Nos pieds s'alourdissent et chaque enjambée nous menace d'une chute. La fatigue nous épuise. Je me sens perdu et ne dois qu'à l'aide des grands de regagner la maison.

Dans son étau, la neige emprisonne durant des semaines la nature et les hommes, et nous autres,

écoliers trop chichement vêtus et transis de froid, passé le premier éblouissement, nous détestons ces temps.

Trois années, parfois quatre, suffisent pour nous faire atteindre la classe des grands. Quand Madame nous juge aptes, elle passe le relais à Mademoiselle, mais reste très attentive à nos progrès, se réjouit avec nous de nos succès.

Mademoiselle nous prend en charge vers l'âge de huit ou neuf ans. Avec fierté, nous faisons notre entrée dans la grande classe. Rien ne distingue celle-ci de celle que nous avons quittée. Les meubles et leur disposition se ressemblent. Seule la décoration prend un air plus sérieux avec ces vues des provinces de France que Mademoiselle épingle le long d'une plinthe.

Nous sommes répartis – selon nos âges et surtout selon nos connaissances – en trois ou quatre divisions dont la maîtresse s'occupe avec calme et qu'elle enseigne à tour de rôle sans jamais gêner les autres. Nous l'entourons d'un tel respect que nous ne nous autorisons aucun chahut.

Lorsqu'elle a à réprimander, elle le fait avec douceur, sans blesser ni même élever la voix. La remarque porte ses fruits. L'échec d'un élève la rend malheureuse et le succès la remplit d'une joie silencieuse. Tous, sans aucune exception, nous sommes ses enfants.

L'enseignement du français et de l'histoire lui tient à cœur et elle déploie tout son talent pour nous

exposer ces matières. Elle nous apprend l'équilibre de la phrase, la recherche du mot juste, de l'adjectif qui colore, du verbe qui convient, du rythme et de la musique du texte. Elle cite des exemples. Nous les reprenons, en y mettant le « ton ». Par-dessus tout, elle souhaite nous faire partager sa passion de la poésie et l'amour des poètes. Elle admire Vigny, Baudelaire, Leconte de Lisle, José Maria de Heredia. Elle vénère Lamartine. Elle nous en choisit des morceaux, et, quand elle les lit à haute voix, nous fermons les yeux.

L'heure de la rédaction est aussi sacrée. Elle choisit un sujet qui éveille notre imagination : la récolte des foins et des moissons, le temps des labours, les veillées d'hiver. En récompense, elle lit tout haut les meilleurs devoirs. Le samedi après-midi, elle consacre la dernière heure de classe à nous faire partager son plaisir de la lecture. Nous écoutons le balancement des phrases dans un silence recueilli. Ces instants magiques s'écoulent toujours trop vite.

Elle montre autant de passion à l'enseignement de l'histoire : celle de France qu'elle veut nous faire aimer et l'histoire ancienne qu'elle juge bon de nous faire découvrir à cet âge pour éveiller notre curiosité. Sur les cartes, elle nous situe l'Égypte, la Grèce, Rome. Quelques reproductions aiguisent notre imagination. Les exploits de Léonidas m'enthousiasment et, dans le vallon, au pied de notre ferme, je crée mes Thermopyles.

Aucun de nous n'a jamais un devoir à faire à la maison. Mademoiselle juge que ceux étudiés en classe suffisent. Sans doute sait-elle aussi qu'il est difficile pour beaucoup de ses élèves de trouver chez eux un coin pour écrire dans le calme. Beaucoup sont mal logés dans des fermes reculées, éclairées les nuits d'hiver par une seule bougie ou un feu de cheminée. Les longues distances à parcourir matins et soirs dévorent le temps de nombreux écoliers et, dès la mauvaise saison, les trajets n'en finissent plus. C'est déjà un exploit que de se rendre à l'école, mais aucune excuse – ni la pluie, ni le froid, ni l'éloignement – n'est avancée par les parents pour faire manquer les cours à leur rejeton. Les temps sont durs pour tous, l'école obligatoire. Tous, sans exception, acceptent ces conditions.

Mais, quand arrive le printemps, se rendre à l'école devient un plaisir dans ces chemins creux qui embaument de mille parfums. Tout nous appelle à l'école buissonnière et à la chasse aux nids... Mais nous n'osons y succomber.

À midi, les élèves qui descendent des fermes les plus reculées déjeunent dans la cour d'un croûton de pain sec ou d'une tranche de lard s'ils sont plus aisés. La cantine n'existe pas et seuls les écoliers des fermes voisines de l'école ont le temps de rentrer manger chez eux. Les familles les plus proches consentent à recevoir les enfants qui viennent des coins perdus pour partager le repas. Ainsi, mes

parents accueillent un garçon qui chaque matin quitte les monts d'Arrée. Il s'appelle Jean. Tous deux, nous rentrons ensemble à midi en galopant. Il a douze ans, mais, mal nourri depuis l'enfance, il a oublié de grandir, et son visage de feuille fanée lui donne un air de petit vieux. Jean jacasse comme une pie. Il raconte dans sa simplicité la vie de l'école, avec force détails, en mêlant de façon savoureuse expressions françaises et bretonnes. Il fait ses commentaires. Beaucoup plus âgé que moi mais de taille égale, il m'a pris sous sa protection. Il se croit investi de la redoutable mission de me surveiller et, pis, de m'éduquer. Mais l'élève est rebelle et Jean s'en plaint à mes parents. À ses dires, mon accoutrement en culottes courtes et mon ignorance en toutes choses lui font honte. Il s'en trouve désespéré. Mes parents, quant à eux, s'en amusent.

Jean n'a jamais connu ni desserts ni sucreries ; ma mère prépare, quand il vient, des plats inconnus dont il se régale. À Noël, comme pour ses enfants, elle lui réserve une gâterie. Il n'a jamais dit merci. Nul ne le lui a appris.

Le soir, il fait un bout de chemin avec moi, puis il disparaît vers ses garennes.

Une cantine ouvre ses portes l'année où j'entre dans la classe des grands. On l'installe au rez-de-chaussée du logement de Mademoiselle qui doit se contenter de l'étage. Une cuisinière sert à midi une purée insipide, une demi-saucisse que l'on déniche

au fond de l'assiette et une cuillerée d'une confiture gélatineuse et rutilante qu'elle sort d'un grand seau doré. Ce dessert colle à l'assiette au milieu des reliefs de purée. Avant de le déguster, les élèves mêlent les couleurs rouge et blanche des deux plats et tracent des dessins surprenants.

Cette cantine bouleverse les habitudes. Pour elle, Jean des Garennes m'abandonne. Je rentre toujours déjeuner à la maison. Ma mère préfère cette solution. Parfois elle m'accorde l'autorisation d'un repas à l'école. Il n'y a pas de plus grandes récompenses. Je me régale.

Mademoiselle exige que les leçons soient apprises et contrôlées, le matin, celles que nous avons étudiées le soir. L'électricité est encore inconnue et aucune ferme n'a ce privilège des villes. Aussi, dès que les jours baissent, les leçons s'apprennent à la lumière falote d'une lampe pigeon ou souvent à la flamme du feu de cheminée. Je m'installe, assis sur un banc de bois ou par terre sur la pierre de l'âtre tiédie par les braises. Je lis mes leçons, sur le livre posé à même le sol entre les jambes. Pour tout l'or du monde, je ne céderais ma place. Aux beaux jours, nous quittons nos cheminées. Les leçons s'apprennent en plein air sur le pas de la porte ou à la margelle du puits. Chacun se découvre un lieu privilégié. Beaucoup s'en vont au pré surveiller les troupeaux, un livre sous le bras. Je m'assois dans le jardin sur le rebord d'une auge qui recueille les pluies. Le printemps frémit sur les parterres et ma

mère déjà s'évade parmi ses campanules. À haute voix je récite mes poésies ou m'initie à l'histoire.

Vers la fin de l'année, l'approche des examens rend les élèves fébriles. Mademoiselle accélère le rythme des cours, hâte les révisions mais demeure d'un calme qui apaise les candidats. Le succès au certificat d'études est pour beaucoup le couronnement de la scolarité et comble de fierté tant les parents que les enfants. L'échec s'abat sur la famille, la couvre de honte. Aussi le jour de l'examen revêt-il une grande importance. Garçons et filles, tôt le matin, gagnent, à pied ou à bicyclette, le chef-lieu de canton où se déroulent les épreuves. En fin d'après-midi, l'attente commence, la tension monte, l'heure du verdict approche. La proclamation des résultats se fait vers les cinq heures. Les nouvelles parviennent à l'école une heure plus tard, annoncées par l'un des reçus qui pédale à perdre haleine. L'heureux messenger récite la liste des reçus et des collés. Cette dernière souvent ne comporte aucun nom.

Mademoiselle, peu démonstrative, contient sa joie et se contente de sourire. Elle s'adresse aux futurs candidats de l'an prochain pour leur demander de prendre exemple sur leurs aînés. Elle savoure en silence le succès, tout comme les parents qui ne laissent rien paraître, car il est peu convenable d'extérioriser ses sentiments. Le certificat d'études passé, heureux et malheureux font une dernière visite à l'école puis n'y mettent plus les

pieds. Ils remercient à peine la maîtresse, saluant leurs camarades, puis tournent le dos. Ainsi se termine pour eux la scolarité. Dès le lendemain, ils se retrouvent aux champs. Il nous arrive de les croiser guidant les charrois. Ils nous semblent vieillis, un peu lointains. Ils ont troqué sans transition leur mentalité d'écoliers pour celle de paysans.

Ainsi se creuse aussitôt ce fossé qui doit séparer de plus en plus ceux qui restent à la terre et ceux qui poursuivent leurs études.

Après les examens, un air de vacances règne dans l'école jusqu'au dernier jour. Beaucoup d'après-midi se passent en sortie dans la campagne sous la garde de nos deux maîtresses. À leurs côtés, la promenade devient leçon de choses, tant elles ont le désir d'éveiller notre curiosité. Elles nous dirigent vers des ruines qui nous valent quelques notes d'histoire, vers un moulin à grains qui nous livre les secrets de la meunerie, ou vers un vieux village connu de nous tous mais qu'elles nous font voir sous un regard nouveau, découvrant avec nous un escalier de pierres, un puits emmitouflé de lierre, une sculpture bardée de mousse. À tout ce vieux passé qui nous a échappé, Mademoiselle sait recréer une âme. Sur une hauteur, elle arrête le groupe. L'horizon s'étend des monts d'Arrée jusqu'aux terres basses, vers la mer. Elle nous fait admirer l'harmonie des courbes et celle des couleurs changeantes dans la lumière des ciels d'été. Nous sentons que chez notre maîtresse une

âme de peintre côtoie celle de poète. Seuls les églises et les calvaires, si nombreux et si pittoresques dans la région, n'ont droit à aucune explication. Nous les croisons en silence. Nous savons qu'ils sont le symbole de l'autre parti et qu'il est d'usage de les ignorer.

Une sortie que nous faisons chaque année nous fascine par-dessus tout. Elle nous conduit vers un lieu appelé « Roc'h Toull », ce qui signifie « La Roche Percée ». Une grotte s'enfonce dans un amas de rochers qui, de profil, avec ses ondulations et ses creux, ressemble à un dragon fantastique. À flanc de colline, après quelques soubresauts, les rochers disparaissent sous la terre. Une ouverture sombre comme une gueule énorme s'ouvre à une extrémité de la roche et conduit vers les profondeurs. On raconte que le défilé s'étend sur plusieurs kilomètres. Nous nous arrêtons après quelques centaines de mètres lorsque la clarté disparaît et que le boyau se rétrécit jusqu'à la taille d'un enfant. Au siècle précédent, des fouilles ont confirmé l'existence d'une vie néolithique. Notre imagination enfantine vagabonde. Mademoiselle nous fait asseoir. Elle nous raconte ces temps très lointains, les immenses forêts qui recouvrent les terres, les bêtes aujourd'hui disparues et le départ des hommes vers la chasse. Elle évoque les enfants des chasseurs, assis comme nous à la même place, qui surveillent les préparatifs.

Une année scolaire s'achève ; commencent alors pour chacun de nous les travaux des récoltes.

J'ai dix ans quand j'entame ma dernière année d'école primaire. Je prépare le diplôme d'entrée en sixième. L'an prochain, il me faudra quitter mes habitudes pour partir en pension.

Je suis un ancien mais, aux côtés de ceux qui préparent le certificat d'études et qui approchent les quatorze ans, j'ai l'air bien jeune. Beaucoup me dominant de la tête. Au jeu de « pisse plus loin », je reste bon dernier. On trace une marque sur le sol ; les concurrents se placent derrière. Un juge à l'aide d'une ficelle mesure les résultats. Malgré tous mes efforts, mon jet demeure ridicule. Je m'efforce de me retenir pendant des heures, rien n'y fait. Au jeu « pisse plus haut », j'ai beau me mettre sur la pointe des sabots pour améliorer la hauteur, cette tricherie n'aboutit qu'à éclabousser tous mes vêtements. À l'échec s'ajoute la honte.

C'est aussi dans ces divisions des « grands » que s'éveillent les premiers émois. Dans ce domaine, je n'ai guère plus de succès. J'ai cependant remarqué les yeux noirs d'une de mes voisines. Mais là s'arrêtent mes émotions, car mes approches ne reçoivent qu'un accueil glacial. À ces jeux, les filles sont beaucoup plus délurées que les garçons. Devant eux, elles s'excitent, parodent, parlent fort. Certaines, plus effrontées, n'hésitent pas à glisser dans la poche de l'un ou de l'autre un tendre billet. Le pauvre élu souvent le déchire ou le camoufle

rapidement car, s'il vient à être surpris par ses camarades, les quolibets pleuvent. Mais les filles persévèrent. Un échec ne les décourage pas, bien au contraire. Elles n'hésitent pas à tenter aussitôt l'aventure auprès d'un autre. Je ne comprends pas grand-chose à toutes ces fantaisies.

IV

Les vents et les brumes font leur apparition vers la fin octobre et annoncent les mois noirs, en breton : *mizioù du*. Les saisons et le temps, en ces années où l'électricité et les progrès techniques n'ont pas encore atteint le pays, conditionnent la vie des hommes.

À la ferme, les derniers jours d'automne se passent dans les vergers, à la cueillette des pommes. Mon père a planté plusieurs hectares de pommiers pour le cidre qu'il fait lui-même. Une douce paix envahit la campagne. Les arbres se parent d'une infinité de teintes ocres ou rouilles dont l'éclat est estompé par le très léger voile de brume qui les pare matin et soir. Les après-midi, lorsque se lève le soleil pâle d'octobre, ils abandonnent pour un court instant leur enveloppe cotonneuse pour retrouver leurs couleurs flamboyantes. Mais ce qui frappe le plus, c'est ce silence qui descend sur la nature, un immense, un impalpable silence qui imprègne les choses et fait ressortir les bruits et les sons imperceptibles durant le reste de l'année. Ils viennent

ponctuer le calme impressionnant et apparaissent si proches, comme si tout à coup les distances avaient disparu sur une terre brusquement rétrécie. De l'ouest arrivent les coups rythmés et lancinants du marteau sur l'enclume de la forge. Du nord sonnent matins et soirs et à l'heure de l'angélus les cloches de l'église distante de plus de six kilomètres. De cette direction vient aussi le roulement des trains, et leur passage régulier nous précise l'heure exacte. Seuls, au sud, les monts d'Arrée demeurent silencieux. Et, je ne sais pourquoi, tous ces bruits inhabituels me baignent de mélancolie.

La cueillette prend deux à trois semaines. Les hommes, à l'aide d'une gaule ou d'une fourche à deux doigts portée par un long manche, font tomber les fruits avec délicatesse pour ne pas abîmer les jeunes pousses. Dès que j'ai atteint une taille convenable je les aide, grimpe aux arbres, me faufile avec souplesse entre les branches et secoue les derniers fruits échappés à l'œil des adultes. Les femmes ramassent une à une les pommes qui tapissent le sol en dessinant un large cercle autour de chaque tronc. Agenouillées dans l'herbe humide, ce travail leur est pénible et demande beaucoup d'efforts pour soulever les paniers chargés et pour les déverser dans un tombereau attelé. Celui-ci s'en retourne vers la ferme lorsqu'il est plein à ras bord.

Avant que le ramassage ne soit terminé commence la fabrication du cidre. Mon père depuis longtemps s'est doté du matériel nécessaire, un

hachoir et un pressoir, qu'il a installé sous une grange. Il l'utilise pour sa récolte personnelle, mais aussi pour celle des paysans voisins qui le souhaitent. La saison du cidre dure plusieurs semaines.

Les enfants viennent assister aux manœuvres, et j'ai le plaisir d'avoir pendant ces temps quelques camarades près de moi. Nous attendons avec impatience l'apparition du premier jet. En cachette, nous plongeons chacun une paille pour absorber quelques gouttes de ce jus délicieux. Quand nous en avons bu une bonne rasade, la punition ne tarde pas et de sérieuses coliques nous tenaillent pendant quelques jours. Mais il n'est pas question de nous plaindre, car à ces malheurs s'ajouteraient quelques bonnes taloches. Les ennuis passés, la tentation du cidre doux revient. Nous désobéissons à nouveau et les coliques nous rappellent à l'ordre.

Ce plaisir défendu n'est pas le seul intérêt de cette période qui nous offre aussi les joies d'un concours de force. Pour faire sortir jusqu'à la dernière goutte le jus du broyat, il faut manœuvrer un levier qui agit sur la vis du pressoir. Cela se fait à la force des bras qui lèvent puis descendent la barre d'acier, et ces gestes demandent des efforts de plus en plus soutenus. Les muscles saillent sous les chemises, les mâchoires se serrent, les visages se boursouflent. Nous observons, admiratifs, et les paris s'engagent.

Quand les pommes ont rendu leur dernière goutte, mon père se sert des détritits pour la nour-

riture des bêtes à cornes. Celles-ci en sont friandes. Dès qu'elles sentent cette odeur qui provient de la grange, une excitation gagne tout le troupeau. Il ne songe plus qu'à désertier le champ et la pâture pour se précipiter vers l'étable où le dessert de fruits pressés les attend. Les bêtes l'avalent goulûment et se battent pour voler la part de la voisine. Pendant toutes ces semaines, le lait prend une teinte dorée et un goût de pommes.

Octobre est aussi le temps des labours avant les premières pluies. La terre encore sèche des mois d'été facilite la marche de l'attelage. Dès novembre, les tempêtes inondent le sol et le transforment en borbier impraticable. Le travail se fait à la charrue tirée par deux ou trois chevaux. La même scène se déroule un peu partout dans la campagne. La terre après les moissons se prépare au repos hivernal avant les prochaines semailles.

Dès la sortie des classes, après le goûter, je me précipite rejoindre mon père et Yves. Très tôt, ils me confient les manches de la charrue qu'il faut maintenir fermement pour que le soc s'enfonce dans la terre et ne se retourne pas. À chaque extrémité du champ, je renverse d'un coup de main et d'un coup de rein la charrue pour le prochain sillon. Les hommes suivent à mes côtés, prêts à intervenir. Plus grand, ils me jugeront digne de conduire les chevaux. Cette marque de confiance me remplira de fierté. Je verrai alors s'ouvrir à moi le monde des adultes. Conduire à l'âge de sept ans

ces deux puissantes bêtes tiendra de l'exploit. Car dans ce pays qui vénère tant le cheval, il faut savoir le dominer.

Je saisis les rênes et, par une simple pression, je dirige l'attelage qui obéit au moindre signal. Mes deux chevaux et moi ne faisons plus qu'un. Rien ne me paraît plus exaltant que de voir, sous ma direction, se creuser sans une erreur le sillon de terre grasse et épaisse qui recouvre les chaumes. Pendant des heures, je suis à pas lents, au rythme de l'attelage, la marche puissante mais souple des bêtes, respirant avec volupté ces odeurs de la terre qui se fend et celles des chevaux dont la sueur épaisse, mousseuse et jaune, se colle aux harnais. La fatigue m'est inconnue. Le sillon tracé, avant de repartir, l'équipage se repose. Je flatte mes chevaux, tapote leurs flancs ruisselants, démêle leur crinière, caresse leur ganache baveuse. Puis un autre sillon s'ajoute au précédent. À la nuit tombante, je mène mes chevaux assoiffés au puits ou à l'abreuvoir, je les panse à l'aide d'un « bouchon » de paille, leur donne la ration d'avoine et de trèfle, étale la litière. Ce n'est qu'après tous ces gestes que je les quitte pour mieux les retrouver le lendemain. Ils connaissent mon pas, ma voix. Je me familiarise avec leur caractère, prévois leurs réactions et gagne leur estime. Nous nous respectons.

Ces journées d'automne sont si délicieuses qu'on les souhaite sans fin. Pourtant un jour tout

change, et commence alors la saison des pluies et des vents. Elle arrive sans crier gare. Seuls quelques signes perceptibles pour un œil habitué l'annoncent : l'arrivée inopinée de mouettes égarées ; des nuages qui grossissent et descendent de jour en jour plus bas, poussés par les vents d'ouest. Les couleurs de la terre et du ciel s'assombrissent. La lumière de l'arrière-saison disparaît dans la grisaille de l'air pour ne faire qu'une brève apparition le soir, avec les teintes déjà frileuses des couchers de soleil. Mon père sent la bascule des saisons à ces petits riens et, inquiet, hâte les derniers labours avant de remiser les machines. Alors peut commencer le long sommeil de la terre.

Vers le début novembre éclatent les vents de tourmente. Ils arrivent souvent un soir, projetant par rafales folles les nuages bas gorgés d'eau qui traversent l'horizon d'ouest en est, rasant la cime des arbres. Ils prennent possession de ceux-ci, les agitent en tous sens, tordent leurs branches qui laissent échapper des plaintes sinistres. Ils s'engouffrent sous les toitures ou sous les portes disjointes qui rendent des miaulements lugubres. Une courte accalmie, loin de rassurer, laisse craindre le pire et le silence qui en résulte remplit les gens d'inquiétude. C'est alors que les grands vents redoublent de force, frappent les bâtiments, cognent aux portes et disloquent les branches, les brisent, les projettent loin sur le sol et parfois dans un hurlement de douleur déracinent un arbre.

J'aime ces vents que j'écoute, blotti sous l'édredon de plumes. Par la vitre de la chambre, j'observe leur sarabande déchaînée dans les grands pins. Ceux-ci livrent un combat de titans. Projetant leurs branches dans toutes les directions, ils se redressent, il repoussent leurs assauts, se défendent jusqu'à épuisement mais ils ne cèdent pas. Vaillamment, ils protègent les miens.

Certaines années où l'automne s'éternise, les vents tardent à venir. Avec impatience, je les attends. Ils me manquent et quand, enfin, j'entends venir le bruit sourd de leur galop, ils me remplissent tout à la fois d'effroi et de joie.

Quelques jours plus tard, la tourmente laisse place à un calme étonnant. Alors seulement, le désastre frappe les yeux. Les arbres ont perdu leurs dernières feuilles, leurs branches dessinent de grandes traînées sombres sur le blanc du ciel et coupent la grisaille de noires touches de fusain. La campagne est dévêtue et les villages apparaissent tassés dans la courbure des collines. Les chemins creux respirent au grand air. Jonchés de feuilles, ravinés par les eaux, ils frissonnent sous les premiers froids. Les grands châtaigniers proches de la ferme ont délaissé en quelques heures leur tunique épaisse de rouille et offrent au ciel des bras dégarnis et pitoyables. Seul le rideau de pins échappe au naufrage. On l'aperçoit à des lieues à la ronde.

La nature, depuis peu transformée, nous prépare dans sa tristesse aux fêtes de la Toussaint et du jour

des morts. Elles sont, quelles que soient les convictions religieuses, célébrées avec respect par toute la population. Ma mère fleurit les tombes. La veille des fêtes, elle y dépose les chrysanthèmes qu'elle a semés dans son jardin et qui ont grandi derrière ses campanules. Ainsi ces fleurs cultivées avec amour sur le sol de la ferme rendent encore plus étroits les liens entre les vivants et les morts pour qui l'on prie durant ces offices religieux qui n'en finissent pas.

Après les cérémonies, les familles se rendent au cimetière sur les tombes toutes fleuries. C'est l'occasion de retrouver parents et amis qui ont parfois fait un long voyage pour vénérer leurs défunts. Alors, au pied des croix, s'entament d'interminables bavardages. Nous nous rendons sur les tombes de vieux oncles et tantes et nous terminons nos dévotions sur celle de Jean et de nos grands-parents. Les rangées de sépultures bordées de grands ifs, régulièrement alignées et séparées par des allées sablonneuses, forment un ensemble sévère mais plein de charme. En ce soir des morts, si le temps est clément, une atmosphère agréable créée par ces multiples bouquets s'en dégage. J'aime échapper à la surveillance de mes parents pour me faufiler entre les caveaux et lire avec attention les inscriptions, et calculer l'âge des défunts. Parfois, il correspond au mien. Alors le souvenir de Jean me hante.

Passé les fêtes des morts, nous entrons dans l'hiver. Comme la campagne, les gens changent

d'aspect. Les femmes revêtent des jupes épaisses et s'emmitouflent dans des châles de laine. Les hommes, par temps humide, s'abritent d'un sac de jute qui a servi au transport des engrais. Les enfants sont engoncés dans de lourds oripeaux trop grands et trop larges. Comme la nature, les gens me paraissent hostiles. Les hommes, qui ont abandonné les champs, demeurent à l'abri des pluies ou du froid et bricolent dans les granges ou s'occupent dans les étables. Bêtes à cornes et chevaux ne sortent qu'à l'occasion d'une rare embellie. Le travail des litières et le repos des animaux requièrent beaucoup de temps. Les femmes restent à la maison, font du rangement, s'exercent à la couture et au rapiéçage des vieilles frusques, préparent les repas et comme toujours, matins et soirs, s'occupent de la traite des vaches et de la laiterie.

Le soir tombe très vite et vers les cinq heures l'obscurité empêche toute activité. Mon père et Yves se hâtent alors de terminer leur tâche, éclairés par la lumière falote d'une lampe tempête qu'ils portent à la main de grange en grange. Commence alors le ballet des lumières qui sillonnent la cour et pénètrent dans les remises, comme des lucioles. Les bêtes sont nourries à la pâle clarté de ces lampes. On devine leurs formes épaisses qui s'agitent dans l'ombre, mais surtout leurs yeux qui s'éclairent de flammes.

Les regards se chargent d'étoiles et confèrent aux animaux un inquiétant mystère.

Le feu couve presque en permanence dans la cheminée de la cuisine. Dans le jour, le rôle de celui-ci est de confier un peu de sa chaleur, mais surtout d'éclairer la vaste pièce qui demeure dans une pénombre permanente. Dès que tombe la nuit, on attise les braises en déposant sur la pierre du foyer des fagots secs et des bûches épaisses. Les flammes s'envolent haut dans l'âtre et redonnent vie. Alors, le travail terminé, le repas avalé, peuvent débiter les longues veillées hivernales.

Les jours raccourcissent jusqu'à la fin de l'année. Arrivent les fêtes de Noël et du jour de l'an. À Noël, la famille assiste, si le temps le permet, à la messe de minuit. Il faut rejoindre à pied en pleine nuit l'église du bourg. Nous quittons la maison vers les dix ou onze heures et nous nous enfignons dans le noir. Le trajet nous demande plus d'une heure. Si le chemin est gelé, nos pas résonnent fort sur les pierres. La foule descend au village et anime la nuit.

La cérémonie dure des heures dans l'église glaciale : trois messes, une chantée et deux messes basses. J'attends avec impatience les derniers instants où s'élèvent les voix du *Minuit, Chrétiens* et, même si les accords sont faux, cette mélodie qui monte vers les voûtes me remplit d'émotion. Les messes terminées, nous regagnons la ferme, toujours à pied, souvent en compagnie d'autres familles. Leur présence nous réconforte et le chemin paraît plus court. Dans la nuit de Noël, nous avons marché douze kilomètres.

Notre mère marque ce jour par quelques cadeaux : un livre, un jouet, une friandise ou plus souvent un vêtement utile que nous découvrons le matin dans nos sabots de bois disposés en rond dans la cheminée autour des braises. La veille, nous avons déposé dans l'âtre un rondin énorme qui se consume toute la nuit. Moment de curiosité et d'émotion que celui de la découverte, au premier réveil, de ces cadeaux qui viennent du ciel dans la hotte du « petit Jésus ». Quelle déception, lors de mes six ans, quand je découvre, sur le cadeau béni, sa marque de fabrique et sa provenance de la ville voisine. Une réflexion rapide me ramène aux réalités terrestres en ôtant mes illusions enfantines.

Les gâteries de notre mère nous classent parmi les privilégiés. Rares sont les enfants du pays qui connaissent, ce matin-là, les joies de ces surprises.

Je les interroge. Ils n'ont rien reçu. L'argent manque. Noël m'apprend les difficultés de la vie et la pauvreté qui se cache derrière les apparences.

Cette mélancolie de la fête de Noël se sent moins le jour de l'an où les familles se réunissent autour des grands-parents. Ce premier jour de l'année leur est réservé. Ils reçoivent leur descendance autour d'un repas, et aucun enfant ne voudrait manquer cette cérémonie où il vient témoigner son respect aux aïeux.

L'hiver ne commence vraiment qu'après ces fêtes. Les champs restent déserts, abandonnés par les hommes et les bêtes qui ne font qu'une brève sortie

par temps calme. Les vents, après une accalmie, soufflent de plus belle et, quittant les mers, prennent possession des terres pour y faire leur demeure. Ils emportent dans leurs bagages des pluies ou brumes qui plongent la nature dans la pénombre.

Parfois, un froid glacial règne. La bise, venue de l'est, cingle, gèle les terres et les arbres, les habille d'une livrée blanche et prête aux paysages une ambiance de conte fantastique. Ces temps annoncent la neige. Elle s'abat sur le pays et confine les villages dans un profond isolement. Le facteur ne monte plus la côte et, sans journaux, sans courrier, nous sommes coupes du monde. Le boulanger et l'épicier ne font plus leur ronde hebdomadaire. On entame les réserves. Rien ne bouge dans ces étendues prisonnières dont la beauté ne séduit guère mon père. Il déteste ces journées. Elles m'impressionnent quelque temps. Je ne trouve rien de plus enchanteur que mes pins, scintillants de myriades de perles étincelantes sous le soleil levant. Mais bientôt, la rude réalité des trajets vers l'école tempère mon enthousiasme.

C'est en ces moments que j'apprécie ces soirées d'hiver qui réunissent toute la famille pendant de longues heures dans la cuisine autour du feu de cheminée. Ce sont des heures de bien-être, de sérénité, des heures où l'on n'aspire à plus rien, sinon à savourer l'impression de bonheur qui nous envahit. Ces soirées commencent tôt et n'ont pas de limites précises.

Les occupations varient. Mon père, qui n'a jamais froid, se retire un peu à l'écart et lit le journal. Il adore la lecture de cette feuille locale dont il commente à haute voix les nouvelles. La politique le passionne. De loin, j'écoute et j'admire cet homme qui sait manier la critique. Un jour sans journal lui est insupportable. Il tourne en rond, relit celui de la veille.

Ma mère, très frileuse, a une place privilégiée au coin du feu, le dos plaqué contre le fourneau qui conserve la chaleur des derniers repas. Ainsi, face au feu de bois, le dos bien au chaud, emmitouflée dans son châle de laine sombre, elle se dit heureuse. Ma mère, en ces heures, ne lit pas ou peu. Mon père lui fait part des nouvelles. Cela lui suffit. Elle préfère laisser libre cours à ses rêveries. Son esprit vagabonde. Seule elle en connaît le voyage et, à ses mimiques qui parfois secouent son visage, on sait qu'elle s'est évadée vers quelques jardins secrets. Parfois, à ma demande, elle ouvre la bible et, à haute voix, fait la lecture de l'Ancien Testament. Elle choisit des morceaux accessibles : les malheurs de Samson, les exploits de David, les aventures des prophètes. Ma mère, qui pendant la Première Guerre mondiale a été institutrice durant quelques années, lit à la perfection, avec les intonations et les silences. Je l'écoute, assis sur un petit banc de bois que le menuisier a fabriqué à mon intention. Je rêve d'être David et de vaincre les méchants, de voir Samson retrouver, avec sa longue chevelure, la force

de ses jeunes années. Je m'envole comme un oiseau migrateur vers ces mondes bibliques des espaces sans fin et des terres de soleil.

Quand ma mère achève sa lecture, elle retourne à son silence et poursuit sa conversation intérieure qu'elle a juste interrompue pour cette promenade dans le passé. Sans rien laisser paraître, j'observe les signes qui tourmentent son visage et m'interroge sur cette présence invisible qui habite son esprit. J'imagine que l'inconnu de ses songes ne peut être que son fils disparu. Les yeux lointains et les rides qui creusent ses joues lui confèrent ce masque douloureux que portent les Saintes Femmes sur les vitraux de nos églises. Avant de regagner sa chambre, elle tire discrètement son chapelet d'une poche et l'égrène. Parfois avant la séparation, à son signal, nous nous agenouillons et récitons à haute voix le « Notre Père » et le « Je vous salue Marie ».

Mes sœurs papotent, lisent ou tricotent. Elles se laissent vivre. Souvent assises sur une chaise, elles observent en silence le jeu des flammes. Comme moi, elle dégustent ces instants de paix.

Les domestiques font partie de la famille. Yves s'installe au fond de la cuisine, près des marches de l'escalier et là, dans la pénombre, tresse des paniers d'osier pour la récolte des pommes ou le transport de la nourriture des bêtes. De ses mains sortent des pièces d'une parfaite symétrie. Je ne me lasse pas de voir ses doigts dompter les tiges.

Aline, et plus tard Marie-Thérèse, se reposent ou

profitent de ces moments pour coudre. Parfois elles se couchent avant que je ne monte. Je les envie. Elles disparaissent dans les lits clos de la cuisine. Elles montent sur un banc et s'enferment dans l'obscurité des quatre cloisons de bois.

Ces soirées, entouré de tous les miens, me remplissent de quiétude et éloignent tout danger. Sur mon banc ou la dalle de granit, je termine la lecture de mes leçons, écoute les uns et les autres. Certains soirs, Yves, friand d'histoires de revenants, nous fait partager sa dernière rencontre avec l'Ankou et sa charrette macabre : *Karrigell an Ankou*. Avec un brin d'ironie, ou peut-être pour affermir ses certitudes, il ajoute qu'un tel s'en est allé, cette nuit-là, rejoindre ses ancêtres. Puis je saisis un tison, l'agite en tous sens dans l'air et j'invente des rubans ou des éventails de lumière. Parfois je grille des châtaignes. Leurs odeurs se mêlent à celles de la résine des bûches de pin et aux senteurs des pommes que nous croquons à longueur de soirée.

À mes pieds, Kiki profite de la chaleur des flammes et de celle des pierres du foyer. Il ne manque à aucune de nos soirées, se faufile pour retrouver son coin favori, se pelotonne, et l'œil mi-clos, l'oreille à l'aguet, il nous observe. Puis d'un coup de patte sur la cuisse, il implore une petite place sur mes genoux où il adore mes caresses.

Nous sommes là, rassemblés dans la douce lumière du feu et d'une lampe qui fait reluire les

vieux meubles de chêne et se reflète dans les cuivres nombreux dans la cuisine. Une horloge préside la séance et domine les débats. Ainsi les objets familiers participent à notre réunion. Comme nous, ils ont leur place et semblent animés. Dans les recoins de la cuisine et vers la cage d'escalier règne l'obscurité. Là commence pour moi le monde de l'inconnu que j'appréhende de traverser pour regagner la chambre. J'en retarde l'heure et, si au dehors hurle le vent ou s'abattent les tornades de neige, à l'intérieur cette atmosphère ouatée me réconforte d'autant plus. Je quitte à regret cette chaude ambiance, une bougie à la main, qui défriche l'ombre épaisse des pièces. Les chambres sont glaciales et le froid s'abat sur les épaules. Certains soirs, un givre épais teinte les vitres. Je me plonge entre les draps humides où ma mère a glissé une bouillotte.

Les samedis soir, les veillées s'animent et prennent une couleur tout autre. Les voisins s'invitent et se réunissent chez l'un ou l'autre. C'est l'occasion, pour les hommes, de parties de cartes ou de longues discussions sur les récoltes ou les prix des dernières foires. On se plaint, les cours baissent, les bénéfices sont nuls. Heureusement, les plaisanteries prennent le dessus et mettent de la gaieté, le ton monte. Les femmes préfèrent s'asseoir autour du feu. Elles devisent sur les préoccupations de leur vie : la mort ou la maladie de l'un, les fiançailles de l'autre.

Ma mère, avant la séparation, sert une collation. Je vais de groupe en groupe, glisse sous la table, écoute sans rien dire les uns et les autres, saisis les expressions des visages. Mais si j'apprécie ces soirées, au tréfonds de moi je donne plus de prix à l'intimité des veillées familiales.

Vers la fin février se devinent le renouveau et la sortie de l'hiver. L'air se charge de senteurs à peine perceptibles que certains vents apportent de loin. Je reconnais les odeurs de trèfle et celles des premiers colzas avant que les champs ne fleurissent. Les arbres s'immobilisent après les batailles et se reposent pour mieux préparer la montée de sève. Les oiseaux reprennent possession de leur territoire et font à nouveau entendre leurs chants. Les ramiers se manifestent les premiers dans les grands ormes qui dominent l'entrée de la ferme. Puis suivent les vols des moineaux et bientôt le retour des hirondelles dont deux couples nichent dans la cheminée. « Les hirondelles sont de retour ! » crie le premier observateur avec soulagement. Le pays secoue sa torpeur. Le coucou chante. C'est le printemps.

Cette période me rend fébrile. Jean m'a transmis sa passion de dénicher les nids pour rassembler la plus belle collection d'œufs d'oiseaux. Le soir, après l'école ou les jours de congé, je bats la campagne, longe les talus, écarte les buissons, parcours en tous sens les bois et les prés. Je flaire les endroits où merles et grives nichent. Ils occupent

chaque année les mêmes taillis. Les pies et les corbeaux bâtissent leurs nids dans les arbres, les pigeons dans les vieilles souches mangées de lierre, les perdrix dans les fourrés ou les jeunes blés. Je descends les rivières, fouine dans les roseaux, découvre les nids des canards ou des poules d'eau. Je monte aux arbres. J'escalade les branches au risque de me rompre le cou. L'exploit qui m'exalte le plus est de dénicher les buses. Un couple demeure dans le bois qui borde vers l'est un versant de la colline. Leur nid, perché au sommet d'un pin, fait d'épais branchages, a plus d'un mètre de diamètre et ressemble à une forteresse imprenable. Au pied de l'arbre, je prévois tous les gestes de l'ascension et prends possession du tronc. J'arrive au but. Deux œufs énormes, blancs piquetés de roux, reposent sur ce rude tapis de branches. Parfois arrivent les rapaces. Ils piquent sur moi en lançant un cri funèbre pour défendre leur progéniture. Ces œufs constituent le fleuron de ma collection que je présente avec fierté aux camarades et aux adultes. Je les vide. À l'aide d'une épingle, je perce à chaque extrémité de la coquille un petit orifice. Je souffle dans l'un des trous pour chasser le jaune et le blanc. J'en fais ensuite un collier en les enfilant selon leur taille et l'harmonie des coloris.

Vers mars, les veillées ont perdu une part de leur charme. Elles rétrécissent de semaine en semaine. Les hommes sortent les outils, attellent les chevaux. Les vaches paissent dans les prés. Pâques

sonne la mort de l'hiver, est synonyme de grandes fêtes et, pour moi, de grand soleil. Cette journée revêt pour les paysans plus d'importance que Noël. Les robes à fleurs, les chapeaux à fruits font leur apparition. C'est aussi l'occasion pour certaines femmes d'abandonner leur châle et leur coiffe au profit d'un premier tailleur et d'un chapeau.

Ma mère profite de cette période de Pâques pour effacer les derniers remugles de l'hiver. Elle ouvre grandes les fenêtres, expose les literies aux timides rayons du soleil, fait briller les meubles qui sentent l'encaustique, frotte les cuivres et pourchasse les poussières. Ce remue-ménage bouleverse pendant quelques jours la maison qui prend sous ses mains un air de renouveau. Elle sort de ses armoires des napperons de dentelle ou des bibelots inconnus. La maison se réchauffe. Elle respire. Les habitations et les hommes se dépouillent des dernières souillures de l'hiver. Les corps débarrassés de leurs tuniques épaisses reprennent forme et les visages rajeunissent.

Les Rogations frappent pour moi le point final de l'hiver et ouvrent le chapitre de la belle saison.

Mes responsabilités d'enfant de chœur me mettent aux premières loges. J'ai été désigné, vers l'âge de sept ans, pour servir la messe à la « Chapelle ». C'est un pur hasard. J'ai en effet la taille convenable pour cette fonction lorsque mon prédécesseur est parti au collège. Cette succession ne me dit rien.

J'ai un mal fou à retenir les réponses en latin que j'annonce sans rien saisir. Par bonheur, je ne porte pas, lors de la messe matinale des dimanches, la soutane rouge et le surplis blanc qui restent réservés aux enfants de chœur de l'église paroissiale. À mes yeux je conserve l'état laïc et cela me rassure. Mon rôle d'enfant de chœur n'a pas que des inconvénients. Outre une modeste gratification du prêtre à la fin de la messe et qui me paraît une fortune, cela me vaut le privilège de me situer à toutes les cérémonies religieuses au premier rang.

Le jour des Rogations, donc, de bonne heure le matin, après une messe basse, a lieu une procession à laquelle sont conviés tous les paysans du voisinage. C'est un jour de semaine. Hommes et femmes endimanchés pour la circonstance, en rangs tassés, emmenés par le prêtre, suivent bannières et croix. L'officiant, d'une voix forte et sonore, entonne un cantique et les voix paysannes lui répondent. Ainsi le défilé traverse la campagne pour atteindre une croix de granit qui se dresse à un carrefour. Là se fait une halte. Le prêtre récite des prières, bénit les terres et les troupeaux. L'assemblée reprend d'un même chœur un chant appelé à favoriser les récoltes. Cette cérémonie, dans le jour naissant, revêt à mes yeux une allure païenne. Je m'interroge et il me vient en mémoire les rudiments de mythologie grecque ou romaine que Mademoiselle m'a enseignés. Je peuple champs et prairies de dieux bons et méchants. Je

leur donne vie, un visage barbu, un regard malicieux, un corps difforme. Ils habitent nos terres, il est juste de les apprivoiser. Je partage la sagesse du prêtre psalmodiant les invocations, et l'espérance des paroissiens. La fête terminée, l'espoir de riches troupeaux et de récoltes abondantes s'empare de chacun de nous. Les âmes et les corps terminent leurs préparatifs pour que naissent les beaux jours.

V

De toutes les saisons, ma préférence va de loin au printemps.

Chaque matin, je m'étonne et m'émerveille devant les progrès de la vie nouvelle. Dès le lever, ouvrant la fenêtre de la chambre, je découvre le bouleversement. Dans le jardin, les jeunes pousses pointent leurs tiges, les pommiers se couvrent de feuilles avant l'éclosion des fleurs. J'assiste, le long du chemin vers l'école, aux métamorphoses quotidiennes. Les primevères naissent dans les prés. Frileuses, elles se blottissent dans les herbes. Celles-ci quittent leur aspect chétif de l'hiver pour reverdir de façon éclatante. Certaines prairies se parent, avant la montée des foin, de milliers de jonquilles que nous récoltons en énormes bottes. Sous les bois se déroule un tapis de jacinthes sauvages qui prend, sous les rayons du soleil à travers les branches, des reflets des plus beaux bleus. Les arbres retrouvent leur feuillage et transforment le paysage.

Ils coupent l'horizon, protègent les champs de leur rideau, abritent les chemins qui conservent

leur fraîcheur dans les chaudes journées. Les jeunes semailles verdissent.

Les champs depuis peu reprennent vie ; les troupeaux retrouvent le chemin des pâturages. En mai commence l'époque des vélages. Les vaches ont pris du ventre durant l'hiver dans les étables. Le vélage n'est pas toujours chose simple et requiert l'aide des hommes. Mon père, qui dans son adolescence a rêvé un instant d'être vétérinaire, y excelle. Il montre tout son talent lorsque les difficultés se présentent. Un jour, il me demande d'y participer. Je me joins aux autres paysans appelés en renfort. J'ai si souvent entendu les conversations des hommes sur ce sujet que j'ai l'impression d'avoir assisté depuis toujours à ce spectacle. Aucun détail ne m'échappe. Tout en obéissant aux ordres de mon père qui guide les manœuvres, j'observe avec intensité. La tête du jeune veau apparaît toute ballottante et gluante. La mère pousse quelques meuglements de douleur et il m'incombe de la calmer. Je lui saisis les cornes, lui tapote le front dont les poils s'humidifient de sueur. Il me tarde d'en finir ; mais l'allure calme des hommes, la patience dans tous les gestes, l'ordonnance des mouvements me révèlent leur grande expérience et la maîtrise des événements.

La naissance se fait attendre, la vache s'épuise. Mon père décide de hâter la délivrance. Il dégage d'une main souple et ferme les pattes de devant auxquelles il fixe une corde. Trois hommes s'emparent de celle-ci. Je me place à la file derrière eux.

Quand tout est prêt, mon père écarte les flancs de la mère et donne l'ordre à l'équipe de tirer, sans à-coups, d'un effort progressif. La corde se raidit, fait dresser les pattes. L'étable retentit d'un sinistre beuglement et brusquement le corps du veau apparaît dans un flot de glaires sanguinolentes et s'étale sur la paille dans un bruit mat. La mère soulagée s'agite et observe d'un air étonné son rejeton, et dans ses yeux je crois lire de la tendresse. Le nouveau-né malhabile se désespère de ne pouvoir se tenir debout. Les pattes de derrière flageolent. À ses efforts répétés ne répondent que des échecs successifs.

« Un peu de patience. Dans quelques heures il trottera », déclare mon père. Puis il me commande d'aller prendre quelques poignées de gros sel dans la cuisine. Peu après la naissance, quand le veau a été nettoyé, on répand sur son corps du gros sel que la mère lèche avidement. Elle reprend des forces et le nouveau-né se réchauffe sous les coups de langue. Quelques instants plus tard, la mère et l'enfant montrent déjà une vivacité étonnante.

L'étable s'enrichit d'un nouvelle tête. La satisfaction se lit sur les traits de toute l'équipe. Mon père fait rentrer les hommes à la maison et les régale. J'arrose mon premier vêlage.

Les semailles du printemps terminées, vient l'époque des sarclages. Les enfants en sont souvent dispensés. Cette occupation demande patience et attention et se fait dans la solitude. Cela la rend très

ingrate et la position courbée et agenouillée à même la terre aggrave encore la difficulté. Je ne montre pas beaucoup d'enthousiasme à sarcler, mais il m'arrive cependant d'aider mon père, mettant ainsi un point d'honneur à tout connaître de son métier. Le travail s'effectue à l'aide d'un sarcloir mais aussi à la main. J'entoure mes genoux de vieux *pilhoù* et, plié vers la terre, je me glisse entre deux rangs de betteraves ou de rutabagas. J'arrache les mauvaises herbes ou les pousses en surnombre pour ne laisser place qu'à une seule qui grandira pour donner dans quelques mois une grosse racine. De quelle patience faut-il s'armer avant de terminer le rang qui monte d'une extrémité à l'autre du champ ! Quand le but est atteint on se lève, on s'étire. On observe le travail accompli et celui à venir et, agenouillé, on repart pour un nouveau parcours. La journée se passe, la tête penchée vers le sol, le corps cassé en deux. Par beau temps, la terre demeure sèche et rend la besogne plus facile malgré la poussière que lève le vent. Mais si l'année a été pluvieuse, la terre humide adhère aux mains et refroidit tout le corps. Le soir nous rentrons fourbus et frissonnants.

Quand juin survient, la perspective de la fenaison et celle, toute proche, des grandes vacances me remplissent d'espérance. La récolte des foin s représente un des temps forts de l'année et le jour de la coupe, un de ses moments privilégiés. Je l'attends avec impatience.

Mon père convoque l'équipe de faucheurs qu'il retient chaque année. Une vingtaine d'hommes arrive tôt le matin avant le lever du jour. Beaucoup d'entre eux, la faux sur l'épaule, ont longtemps marché dans la nuit avant d'atteindre la ferme. Un chef mène l'ensemble qui, au complet, gagne les prés. Mon père fait pousser le foin dans des champs et non dans des prairies. Il lui semble plus sec, plus riche et de meilleure qualité que celui récolté dans les prés trop humides. Ainsi faut-il faucher dans la journée cinq à six hectares. Bien que commencée à l'aube, la coupe ne prend fin que tard dans la soirée.

Dès le lever, je ne manque pas d'assister aux premiers instants de la fauche avant de gagner à regret l'école. C'est une cérémonie fascinante où chaque geste a sa signification et chaque officiant son rôle. Le chef prend la tête et abat le premier andain. À quelques mètres de lui, le plus ancien suit et trace sa course. Le troisième, à égale distance, se met au travail. Ainsi toute la troupe se lance dans la bataille, formant une oblique parfaite qui dévore le champ, laissant derrière elle les vingt rangées d'andains, couchées sur le pré comme d'immenses rubans.

Voir les hommes s'avancer en ahanant, balayant de leur faux de droite à gauche d'un mouvement arrondi, tous à la même cadence, d'un geste robuste mais souple, sans heurt, est un spectacle inoubliable. De loin, on dirait un monstre, une sorte d'ondulation vivante serpentant avec harmonie dans les hautes herbes de la savane.

Parfois le chef lève la tête, s'arrête. Sans un ordre, la suite entière s'immobilise. Le moment est venu pour chacun d'aiguiser la faux et le bruit de la pierre sur la lame résonne dans la vallée. On profite aussi de cette pause pour servir à boire. Cette charge est réservée aux enfants. Je passe à travers les rangs l'unique verre où je verse à boire, de l'eau ou du cidre au choix.

L'entracte terminé, les acteurs reprennent leur rôle. Le mouvement puissant et régulier des faucheurs, leur respiration haletante, le bruit métallique des faux et l'odeur enivrante des andains humides rendent vie à la scène dans le plus vaste des décors.

Vers les huit heures est servi le premier repas de la journée, que mes parents ont fait porter jusqu'au pré. Les hommes mangent sur le lieu du travail pour ne pas perdre de temps. Pain, beurre et lard constituent le menu de ce petit déjeuner arrosé de café. À midi, une épaisse soupe de pain et de légumes et de nouveau du lard calment les appétits. Une collation vers seize heures est obligatoire. D'énormes tartines, que les faucheurs tranchent dans un pain de cinq livres, le « pain ménage », sont englouties en quelques minutes. Si ma mère n'a pas prévu d'aussi rudes appétits, je file à la ferme pour rapporter de nouvelles provisions.

Quand approche le soir, la fatigue endort les muscles et libère les voix. De loin, on les devine joyeuses. Le chef encourage les derniers parcours.

Les plus jeunes accélèrent le rythme, voulant en remontrer aux anciens qui les plaisantent. Le dernier coup de faux lancé, la troupe relève le corps et, avec satisfaction, parcourt des yeux les étendues fauchées.

Les hommes remontent à la ferme pour le souper. Ma mère et les servantes ont dressé les couverts sur la longue table de la cuisine ; ce réfectoire nous change de nos petites tablées de tous les jours. L'atmosphère se réchauffe. Le repas est fête, les plaisanteries et les moqueries ne tardent pas. Sur la fin les hommes font silence et écoutent avec ferveur les mélodies des temps anciens. Quand le chanteur, un jeune homme un peu joufflu, rougeaud, le front perlé de sueur, debout, très droit et très digne, ferme les yeux et laisse monter les notes graves et chaudes de l'hymne breton, alors interdit, une intense émotion étreint chacun. Sa voix nous transporte.

La fenaison commence aussitôt. Nous nous entraïdons entre voisins. Dès la rosée levée, nous partons, la fourche sur l'épaule, et la journée se passe à retourner les foin et à les étaler au soleil. Quand ils sont secs, on en fait des tas avant les charrois vers la ferme. Le silence est au rendez-vous, à peine rompu par quelques conversations. Les morsures du soleil, les poussières et ce geste de la fourche des milliers de fois répété, tempèrent l'enthousiasme de beaucoup. Le soir, les épaules et les bras se chargent de fatigue. Tout se complique lorsque l'orage menace. Mon père l'appréhende et

ne cesse de lire dans le ciel les signes précurseurs. Nous savons tous qu'en quelques minutes une ondée peut tout détruire. Il faut sans cesse recommencer. Les fòins humides noircissent sur le champ, se recouvrent de moisissures pulvérulentes qui dégagent une fine poussière irrespirable. Alors, une toux quinteuse secoue les faneurs transformés en charbonniers.

Quand ils sont secs, on rentre les fòins dans les hangars sans plus attendre. La veille, nous avons fait appel à nos voisins. Ils arrivent tôt le lendemain dans la cour. Mon père répartit les équipes. Certains s'en vont vers les prés charger les charrettes, d'autres assurent la conduite des charrois vers la ferme ; une troisième équipe demeure sur place pour décharger les fòins et préparer les meules dans le hangar. Chacun joue son rôle, selon ses habitudes ou ses préférences. Les gros bras choisissent de faire jouer leurs muscles en soulevant d'impressionnantes fourchées ; les amis des chevaux conduisent les attelages. Les cris des hommes, le hennissement des bêtes, le bruit sec des essieux et le craquement des roues dans les ornières bouleversent la paix habituelle. Je vais de poste en poste, trop jeune encore pour les responsabilités. À dix ans, je me joins au groupe qui récolte les fòins dans les prés. Comme les adultes, je plante ma fourche dans la meule et la soulève de toutes mes forces. Un homme, dans la charrette, saisit à pleines mains les brassées et bâtit la charretée afin qu'elle ne renverse

pas. Celle-ci, énorme, ventrue, est encordée par deux solides liens et prend alors la direction de la ferme. Deux à trois chevaux tirent puissamment, et le cocher révèle son talent pour mener à bon port le charroi à travers les cahots du chemin. C'est pour lui un affront que verser. Si, par malheur, une maladresse, l'écart du cheval ou une ornière trop profonde font basculer tout l'attelage, les hommes abandonnent tout sur-le-champ, accourent au secours. Comme on connaît les dangers de ces chutes, l'inquiétude se lit dans les regards et ne les quitte que lorsque l'appréhension d'une blessure ou d'un drame a été levée.

Tous ces hommes me sont familiers. Depuis ma naissance, j'ai grandi parmi eux et les nomme toujours par leur prénom, ou parfois par leur surnom : le boiteux, le borgne, le gros, le petit. S'il y a deux prénoms semblables, on les distingue. Et les deux François deviennent François le Gros et François le Grand, *Fañch Teo* et *Fañch Braz*. Personne ne les confond. Ils se nomment eux-mêmes ainsi, tant leur surnom leur colle à la peau. Parfois, si aucun trait particulier ne les caractérise, le prénom de l'homme accompagne celui de sa ferme : *Jean de la maison bleue*, *Yan Kerglaz* ou *Jean du vieux moulin*, *Yan Milin Goz* et ces êtres, souvent rudes, s'auréolent à mes yeux de poésie.

Mon père aussi, dans cette coutume, a perdu son nom, et par la même occasion toute la famille. Le nom de notre ferme lui a été ajouté, et mes parents

ne sont plus désignés que par leur prénom suivi de celui du village. Et cette façon de les appeler leur donne un titre de noblesse qui ajoute encore à leur prestance.

Cette solidarité qui semble lier les hommes durant ces jours des foins n'est parfois qu'apparence. Certains d'entre eux qui travaillent côte à côte ruminent de vieilles querelles : une histoire ancienne de partages, un héritage mal perçu, un droit de passage non respecté. Les rivalités, nées dans les générations anciennes, se transmettent et des familles, sans savoir pourquoi, se tournent le dos. Mon père, qui ne se connaît pas d'ennemis et à qui on confie beaucoup de secrets, s'efforce de séparer, durant ces jours, les familles rivales et place leurs hommes dans des équipes différentes. Rentrant les foins, dans l'apparente gaieté, entouré de ces adultes dont j'admire la force et l'énergie, je fais connaissance très tôt avec les lézardes de la vie. Désireux de savoir et de comprendre, j'écoute les conversations, analyse les mots et devine parfois, derrière la banalité apparente, la virulence du trait. J'observe les visages, découvre au fond des yeux de l'un d'eux une brusque étincelle ou, dans le faciès buriné de l'autre, un éclair de colère. Mais j'aime ces hommes qui savent taire leur passion et travailler côte à côte sans trop laisser paraître la réalité douloureuse. Je sais que certains portent un masque apparent de sérénité, mais qu'il suffit de lui donner une chiquenaude pour voir naître les

rancunes ancestrales. Je retiens la leçon et je me charge de méfiance raisonnable.

Cette mésentente entre voisins demeure l'exception et les relations restent confraternelles. L'entraide généreuse se donne sans compter. Les fins de journée s'habillent de fête et s'achèvent dans la bonne humeur d'un repas. L'équipe se réunit et partage un menu sans originalité de soupe au pain et aux légumes, de lard et de pommes de terre. Il n'est pas convenable d'en changer l'ordonnance. Tous apprécient cette nourriture du terroir, surtout si elle est arrosée de vin et d'un verre de lambig. Comme d'habitude, les femmes demeurent debout et attentives, elles servent les hommes et dînent lorsque les travailleurs lèvent le camp. L'ambiance monte et le verbe devient plus haut, certains prennent racines. D'autres - toujours les mêmes - gâchent la soirée par des libations immodérées. Les railleries et les quolibets fusent à leur rencontre. J'appréhende ces moments et je m'éclipse, espérant de tout cœur que, le lendemain, la rentrée des foins chez un autre voisin se terminera avec plus d'élégance.

La fénaison achevée, on entre de plein fouet dans la période de la moisson. Bon an mal an ou selon les caprices des cieux, elle doit se prolonger jusqu'en début septembre où prennent fin les derniers battages.

La coupe des blés se fait encore souvent à la faux ou à la faucille. Les moissonneurs, cassés sur leur outil, peinent tout au long de la journée et pendant

des semaines. Et pour peu que le champ soit en pente, la tête vers le sol et le dos arrondi, leurs pauvres corps tout projetés en avant émergent à peine à travers les épis. De loin on dirait des insectes dévorant petit à petit la parcelle. Ils fauchent une à une les gerbes qu'ils lient ensuite par un lien de paille. Que de peine, de patience et de courage pour arriver à bout de tous ces champs ! Mais les plaintes ne sont pas de mise et personne ne rechigne à la besogne. Bien au contraire, la récolte des céréales marque le sommet de l'année. Si elle est abondante, elle signifie la richesse de la terre, la qualité du travail et l'habileté du maître.

Peu avant la guerre, mon père s'est offert une faucheuse et les faucilles ont été abandonnées dans les remises, non sans regrets. Elles ne servent plus qu'à la coupe d'une étroite bande de céréales autour de la parcelle pour le passage de l'attelage et de la machine. On « fait la route ». L'arrivée de la première faucheuse a provoqué une petite révolution. La curiosité se mêle à la crainte. Cet engin diabolique risque de contaminer le grain et de pourrir la paille. Surtout il supprime les faucheurs, et les bras si nombreux alors dans les campagnes vont devoir se croiser ou se louer ailleurs. Aussi accourt-on voir les premiers essais. Certains admirent, d'autres critiquent et souhaitent en silence, sournoisement, le malheur de la récolte. Mais en quelques années les faucheuses sont adoptées et les faucilles pendues aux solives.

La moisson débute toujours par une cérémonie, un rite sacré que mon père ne transgresse jamais. Quand l'heure approche, il monte vers les champs de céréales et, dès mes cinq ou six ans, je le suis pas à pas. Il pénètre dans la parcelle, l'observe et, d'un geste solennel, cueille au hasard quelques épis qu'il roule avec délicatesse dans ses mains pour en faire jaillir le grain. D'un souffle, il balaye les barbes et les balles. Il saisit un grain avec précaution, il le croque. S'il crisse, le blé est à point. S'il est encore mou, il faut attendre quelques jours. Je l'imité et, si nos avis divergent, mon père recule sa décision.

Adultes, femmes et même enfants participent, chacun donnant sa mesure. La faucheuse, tirée par deux chevaux, débite à chaque passage une tranche dans la parcelle. Derrière elle tombent les gerbes qu'un homme assis sur la machine répartit équitablement. Femmes, enfants les lient. Ainsi la faucheuse va et vient d'une extrémité à l'autre du champ jusqu'au dernier ruban de paille.

Certaines étendues découragent par leur superficie et semblent résister à la lame qui ne grignote qu'une étroite bande à chaque ronde. Les échines courbent sur les javelles ; les efforts raidissent les dos et les reins et endolorissent les épaules. Les pailles coupantes lacèrent les bras et les jambes. Les chaumes coupés à ras blessent les chevilles. Et les mains ! Pauvres mains des femmes liant les gerbes, aux doigts usés et meurtris et aux ongles rongés par les tiges ! Mais ici, nous respirons la liberté à pleins

poumons. Au loin, dans le pli d'un vallon, s'active une autre équipe. Avec elle, nous nous sentons à l'unisson. Dans ce silence rompu par le bruit métallique de la lame, levant les yeux vers le large, on se croirait comme isolés, coupés de tout. Seuls les trains qui passent au loin et rythment le temps nous relie au monde.

Vers les quatre heures de l'après-midi, tout s'arrête. C'est l'heure du goûter – nous disons du « collationné ». Il n'est pas pensable de surseoir à cette coutume. Bêtes et gens rentrent à la ferme. Les chevaux se reposent. Les hommes goûtent, puis profitent de cette coupure pour aiguïser sur une meule les lames de la faucheuse. Mon père y consacre un soin méticuleux. Il faut bien l'aider. Alors je m'arme de patience et tourne la meule à polir durant de longues minutes qui me paraissent éternelles.

Les femmes, à peine ont-elles bu une tasse de café debout dans la cuisine, filent vers les étables pour la traite des vaches où il y a quelque honte pour un homme de s'y mêler. Elles seules ont la patience, la voix plus apaisante, le doigté plus fin pour presser le pis. En échange, elles ont l'ingratitude de ce travail dans la chaleur et la puanteur, et le port des lourds seaux de lait de l'étable vers la laiterie.

La soirée, qui se prolonge de longues heures, reprend aux champs après cet intermède. Elle s'achève lorsque la terre sombre dans l'obscurité.

Mais auparavant il faut lever les javelles et les dresser par tas de huit pour mieux sécher la paille et le grain. Et les alignements parfaits de petites huttes bien sages offrent aux enfants l'occasion de fameuses parties de cache-cache.

Le retour se fait au crépuscule, mais la journée de labeur n'est pas pour autant terminée. Les chevaux harassés demandent encore beaucoup de soins. Tous les hommes s'y mettent pour les rassasier, les abreuver et préparer leur litière. Alors seulement, les moissonneurs peuvent penser à eux. Les corps sentent la sueur, l'air des champs et les pailles fauchées. Comme la maison n'offre pas de salle de bains, les femmes montent vers les chambres de lourds brocs d'eau pour leur toilette. Les hommes s'en vont vers l'abreuvoir ou le puits. L'eau glaciale calme les brûlures du soleil et les morsures des tiges mais laisse aux mains l'odeur des chaumes. Le dîner ne traîne pas ; chacun monte sans tarder, se coule dans les draps. Les courbatures ceignent les reins et raidissent le dos. Elles se sont à peine adoucies au petit matin.

Les pailles et les grains sèchent plusieurs jours dans les champs. Par beau temps, cela demande une dizaine de jours. Les étés pluvieux bouleversent toutes les prévisions.

Lorsque la récolte est à point, commence le charroi des moissons. Une à une, les charretées déversent leurs gerbes sur l'aire à battre. Mon père bâtit avec art ces grandes meules auxquelles il

donne de l'arrondi et qu'il coiffe d'un toit conique et élégant pour protéger l'ensemble de la pluie.

Quant à moi, je reste au champ où je jette une à une sur la charrette les gerbes piquées au bout de la fourche. Un voisin les saisit, les aligne en rang serré. La charretée s'épaissit, prend de la hauteur. Maintenu par deux cordes, tirée par une paire de chevaux, elle s'en va, majestueusement, vers la ferme. J'apprends à mon tour à façonner et ranger côte à côte les gerbes, à leur donner une assise stable mais élégante. À les voir traverser la campagne sur les chemins cahotants, on devine de loin le maître d'œuvre. Celui-ci met, tel un artiste, une pointe d'orgueil à parfaire l'ouvrage et à imprimer sa marque.

Le plus souvent deux personnes suffisent aux champs. L'une pique les gerbes et les lance sur la charrette, l'autre ordonne. À tour de rôle nous échangeons nos postes. Que de gerbes soulevées et que de charretées bâties dans une saison d'été ! Point de rêves de plages ni de voyages vers les mers ! Mes horizons marins sont ces champs de moisson et mes jeux d'enfant ces rudes efforts mille fois recommencés sous le soleil d'août. Et qu'importe la fatigue du jour et les courbatures du soir ; une fierté incomparable m'habite lorsque le dernier charroi quitte les champs et monte vers la ferme. Derrière moi, la terre qui vient de connaître tant d'agitation récente semble vide et délaissée et se drape de mélancolie. Alors, suivant en silence la

dernière charretée, nous atteignons la ferme quittée depuis de longues heures. Nous avons la surprise de voir se dresser dans l'aire à battre l'harmonie des meules. Mon père et ses aides achèvent les dernières retouches. Les équipes dispersées tout le jour se ressoudent au pied de ces énormes tas. Nous admirons, satisfaits, leur masse imposante, symbole de notre peine mais aussi résultat d'un effort partagé par tous.

Au fil des jours, la fatigue s'immisce dans les esprits. Elle sonne aux portes vers la mi-août. Elle gagne chacun de nous, d'abord comme une caresse, puis comme un souffle, elle grignote, elle envahit. Rien ne peut la contenir. Elle arrive comme la marée qui monte, sans vague et sans remous mais qui s'avance, glisse sur les sables, entoure les rochers, efface les algues. Un autre désir chante à nos oreilles, une envie de quitter nos champs de blé et d'orge pour respirer d'autres essences, des effluves d'évasion.

Nous aspirons à quelques heures de répit pour chasser l'ennui. Elles arrivent chaque année, offertes par les orages qui entravent pour un ou deux jours la moisson. Je bénis secrètement ces ondées. Pour moi et mes sœurs, c'est jour de vacances.

Je m'élance vers le grenier où m'attendent les collections de *L'Illustration* que parents et grands-parents reçoivent depuis des décennies. Là, sous le toit qui me protège de la pluie, s'écoulent des heures somptueuses. Je m'installe à même le plancher,

tourné vers les rais de lumière que laissent filtrer les lucarnes. Je feuillette sans me lasser les magazines, avide de découvertes, passionné par les images.

Avec Lindbergh je survole les océans, avec Amundsen j'explore les étendues glaciaires des pôles. Je découvre la Chine, pousse jusqu'au Tibet, parcours les étapes de la route de la soie, défriche Angkor enlacé dans ses troncs de lianes, franchis les portes obscures des temples et admire dans la pénombre ces dieux aux visages énigmatiques. Mes préférences vont aux régions désertiques. Cette nudité horizontale sans limites m'attire. Je ne me lasse pas de contempler ces vues et j'imagine des nuits divines sous le ciel lumineux des immensités sahariennes. Je revis la guerre de 14-18, celle qui est dans les livres, bien différente de celle que mon père raconte parfois avec pudeur et réserve, mais qui est la sienne. Je pressens des événements terribles en lisant Nuremberg et ses oriflammes au vent.

Le temps passe trop vite et je maudis ma mère qui interrompt mon évasion pour me ramener aux réalités dérisoires.

Mon père ne connaît pas ces passages nuageux qui voilent parfois nos esprits dans ces temps de moisson dont nous n'apercevons pas encore la fin. À soixante ans bientôt, il a trouvé depuis longtemps sa mesure et les secrets de l'équilibre. Si les pluies le contrarient, il domine son impatience. Il ne semble pas davantage ressentir la fatigue ou surtout ne s'en plaint pas. Comme tous les

hommes du pays il s'octroie après le déjeuner une sieste. Il monte s'asseoir dans son fauteuil Voltaire, lit quelques lignes et s'abandonne quelques minutes au sommeil, le journal délaissé grand ouvert à ses pieds. Aux trois coups de balai frappés au plancher de la chambre, il sursaute et repart. J'ai mission de surveiller l'heure du réveil.

« Laisse-lui encore cinq minutes. » À regret, j'accorde un instant de grâce à la demande maternelle, tant la hâte des trois coups me tenaille.

Mais, pour la paix des corps et des âmes, rien ne vaut les dimanches, repos dominical que nul, dans tout le pays, n'ose transgresser.

Très tôt le matin, la messe dans cette région très pratiquante rassemble à la « Chapelle » la foule paysanne. La grasse matinée nous est interdite, mon rôle d'enfant de chœur exige la ponctualité. Ma mère me réveille vers les six heures et demie. Je parcours en quelques minutes le chemin creux coiffé de brume. L'enfant de chœur a pour première mission de sonner la cloche qui signale le début de l'office à sept heures tapantes. La chapelle se remplit, hommes à droite, femmes à gauche, enfants sur les bancs de devant. La messe basse ne dure guère plus d'une demi-heure. Un jeune vicaire la célèbre en latin, auquel personne ne comprend goutte, mais il a le mérite de nous servir l'homélie en breton. De mon poste d'observation, au pied de l'autel, j'ai le loisir, entre deux réponses, de jeter un œil sur l'assistance. Ces visages de

paysans et paysannes, sculptés par les vents et le soleil, se détendent dans la prière et se parent de sérénité.

Malgré quelques fausses notes, les cantiques en breton rehaussent la ferveur des fidèles et sublimement l'émotion de la communauté. À la fin de la messe, des groupes se forment dans l'enclos et les conversations trottent sur tout et sur rien, puis se poursuivent le long des chemins avant la dispersion des familles vers les fermes.

Au retour de l'office, le petit déjeuner nous réunit autour de la table de la cuisine. C'est le seul jour où nous le prenons ensemble et l'unique repas que nous ne partageons pas avec les serviteurs. Parents et enfants savourent le plaisir de se retrouver et prolongent ces instants d'intimité qui nous sont trop mesurés. En effet, même le dimanche, les servitudes de la ferme s'imposent et rompent trop tôt la béatitude de cette heure. Mon père nous quitte pour les écuries, ma mère et mes sœurs aînées doivent traire les vaches. Ce travail qui se renouvelle matin et soir, devient le dimanche une forme d'esclavage.

Les après-midi, mes parents n'ont pas le cœur aux sorties, et la famille se retrouve par beau temps pour de longues heures dans le jardin ou le verger attenant. Les parterres resplendissent de fleurs, passion et occupation favorite de ma mère. Le jardin est son évasion, sa palette. Elle y jette par touches variées les coloris choisis pour la perfection

de son tableau. Elle y passe des heures sous son chapeau de paille, à l'approche du soir, les grosses chaleurs apaisées. Elle arrose, taille, repique ses chères campanules. Tous les dimanches, nous avons la primeur d'admirer son chef-d'œuvre où sur un fond bleu pastel s'allument les oranges des soucis et les rouges des pivoines.

Ce jardin et le verger à l'abri des grands pins offrent aux visiteurs leurs ombres et leurs couleurs. Il s'en échappe des effluves enivrants. C'est notre oasis pour le repos de nos dimanches. Mon père nous rejoint après la sieste qu'il s'octroie plus longue ce jour. Parfois nous recevons des amis ou de la famille. Sous les pommiers, dans les senteurs délicieuses, nous faisons halte, avarés de mots, comme pour ne pas troubler la paix tranquille qui règne. Vers les quatre heures, ma mère sert le thé. Je m'étends de longs moments dans les herbes, les yeux plongés dans l'infini des cieux. Je pars en voyage. Une fois de plus je m'évade bien au-delà des nuages que j'abandonne à leur vagabondage. Au creux de mon oasis, je m'enfonce vers les lointains où naissent les mirages et je laisse à plaisir divaguer mes pensées.

Les battages commencent vers la mi-août quand toutes les récoltes sont rentrées. D'épaisses meules de céréales s'élèvent dans les aires à battre. Leur nombre et leur hauteur signalent l'opulence de la ferme. Bon an mal an, cinq se dressent dans notre aire : deux de blé, deux d'avoine et une d'orge.

Une entreprise de battage sillonne la région, s'en allant de ferme en ferme avec cette machine à vapeur qui parcourt nos chemins, tirée par un attelage impressionnant. Elle s'installe, crache sa fumée et ses flammes et dévore les gerbes.

Mon père, fidèle une fois de plus à son esprit d'indépendance, n'a pas recours à cette entreprise. Depuis longtemps déjà, il a fait l'acquisition d'une batteuse et d'un moteur à essence pour entraîner celle-ci, matériel qu'il partage avec les deux fermes les plus proches et qui, en échange, nous apportent leurs bras.

Et des bras, on n'en a jamais de trop. Notre équipe, quand elle est au complet, reste modeste et ne dépasse jamais la vingtaine. Les enfants sont les bienvenus. Dès les dix ans, parfois plus tôt, ils apportent leur concours. Le plaisir d'être ensemble et de faire partie du monde des grands supplée bien toutes les fatigues dans la poussière. Les anciens aussi arrivent avec leurs rhumatismes, leurs douleurs et toutes les meurtrissures. L'heure de décrocher n'a pas encore sonné et « on verra bien plus tard ».

Le plus âgé de l'équipe voisine les quatre-vingts ans. Pour rien au monde il n'abandonnerait cette partie. Il arrive, cassé en deux et les yeux tournés vers le bas, mais rien ne lui échappe. Fort de son expérience, il prodigue ses conseils à ceux qui, pour lui, restent des gamins, même s'ils approchent la soixantaine. À l'heure du repos, il dit les « temps

anciens » où « les battages se faisaient aux fléaux » et dans ses yeux s'allument les étincelles de ces « époques heureuses ». Cet homme, qui, toute sa vie durant, n'a été nourri que de misères, exhale devant nous les parfums d'autrefois et son amertume devant ces méthodes modernes. Enfants, nous réprimons un sourire moqueur et les adultes font silence. Mais au plus profond de nous couve la flamme du respect. Ses enfants, qui sont nombreux et bien avancés sur le chemin de la vie, l'appellent *an Tad*, le père, et lui disent « vous ».

L'installation de la batteuse et du moteur sur l'aire à battre demande beaucoup de précision pour que les poulies soient dans le même axe et les courroies parfaitement rectilignes. Tous les hommes unissent leurs forces et, comme un seul corps, soulèvent les imposantes machines pour les installer à la place voulue. Puis débutent les battages.

Chaque équipier a un rôle précis qu'il remplit avec vigilance. La moindre erreur au voisinage de ces engins hurlants et de ces courroies qui battent l'espace peut être fatale. Les hommes partagent les travaux de force, chargent la paille dans les hangars, transportent les sacs de grains vers les greniers. Les femmes ramassent les balles des épis ou préparent les gerbes pour la bouche bourdonnante de la batteuse. Ce poste me paraît chargé de tous les dangers. Celle qui en est responsable tient un couteau dans la main droite et plonge la lame d'un coup sec et rapide dans la gerbe pour en trancher le

lien. De la main gauche, avec autant de vivacité, elle présente la javelle ouverte à l'homme qui alimente la batteuse. Debout, dans les poussières et les hurlements du tambour qui avale les gerbes, elle répète son geste pendant des heures. À la moindre erreur, on plante la lame dans la main ou le bras opposé.

Une autre place présente comme la précédente beaucoup de risques. Elle revient à l'homme qui nourrit la batteuse et jette une à une les gerbes dans sa gueule. Happées par le tambour, elles disparaissent dans le ventre avec des rugissements de bête. C'est le « seigneur des battages ». Par son habileté et sa dextérité il ordonne et rythme le travail. Mais s'il vient à défaillir, son bras risque d'être dévoré. Notre « seigneur » à nous, tassé sous sa casquette, carré dans des épaules épaisses, caché derrière de grosses lunettes noires protectrices, d'un calme étonnant et d'une force herculéenne, semble s'amuser en enfournant avec une vivacité et une habileté extrêmes. Il se joue du danger et jamais un signe de fatigue n'altère ses traits. Quand il a terminé, il ôte ses lunettes. Deux grands cercles blancs auréolent ses yeux sombres et lui font un masque d'oiseau de nuit. Ainsi grîmé, notre « seigneur des battages » ne manque pas d'allure.

Les enfants grimpent aux meules et jettent en bas les gerbes. Nous sommes deux ou trois et défaisons ainsi ce que notre père a bâti avec tant d'équilibre. Les premières heures nous excitent puis, au

fil des jours, la lassitude nous gagne. Nous travaillons par à-coups, accumulant au pied du tas une importante réserve pour nous ménager quelques moments de répit. Alors, perchés sur notre tour, nous jouons aux vigiles. Souvent une brise bienfaisante vient caresser nos corps endoloris. En bas, chacun s'affaire, mais dans l'ordonnance d'une équipe bien soudée. Des heures s'écoulent dans le bruit monotone du moteur et le ronronnement de la batteuse, dans la chaleur implacable du jour et la pollution de l'air qui déchire les poitrines. Parfois le vent rabat les poussières. Les silhouettes se débattent alors dans un monde fantomatique d'ombres qui laisse entrevoir les visages où seuls vivent des yeux de fatigue. Mon père passe de poste en poste et porte une attention paternelle à ses machines pour y déceler le bruit anormal annonciateur d'une panne. Si tout ronronne, il apporte son concours à ceux qui peinent le plus. Puis la meule s'abaisse et, quand nous avons touché le sol et nettoyé les bas-fonds, nous partons à la conquête d'une autre.

Les battages s'étalent sur une petite semaine, mais que d'efforts déployés pendant ce temps. Le sourire ne déride les traits qu'à l'approche des dernières gerbes. Quand il n'en reste plus qu'une, le « seigneur des battages » s'en empare. Puis, la pressant comme une relique dans ses bras musculeux, il l'offre à la batteuse et lui imprime des mouvements de va-et-vient. La machine hurle une

plainte sinistre qui résonne loin. Elle annonce à tous le chant final : *Son ar Peurzorn*. Alors l'équipe s'avance, certains agitent la main, les enfants applaudissent, et, les grains engrangés à l'abri des pluies et des vents, le « seigneur des battages » sonne l'hallali de la moisson nouvelle.

Après l'activité fébrile des dernières semaines, une douce nonchalance s'empare des êtres. Pourtant un dernier effort leur est demandé pour parfaire l'ouvrage.

J'appréhende ces jours quand j'aperçois mon père s'affairer autour de cet instrument ventru et bizarre qu'on appelle le tarare. Il sert à ventiler le grain pour le purifier des dernières souillures.

Quand tout est prêt, il me fait signe. Je dois tourner la manivelle de cette machine d'un mouvement lent et uniforme. Sous ma main, de grandes pales s'agitent en soufflant un vent qui chasse les balles et les barbes des épis et nettoie le grain. Ce travail ne demande pas beaucoup de force, mais une patience infinie. Résigné, je tourne ma noria.

Le dernier jour, ma mère nous rend visite avec ses couettes et ses édredons. Elle les remplit de balles soyeuses pour les froids à venir. Alors seulement s'achèvent les moissons et les outils retrouvent dans les remises leur place jusqu'au prochain été.

La saison s'avance. Elle a perdu de sa vigueur. Les couleurs s'estompent et un soupçon de mélancolie habille la campagne. La fin de l'été est marquée par les foires et les pardons.

Les foires ont acquis dans ce pays une réputation exceptionnelle. Les paysans et les maquignons y viennent de loin et n'hésitent pas à abandonner toutes leurs activités pour y assister, surtout s'il s'agit d'une foire aux chevaux qui, chez nous, sont les rois de la ferme.

Ces réunions permettent aux paysans léonards de se retrouver, de partager le plaisir d'être ensemble, puis de s'en retourner chez eux avec une parcelle de rêve. Au retour, dans son habit breton, mon père s'assoit sur le coffre de l'âtre. Plus volubile qu'à l'accoutumée, il raconte sa journée. Tout ragaillardi, les yeux chargés de sourires, il me semble plus jeune.

La fin des récoltes est sanctifiée par les pardons, car il est naturel de remercier le Ciel pour sa générosité comme il avait été bon de le supplier le jour des Rogations au temps des semailles.

La fête religieuse se double de festivités populaires et surtout d'une réunion familiale. Aussi espérons-nous avec intensité ce jour qui rassemble oncles, tantes, cousins et parfois parents plus éloignés.

Le pardon de Sainte-Brigitte inaugure le cycle des fêtes, suivi de quelques dimanches par celui de notre saint patron célébré à l'église du « Bourg ».

Après la grand-messe chantée ce jour-là avec solennité dans la « Chapelle » abondamment décorée de fleurs et d'illuminations, mes parents président dans la salle à manger le déjeuner.

La table a été dressée la veille. La nappe blanche brodée aux initiales des aïeux, l'argenterie marquée des mêmes lettres, la vaisselle ancienne en porcelaine de Limoges témoignent d'une certaine aisance. Les campanules égayent la pièce.

Ma mère, en ce dimanche, se surpasse. Elle se révèle être une maîtresse de maison hors pair. Toujours d'humeur égale, l'œil attentif à ses hôtes, une parole gentille pour chacun, elle officie en grande dame. Elle m'étonne.

Mon père, plus froid, observe, mais ses yeux trahissent sa satisfaction d'être entouré et, d'un geste solennel, il débouche le vin de qualité qu'il hume puis déguste avec lenteur avant de le verser aux invités.

Une ambiance chaleureuse envahit la pièce même si les avis divergent parfois et si les discussions s'échauffent. Je découvre dans ces instants, tel le plus extraordinaire trésor, la trame ancestrale de notre famille.

L'après-midi, les femmes assistent aux vêpres puis suivent la procession qui, bannières déployées, traverse la campagne où fleurissent les cantiques. Je me glisse derrière elles, dans l'obligation de remplir mes responsabilités d'enfant de chœur. Je dois en effet, pour donner plus d'éclat à la cérémonie, revêtir en ce dimanche une robe rouge et un surplis blanc paré de broderies. Outre la chaleur qu'il apporte, cet accoutrement m'accable surtout à cause des ricanements que je soupçonne chez mes

camarades. À chaque pas, je crois entendre leurs gloussements. Je l'abandonne donc avec soulagement dès la dernière minute de la bénédiction. Je file vers la fête foraine qui bat son plein dans les alentours de la chapelle et dans les champs voisins. Aux parties de galoche succèdent les concours de force dont le vainqueur s'attire l'admiration de tous.

Après avoir fait de multiples fois le tour de chaque boutique, je rejoins les hommes. Ils n'ont pas daigné suivre les vêpres ni la procession. Sous la conduite de mon père, ils font une promenade sur les prés et les chaumes et devisent à pas lents. Ainsi chacun célèbre ce jour à sa façon.

L'été se meurt à petit feu et allume de ses braises les dernières soirées de septembre. Octobre s'annonce. Une fois encore le cycle des saisons boucle sa ronde.

Mon père ne m'a jamais paru si jeune. Ma mère câline ses dernières campanules. Mes sœurs rangent leur malle pour la rentrée.

Ainsi passent les saisons et les hommes dans ce pays qui reste immuable depuis des siècles. Seuls changent la durée des jours, les coloris de la campagne ou les caprices du climat.

Cette pérennité me satisfait.

C'est alors, dans cette quiétude de mes sept ans, que survient, à peine annoncé par quelques rumeurs sur les marches de l'Est, un tremblement

qui va bouleverser les hommes et la terre. Dès ce jour, dans ce coin perdu sur les pentes des monts d'Arrée de l'extrême Ouest, coupé de tout et fixé pour l'éternité, tout va bouger.

VI

On entre dans la guerre le premier septembre 1939. Le tocsin sonne sur notre campagne avec deux jours d'avance sur la date officielle de la déclaration.

C'est un vendredi, jour maigre mais tant attendu, car ma mère ouvre ce jour-là une grande boîte de sardines que j'adore.

Une autre habitude tombe ce même jour de la semaine : celle du nettoyage de la « Chapelle » avant la messe du prochain dimanche. Depuis la Révolution cette charge incombe à notre famille, ou plutôt celle-ci se l'est imposée comme un devoir et un honneur. En effet, un lointain ancêtre a fait l'acquisition de l'édifice pendant les années troubles de la Révolution pour éviter sa destruction et le maintenir en état. La paix revenue, il l'a rendu au clergé tout en conservant la responsabilité de son entretien. Les générations familiales successives ont perpétué la tradition et ma mère, depuis son mariage, poursuit cette mission. En retour, une fois l'an au cours d'une messe, une prière commune est récitée pour cette famille bienfaitrice.

Tous les vendredis, j'accompagne ma mère vers le sanctuaire, à travers la campagne. Il m'est agréable de lui apporter mon aide, de ranger les bancs et les chaises pendant qu'elle chasse les poussières et qu'elle dispose des bouquets dans les vases. Comme tant de fois, ce premier septembre je lui donne la main et nous goûtons les secrets d'un bonheur complice.

Nous coupons à travers champs à cette heure indécise de l'après-midi où tout semble s'éterniser avant le début de la soirée. Cependant les ombres s'allongent en oblique, rappelant que l'été déjà faiblit. Les moissons qui ont tôt mûri cette année-là se sont terminées depuis déjà une semaine. La campagne se repose des fatigues d'août et se voile d'une pointe de tristesse qui vient de je ne sais où.

Il est vrai que la joie coutumière des récoltes engrangées fait place cette saison à une inquiétude. Le pardon de Sainte-Brigitte qui vient de célébrer la fin des moissons n'a connu aucun éclat et un incident a terni l'été. Une après-midi, alors que nous moissonnions sur les flancs de la colline un champ tourné vers l'est, un de nos voisins a reçu de la gendarmerie un ordre de mobilisation. Il lui faut rejoindre par le premier train le lieu fixé. Achèvement sa dernière gerbe, après avoir serré les mains et embrassé les enfants, il nous quitte en silence, en compagnie de son épouse. Dans la courbure du champ proche de la barrière, ils disparaissent, saluant d'un geste timide ceux qui restent. La guerre nous vole le « seigneur des battages ».

Ma mère et moi, nous traversons les chaumes. Déjà le clocher perce à travers les sycomores. Soudain, crevant le silence, la cloche se met à tinter d'un son monotone, lancinant, si différent des notes vives et légères des dimanches lorsqu'elle annonce la messe et hâte les retardataires. Ma mère s'arrête, lève la tête, inquiète, et me presse la main. Cette cloche ne se fait entendre que les dimanches au début de l'office et son appel insolite et prolongé en ce vendredi annonce à coup sûr une sinistre nouvelle.

« C'est le glas », dit-elle et elle accélère le pas. Déjà les hommes et les femmes, quittant leurs champs ou leurs cuisines, accourent. Un groupe se tient à l'entrée.

« La guerre est déclarée », chuchote-t-on. Un coup de téléphone vient de parvenir à l'auberge et la tenancière s'empresse de sonner l'alerte. Les hommes demeurent silencieux, quelques femmes se lamentent et lèvent les bras au ciel et, au-dessus de nous, la triste litanie des notes, telle des sanglots, nous submerge.

La foule s'étoffe, arrive inquiète. Marie-Catherine, la lavandière, qui habite à deux pas, s'approche de nous. Toujours prête à annoncer une nouvelle, elle se borne à murmurer une invocation. Son mari, d'habitude indifférent aux événements de la communauté, tend, lui aussi, une oreille derrière une haie. Tous ceux que je connais se trouvent là ; d'autres qu'on ne voit jamais font leur

apparition, l'interrogation aux lèvres. La nouvelle connue, tous les visages se ferment.

Pressé de poser des questions, mais soucieux de ne pas perturber, je me blottis près de ma mère et retarde l'heure des demandes. Elle aussi s'enferme dans le silence, se contentant d'incliner la tête à l'arrivée d'un nouveau venu. Je retrouve ce masque tourmenté que je lui connais bien quand l'inquiétude l'habite. Elle m'attire vers elle : « On rentre. »

Sur le retour, une fois seuls, n'en pouvant plus, je lance mes questions. Ma mère m'explique la guerre, l'ennemi, la mobilisation. Je crois comprendre que celle-ci ne concerne pas mon père. À quelques pas de la ferme, apercevant au loin celui-ci, je me précipite vers lui. Sa silhouette se détache au pied d'un talus où, en compagnie d'Yves, il répare une clôture.

« C'est la guerre ! c'est la guerre ! » Il se redresse, arrête son geste. « C'est la guerre ! » Il se retourne vers Yves. Les deux hommes, tous deux anciens soldats de la Grande Guerre, se disent quelques mots. Arrivé près d'eux, j'ai juste le temps d'entendre de la bouche d'Yves un juron qui met fin à leurs échanges. Ils n'ont plus rien à dire. Trop de souvenirs se bousculent. Trop de souffrances, trop de malheurs qu'ils ont cru oubliés à jamais les étouffent. Leurs traits décomposés et leurs visages muets en disent plus que tous les discours.

Mon père s'avance vers moi, tourne le dos à la clôture. Lui aussi, comme ma mère, abandonne

son travail. À quoi bon les efforts alors qu'une fois de plus tout s'écroule autour d'eux. Yves à ses côtés, il regagne la ferme. En silence j'emboîte le pas. Le glas sonne. Un vent chaud, épais, descendu des monts d'Arrée, soulève des tourbillons de poussière où disparaissent les hommes.

Seul, mon père franchit le seuil de la maison. Il vient s'asseoir sur le banc de l'âtre. Immobile, les mains sur les genoux, les épaules tassées, le regard perdu, le visage déchiré, il me paraît méconnaissable. C'est alors que ma mère arrive. Elle ne prononce aucune parole, va se glisser près de son mari. Le couple vieilli, calé sur le coffre de bois, regarde le vide et leurs yeux absents se mouillent de larmes.

À mon tour j'ai envie de pleurer et disparaîs dans le jardin. Le glas n'en finit pas de gémir. Il pénètre les arbres, les bosquets, les champs, les chemins et les bois qui en écho lancent les notes de la triste nouvelle. Le monde paisible de mes jeunes années s'écroule et je devine dans la douleur des visages et les plaintes du glas l'annonce d'une incroyable fissure.

Dans le jardin cependant, je retrouve mes repères. Un calme indifférent à la tristesse de l'heure y règne. Les campanules, assoupies après la chaleur du jour, embaument. Nous entrons en guerre. Je ne connais ce mot qu'à travers les récits de mon père. Plus que de malheurs, je le vois chargé d'aventures. Déjà la curiosité des jours à venir me

remplit d'excitation. Elle l'emporte sur l'inquiétude. Nous entrons en guerre, et cela ne me déplait pas tant que ça !

Une envie folle de courir à travers champs envahit mes jeunes muscles.

Rien ne paraît changé dans ces premières semaines de septembre et la vie de la ferme se poursuit, paisible et routinière. Les craintes nées, le jour du glas, s'éloignent. Mais les conversations à voix basse des adultes s'arrêtent en présence des enfants. Elles aiguisent notre curiosité. Des bribes de phrases parviennent jusqu'à nous. Je saisis les mots de « feuilles de route », de « garnison », de « ligne Maginot ».

Ce n'est qu'à la messe des dimanches suivants que j'aperçois les premiers changements. Les rangs des hommes se sont clairsemés et les bancs à moitié vides ne sont plus occupés que par les plus anciens et les plus jeunes. Chaque semaine le groupe se rétrécit. Les absents ont endossé l'uniforme, pris le train et rejoint leur régiment pour une destination inconnue.

Mon père, comme Yves, ont payé leur dû. Cinq années de guerre dans leur jeunesse ont été le lot de leur génération. Ils demeurent donc au pays avec les plus âgés. Cela les charge de responsabilités auprès des familles séparées où, les hommes à la guerre, les femmes restées seules à la ferme deviennent responsables de la survie des terres. Mon père et ceux qui restent organisent l'entraide. Ils aident

à la vente ou à l'achat des bêtes, participent aux travaux lourds, apportant leurs bras et leurs outils. Dans le malheur, les liens se resserrent.

À la rentrée d'octobre, je commence ma deuxième année dans la classe des petits. Des élèves ont assisté au départ de leur père, d'autres de leurs frères. Le mari de Madame a rejoint son navire. Pour notre famille, la guerre débute sous des auspices rassurants. Elle garde près d'elle tous ses hommes sauf un jeune cousin. Mobilisé dans une base de la région, il revient souvent au pays, dans son uniforme bleu horizon.

À l'approche de la Toussaint, une rumeur agite le pays et, rapidement, s'amplifie. L'armée anglaise installe ses troupes dans le pays. On croit d'abord à une plaisanterie, à un ragot comme il s'en colporte tant en ces premières semaines de guerre. Puis l'évidence éclate. Un camp de soldats britanniques se dresse en rase campagne près de la gare. Des stocks de victuailles, destinés aux armées anglaises stationnées dans l'ouest de la France, s'entassent dans les hangars ou en plein air en énormes cubes sur des hectares et des hectares réquisitionnés en hâte. Les terres de notre ferme, trop distantes de la gare, échappent à cette occupation.

On accourt observer comme des bêtes curieuses ces troupes qui ont traversé la mer pour nous porter secours. Leur allure alerte et guindée, leurs visages roux souvent barrés d'une moustache, leurs casques ronds et plats un peu ridicules nous

étonnent d'abord. Mais, passé les premiers jours, leurs sourires et leurs gestes amicaux qu'ils nous lancent en formant de leurs doigts le V de la victoire apprivoisent la méfiance et ils sont adoptés. Le pays qui a perdu beaucoup de ses hommes se sent en confiance. Un roulement incessant de camions s'entend au loin et nos chemins creux, jusqu'à présent livrés aux charrettes et aux troupeaux, en sont tout surpris. Notre petite gare n'en revient pas de tout ce chambardement. Posée au bord des rails, elle vit depuis sa naissance dans une douce somnolence. À peine ouvre-t-elle l'œil deux ou trois fois par jour quand un omnibus vide ses rares passagers. Et voici qu'une animation débordante bruit dans ses environs. Des trains de toute part arrivent lourds de marchandises que les soldats rangent sous les hangars ou sur l'aire des champs. Des véhicules militaires ronflent sur les chemins. De jour en jour, la ville de toiles et de baraquements s'étoffe et la gare devient le centre de ce bouillonnement. Consciente de son importance, elle quitte sa léthargie et soudain prend du volume. Le pays entame sa métamorphose.

Les Alliés accumulent des provisions impressionnantes comme pour un long siège. Les deux communautés, anglaise et bretonne, vivent en bonne intelligence. Les militaires montrent une réserve distinguée et les paysans affichent une prudence habituelle, craignant par nature l'étranger. Mais les saluts de victoire, à chacune de nos

rencontres, traduisent la sympathie des soldats.

Deux soldats se promènent un soir à proximité de la ferme. Ils croisent ma mère qui monte du lavoir. Elle les invite. Ainsi débarquent Tom et Harry qui deviennent bientôt les hôtes assidus de nos veillées en ce premier hiver de guerre. On agrandit le cercle, dispose deux chaises et ils trouvent leurs places comme une vieille habitude.

Mes sœurs aînées qui possèdent des notions de leur langue exercent leurs talents et nos invités, trouvant des oreilles attentives et féminines, s'épanchent. Quand on ne se comprend plus, on consulte un dictionnaire ou on s'aide de gestes, et de grands éclats de rire ponctuent les silences.

Ils arrivent de Sheffield et de Liverpool. Ils ont boursingué, traversé les océans, sillonné les Indes. Dans la cuisine montent des parfums d'exotisme et les senteurs sucrées de tabac blond. Ils servent le thé aux dames qui ne comprennent ni la complexité des goûts ni la subtilité du rituel. Quant à moi, j'apprécie par-dessus tout leurs conserves de sirop d'érable ou de fruits coloniaux dont la forme, la saveur et la couleur sont autant de découvertes. J'oublie en ces soirs les pommes du jardin et les châtaignes de nos bois.

Nos veillées prennent du relief et la présence de nos amis recule mes horizons. Ils m'apportent des relents d'aventures. J'observe ces deux jeunes soldats dans leurs blousons cintrés où clignotent les boutons de cuivre et leur insigne de régiment

plaqué sur l'épaule. On y lit en grosse lettres dorées le mot « Yorkshire ». J'admire aussi leur aisance et leur courtoisie naturelle et découvre avec étonnement ces qualités.

Noël est célébré sous le signe de l'entente cordiale. Un incident cependant a failli gâcher la fête. Tom et Harry ont accepté avec chaleur l'invitation de ma mère et ont promis d'arriver tôt dans la matinée pour participer aux préparatifs. Les heures avancent. Ils se font attendre. À midi, ils n'ont donné aucun signe de vie. Depuis longtemps, je vais et viens sur le chemin à leur rencontre ou je me hisse sur mon observatoire d'où j'aperçois presque l'orée du camp. Rien ne bouge. Les plus optimistes d'entre nous commencent à douter. À la vue de la salle à manger si accueillante mais vide, je sens mes larmes proches. Ils arrivent essoufflés, les bras embarrassés de cadeaux. Un incident stupide au camp a fait supprimer les permissions. Au dernier moment, elles ont été accordées.

Cette attente nous rend encore plus précieuse leur présence et eux-mêmes apprécient d'autant plus l'invitation. Harry, qui nous a promis un pudding, se met aux fourneaux et Tom décore les pièces.

Le repas est chaleureux, simple, émouvant. Ma mère veille de tout son cœur à recréer une ambiance familiale. Mon père a débouché des vins fameux qu'il tente de faire apprécier sans trop de succès et le pudding a un goût de pudding et de Noël anglais.

Après le déjeuner, on se réunit autour du feu et comme toujours quand tombe la nuit, en ce jour de Noël, on parle des absents. Le cafard se mêle aux ombres. Ils nous quittent très tard et nous abandonnent devant les braises dormantes pour rejoindre leur camp.

Vers la mi-février, ils arrivent vers onze heures. On s'apprête à monter dans nos chambres quand quelques coups sont frappés à la porte de l'entrée. Tom apparaît dans le rayon de lumière de la lampe pigeon. Sur ses traces Harry manque de s'étaler de tout son long en franchissant le seuil. Ses yeux cireux et la parole épaisse qu'on ne lui connaît pas trahissent d'importantes libations. Ils ont appris leur départ pour une destination inconnue. La guerre les réclame. Ils nous quittent le lendemain et viennent nous saluer pour la dernière fois. Ils entrent, s'installent près des braises sur leurs chaises. Nul n'a le courage ni l'envie de parler. Seul Harry débite quelques propos incompréhensibles. Tom le fait taire puis chacun s'enfonce plus avant dans son silence. Ma mère oublie même d'offrir un verre. Quand la nuit est bien avancée, on s'embrasse et on jure de se revoir, la guerre finie. Mais chacun redoute que cet au revoir ne soit qu'un adieu. Ils pénètrent dans le rai de lumière qui éclaire leur sortie dans la cour puis s'enfoncent dans le noir en dessinant de leurs doigts un timide signe de victoire.

Ils voleront vers la Crète qui leur dérobera la vie.

En ce début de 1940, la guerre se poursuit donc sans le charme britannique, pour nous très loin du front où il ne se passe rien. On réduit le cercle autour du feu. On reprend nos habitudes, nos pommes à croquer et nos châtaignes. Parfois nous reviennent des parfums de tabac blond. Nous espérons une lettre d'eux. Ils restent silencieux.

L'hiver s'est abattu avec une rigueur inhabituelle depuis les premiers jours de l'année. Les tempêtes de neige se succèdent et le gel bloque les routes et les champs. Bêtes et humains hibernent. Le nombre des élèves se réduit. J'envie les absents. Mais ni le froid ni les épidémies n'arrivent à bout de ma résistance. Je reste fidèle aux cours de Madame et, tous les matins, je réchauffe mes doigts crevassés d'engelures à la chaleur du poêle.

Les jeudis, entre deux rafales, nous nous échappons, quelques camarades et moi, vers le camp militaire de la gare. Il continue de s'étendre et d'accroître ses réserves de vivres. Chaque semaine, les tentes de toile se multiplient. Frileuses, elles s'enfoncent dans le sol gelé ou dans la neige. Par leur toit conique s'échappe un serpent de fumée. Parfois un soldat frigorifié passe la tête par une ouverture. Les sentinelles engoncées dans leur tunique kaki et sous leur casque en galette nous laissent approcher. Fouettées par les vents du nord, elles battent des pieds et des mains, posant pendant quelques minutes leurs armes. Nous jetons quelques mots d'anglais appris au vol. Ils sourient.

De retour à la maison, rien n'est plus merveilleux que le feu de cheminée vers lequel je me précipite.

Comme l'hiver, les rares nouvelles qui nous parviennent sont sombres. Arrêté par la neige, Baptiste le facteur ne monte pas toujours jusqu'à nous. Les journaux parlent sans cesse de « Drôle de guerre ». Cette expression révolte mon père. Pour lui, une guerre où rien ne se passe ne mérite plus son nom. Le vieux soldat se souvient de ses jeunes années dans l'ardeur des tranchées. L'oisiveté qui semble régner sur le front en cette époque ne prédit pour lui rien de bon et laisse prévoir de cruels réveils.

Les élèves de l'école colportent d'autres nouvelles pessimistes, arrivées par des chemins détournés, d'un parent qui débarque de la ville, ou de la capitale, d'autres d'une lettre d'un ami ou d'un soldat sur le front. Le matin, ils en font part à leurs camarades. Nous retenons tout ce qui nous semble d'importance pour le répéter après les classes. « Radio-École », comme dit ma mère.

« Radio-École » ne contribue pas à améliorer le moral du pays. Je parle de bombardements en « piqué », de réfugiés, de cinquième colonne, autant de termes mystérieux et de mauvais augure. Mais je poursuis avec fierté mon reportage. Mon père affiche un air taciturne et marmonne quelques commentaires qu'il partage avec Yves. Les nouvelles que je rapporte doivent être drôlement sérieuses pour impressionner tant ces hommes.

La semaine pascale apporte tout à la fois le dégel, un printemps subit et une goutte d'espérance. Le dimanche de Pâques, on prie sans conviction pour les absents et pour la France. Les robes printanières et les chapeaux à fleurs restent dans les placards. Les esprits hibernent toujours. J'ai retrouvé mes nids et l'ivresse de mes expéditions. À nouveau, l'insouciance m'habite et je ne comprends pas cette torpeur pesante qui écrase les adultes.

Les travaux des champs ont débuté avec d'autant plus d'intensité qu'ils ont été retardés par la sévérité de l'hiver. Les hommes multiplient leurs efforts pour remplacer les absents. Jamais l'entraide n'a connu une telle communion.

Les récoltes s'annoncent prometteuses. Les foins commencent sous la conduite d'anciens bientôt aidés par l'arrivée de permissionnaires auxquels des jours ont été accordés pour la fénaison. Cette curieuse décision consterne mon père et tous les combattants de la guerre de 14. Ils ne comprennent pas une telle mesure qui sent trop l'abandon de poste, presque une désertion. Les plus âgés dominent avec peine leur hostilité envers les soldats de cette guerre qui ne semblent pas partager la même rage de vaincre.

Dans ce climat, les foins sont bâclés. Des bruits alarmants inondent le pays tout au début de juin. Les journaux continuent leurs déclarations optimistes. « Les armées alliées sont les plus fortes ! » Et pourtant... Le front craque de toutes parts. Les

divisions allemandes foncent dans toutes les directions sans que nul ne s'y oppose.

Le premier dimanche du mois, un oncle, le frère de mon père, nous rend visite. Il a le rare privilège de posséder un poste de radio. Les dernières nouvelles sont catastrophiques. Les troupes allemandes avancent sur Paris, mais la résistance s'organise ! Le gouvernement se replie sur Bordeaux. Il ordonne que tous les hommes valides qui ne sont pas aux armées soient mobilisés sur place. Mon père et mon oncle vont à nouveau être requis et déjà ce dernier a sorti son fusil pour une chasse de type nouveau : celle de l'espion qui, paraît-il, pullule ou celle du parachutiste allemand que l'on annonce pour les prochains jours. L'observation des airs et la méfiance de tous deviennent, non sans fierté, la mission des anciens.

Les deux hommes devisent en parcourant les champs comme ils en ont l'habitude. Ils marchent en échafaudant plans et hypothèses. Puis ils s'arrêtent, lèvent les yeux et embrassent toutes ces terres qui sont leur raison de vivre. À leurs côtés, je les écoute et je devine un grand vide dans la conversation de l'oncle et une lassitude dans les silences de mon père.

En se quittant, ils se promettent de garder espoir.

Le surlendemain de cette rencontre, l'arrivée de la laveuse ôte toutes les illusions. Marie-Catherine, au petit matin, nous fait part du départ des Anglais.

Depuis la veille, ils lèvent le camp, presque en cachette, abandonnant les entrepôts de victuailles amoncelées pour de longues années de guerre. L'espoir envolé, ils se sauvent à leur tour.

Cette annonce accable ma mère. La présence des soldats anglais dans les parages la rassurait. Pour plus de certitude, elle fait le tour des fermes voisines. La nouvelle se confirme et consterne le pays. On lui raconte des scènes touchantes qui viennent de se passer. Certains se sont présentés au camp pour supplier les soldats de rester, d'autres qui ont noué des relations plus tendres sont au désespoir. Mais ces suppliques ne pèsent pas lourd.

Les derniers officiers réunissent les maires des environs pour leur confier la garde des stocks de conserves. Cadeau empoisonné. À peine les Anglais ont-ils lancé leur dernier salut que la faune des prédateurs s'annonce vers le camp. Elle arrive de toutes parts comme un vol de rapaces.

Certains viennent à pied, d'autres à bicyclette, d'autres encore en camion ou en auto. On en rencontre quelques-uns poussant devant eux des voitures d'enfant. Tous cheminent guidés par leur instinct, en désordre sauvage, vers le butin à conquérir. Pendant des jours, ils pillent des monceaux de vivres. Ne sachant pas traduire les indications écrites en anglais, ils chargent, sans regarder, leurs camions, leurs voitures, leurs cabas, et repartent. Certains amassent des caisses d'une même denrée que toute une vie ne suffirait pas à consommer. D'autres

pensent avoir fait fortune et ne se trouvent riches que de milliers de boîtes d'allumettes. D'autres, plus chanceux, s'ils fument, ont fait provision de cigarettes pour le restant de leurs jours.

Bientôt les bagarres se déclenchent. Comme des charognards dépeçant la même proie, les pillleurs lorgnent le même butin et en viennent aux mains. Les femmes surtout montrent une hargne effrénée. Des hommes ont déniché des bonbonnes de rhum qu'ils consomment aussitôt. Plusieurs, vaincus par cet alcool de combat, meurent sur place, « victimes de la guerre ». L'orgie grandiose dure des jours sous un soleil de fête.

Mes parents et quelques proches voisins considèrent ce pillage comme un coup de poignard donné à leurs amis anglais. Ils se terrent chez eux, puis ma mère et mes sœurs, poussées par la curiosité, filent à bicyclette pour vérifier les racontars incroyables de cette débauche. La réalité est encore plus insoutenable. Elles reviennent écoeurées, quelques boîtes de conserve à la main. Mon père s'évade vers ses champs et n'apparaît en compagnie d'Yves qu'aux heures des repas. Ils écoutent les derniers récits, les commentent à peine, puis se replongent dans le silence.

L'école ferme précipitamment, nous offrant ainsi des vacances prématurées, mais annonciatrices d'une multitude de surprises, bonnes ou mauvaises. Un jour, je cède à la curiosité, par les chemins de traverse, sautant allégrement les talus. Je me

dirige vers la gare. Quel bonheur me donne cette escapade ! Pourtant il est brisé tout net quand, derrière un buisson d'aubépines, j'assiste au saccage du camp. Il me restait en mémoire l'ordonnance, le bel alignement que les Britanniques lui avaient donné. Ce n'était plus maintenant qu'un sordide champ de bataille où hommes et femmes vocifèrent et jurent sans retenue. Je reste là, immobile, à l'abri des regards, dans la crainte de reconnaître quelqu'un... Non, les gens que j'aime ne sont pas capables d'une telle honte ! Alors soudain une envie de vomir s'empare de moi et je rentre las, écœuré, à la maison. Nul n'entendra jamais parler de cette expédition.

L'arrivée de l'armée allemande met fin au saccage. Deux soldats suffisent à rétablir l'ordre. Leur apparition inattendue provoque une panique et les carnassiers, si courageux pour dépecer leurs proies, déguerpissent la peur au ventre.

L'aînée de mes sœurs a rencontré la première les forces d'occupation. Elle circule à bicyclette en compagnie d'une amie, dans les parages de la gare. Au bout du chemin surgit un engin curieux qui se dirige vers elles. Deux soldats allemands s'arrêtent à leur hauteur, leur ordonnent de vider leur cabas puis de rebrousser chemin. À leur arrivée, elles sont loin de s'être remises de cette apparition.

Mon père monte au volant de sa voiture pour s'assurer de la présence ennemie. Que cherche-t-il au juste ? La solitude ou un timide espoir ? Son

absence est de courte durée. À peine a-t-il dépassé la gare qu'un barrage le contraint à faire demi-tour. Ils sont là ! Cette évidence lui dessille les yeux. Pour la seconde fois, sa vie bascule. Comme si la mort d'un fils ne suffisait pas, il faut aussi que la patrie agonise. La tête dans ses mains, il sanglote. Alors, n'en pouvant plus, je me réfugie dans la campagne.

Je traverse le bois, descends vers la prairie où coule la rivière. Les foin terminés depuis peu, les troupeaux paissent les prés. Assise au haut de la pente, Yvonne ma vieille amie surveille les bêtes. Je m'assieds près d'elle et trouve un précieux réconfort. Quand tombe la fraîcheur du soir, nous longeons les rives du ruisseau. Les eaux gonflées par un orage récent dorment sous les frissons des peupliers. Quand, plus tard, je remonte vers la maison, les ombres se sont emparées depuis longtemps des bois et des prés.

La vie quotidienne cahote au fil des premiers jours de l'Occupation. Mon père ne veut plus sortir. Il ne supporte pas la vue de l'ennemi. La moisson l'occupe et chasse un peu son obsession. Il trouve auprès d'Yves un appui solide. Celui-ci a été prisonnier en Allemagne durant la Première Guerre mondiale. De cette époque il garde en lui des blessures encore vives.

Ma mère dans cette tourmente montre une assurance étonnante. Elle veille sur sa maison et en assume la maintenance, ne laissant rien paraître du

chagrin causé par le mutisme de mon père. Elle sait que pour lui il n'existe aucun autre moyen de supporter ses peines.

Quelques-uns de nos soldats reviennent au pays. Après des aventures épiques, ils ont échappé aux Allemands. Leur retour à la sauvette n'a rien de glorieux. Ils troquent aussitôt leur uniforme contre leurs défroques de paysan, ils reprennent possession de leurs terres. Pour eux, la guerre est terminée. Mais ils ne peuvent s'empêcher de penser à leurs camarades prisonniers qui ne peuvent donner de nouvelles, tandis que leurs épouses ne cessent de s'accrocher au moindre signe d'espoir.

Pendant ces semaines d'été, l'armée allemande consolide ses positions. Des soldats s'installent près de la gare dans les baraquements abandonnés par les troupes anglaises. Ils s'enferment derrière les barbelés. Leurs hymnes hitlériens portés par les vents parviennent jusqu'à nos terres.

C'est vrai qu'ils ont du panache, ces soldats, de taille impressionnante, dans leurs uniformes gris-vert, la tête sous le casque profond, martelant la chaussée du même pas cadencé. Les femmes leur trouvent fière allure et, parfois, osent le proclamer.

Les officiers s'installent chez les civils. Ils réquisitionnent les chambres dans les maisons les plus cossues de notre bourg. Dans les campagnes, les habitations trop primitives et inconfortables ne sont pas convoitées. Mon oncle, dont la façade de la maison a belle apparence sur la place commu-

nale, doit céder aux volontés de l'occupant sa plus belle chambre. Il respandit, l'officier qui en descend ce dimanche, quand il m'apparaît pour la première fois ! Je ne sais ce qui m'éblouit le plus, de la haute taille de l'homme, de l'uniforme coupé à la perfection ou de sa casquette galonnée ? D'un geste sec, de sa main gantée qui joue de la badine, il salue à ma hauteur sans s'écarter et, ouvrant la porte, il claque des bottes avant de sortir.

Dès cet été de 1940, on raye du vocabulaire le mot « allemand ». Il n'est jamais plus prononcé jusqu'à la fin de la guerre. L'ennemi devient le Boche. Semaine après semaine il s'implante. Il jalonne nos routes de pancartes nouvelles qui doublent les nôtres. Écrites en lettres gothiques, nous nous amusons à les déchiffrer et à les barbouiller. Sur les édifices et les bâtiments occupés flotte la croix gammée, et les horloges de nos églises affichent l'heure nouvelle.

Après la « Débâcle », les choses semblent se remettre en ordre. L'Occupation commence et personne n'en prévoit la durée.

Les beaux jours se succèdent en ce début d'été et paraissent célébrer avec faste la victoire de l'ennemi. Les dieux aussi abandonnent notre pays en état de choc. Cependant, comme un moribond, il s'accroche à la moindre lueur d'espoir. Celle-ci nous parvient de Londres sous forme d'un appel à tenir bon. Rares sont ceux qui ont la chance d'entendre ce discours du général de Gaulle, le 18 juin

1940. Mais on connaît, dès la fin du mois, son existence et les principales phrases de son contenu. Pour beaucoup, un phare vient de s'allumer dans la tempête et ses feux viennent de Londres. Mon père sort de ses retranchements et colporte la nouvelle. Il croit dur comme fer qu'il faut s'y rallier. En le voyant ainsi sûr de lui lorsqu'il cherche à persuader nos amis, nos voisins, je le retrouve enfin. Parfois, grâce à cette nouvelle espérance, le sourire lui revient. Ma mère, plus ardente dans sa foi, affiche une confiance aveugle dans l'existence et l'authenticité du discours. Mais le scepticisme et le doute rongent beaucoup de ces paysans d'un naturel méfiant et peu enclins à s'emballer. Le général de Gaulle, au nom trop chargé de symboles, leur paraît invraisemblable. Et Londres est si loin !

« Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. » Beaucoup de gens ont sans doute en tête ce proverbe et se tournent vers le maréchal Pétain dont les valeurs semblent plus proches, plus quotidiennes. Les anciens de 14 vénèrent encore leur chef. On croit connaître son énergie, son caractère. Pour tous ses admirateurs, il symbolise la résistance. Mais n'est-il pas atteint par la limite d'âge, comme le souligne sa voix chevrotante ? Nombre de visages pâlisent lorsque nous parvient la triste nouvelle de l'armistice et des concessions faites à Hitler.

Ces divergences préparent les joutes oratoires enragées qui vont polluer le pays pendant des semaines. Elles surviennent à chaque réunion, à

chaque rencontre, aux soirs des moissons ou aux sorties des messes. Londres ou Vichy ? De Gaulle ou Pétain ? Les conversations s'échauffent, se terminent en disputes. Des voisins ne se parlent plus. Des familles se déchirent.

Pourtant très tôt de Gaulle l'emporte. Pétain se trouve empêtré dans des compromissions de plus en plus inacceptables. Ses défenseurs perdent du terrain. Londres prône une résistance sans faille jusqu'à la victoire, exige le sacrifice pour la liberté, ce qui séduit ces paysans carrés tout d'une pièce, aimant un langage clair et franc. Mon père conclut toutes ces discussions par : « Quand le renard est dans le poulailler, on ne lui caresse pas la queue, on le chasse. » À bon entendeur, salut ! Le choix est fait. Pas de grandes phrases subtiles. Ici on sait que la seule possibilité d'avenir passe par la Manche.

Cependant, pour respecter la loi, on affiche dans toutes les fermes les portraits d'un faux grand-père nommé Pétain sous lesquels on lit : « J'ai fait à la France le don de ma personne. » Ainsi préside-t-il à nos repas. Mais nous ne lui prêtons aucune attention. Peu à peu se dessine dans notre imaginaire un personnage de mystère à la voix lointaine, sorte de héros mythique qui ne peut que focaliser toutes nos espérances : d'au-delà des mers, de Gaulle nous fascine et nous attire.

Un événement local facilite le rapprochement de la population et fait basculer celle-ci dans le même clan. Les Boches se sont aperçus que les provisions

anglaises stockées dans le camp de la gare ont été pillées avant leur arrivée et pensent, à juste titre, que les coupables sont proches. Ils décident de vérifier leur supposition et de fouiller les unes après les autres les maisons de la région pour récupérer le butin. Le ratissage est systématique. Ils commencent par le bourg puis se jettent sur la campagne.

Un matin vers les onze heures, ils nous rendent visite. Août touche à sa fin. Les camions chargés de soldats envahissent la cour de ferme. Les hommes armés cernent les bâtiments et prennent possession des lieux. Toute la famille est immobilisée. Mes parents et moi dans la cuisine, mon père sur le banc, face à la cheminée, ma mère à la table familiale ; mes sœurs dans leur chambre. Yves, qui vaque dans les étables, doit cesser sur-le-champ. Et sous nos yeux, la fouille commence pièce après pièce, armoire après armoire. Aucun recoin n'y échappe. Le grenier est ratissé. La mise à sac de la maison terminée, commence la visite des communs, granges, écuries et étables. On croit alors à la fin des recherches. C'est une erreur ! Le butin est maigre, et pour cause, nous n'avons presque rien : deux ou trois boîtes de conserve récupérées sur le haut d'une étagère. Les occupants s'imaginent trompés et suspectent des cachettes plus secrètes.

Aussitôt la tension monte d'un cran. L'officier se plante face à mon père, vocifère quelques paroles. Blême, celui-ci fixe son interlocuteur. Un silence

opprime la pièce pendant quelques minutes interminables. Puis le chef tourne les talons, quitte la cuisine et lance à ses soldats l'ordre de fouiller les alentours.

Mon père n'abandonne pas son banc. Du regard il nous fait comprendre de ne pas bouger et de rester calmes. Mon cœur explose. Les Boches, armés d'appareils détecteurs de pièces métalliques, balayent la cour et le jardin. Par la fenêtre nous assistons à leurs allées et venues. À nouveau, du dehors, parvient la voix gutturale de l'officier, suivie de l'arrivée au pas de course des soldats. L'ordre de départ est donné. Le convoi prend une direction qui conduit vers les champs ou vers les bois. Mon père les voit s'égarer et ne bronche pas, mais ma mère sort avec précipitation de la maison, court signaler l'erreur et donner la bonne direction.

Les autres fermes du voisinage subissent le même affront. Ainsi cette recherche ridicule de quelques larcins sans valeur crée une hostilité unanime envers les Boches. Quant à moi, j'ai sept ans et demi lorsque, près de mes parents, dans la cuisine de la ferme, j'assiste à ce spectacle qui plante en moi les semences de haine.

Hormis l'obligation de savoir les chants à la gloire du Maréchal, l'année scolaire débute comme par le passé. Bien sûr nous chantons *Maréchal nous voilà*. Mais élèves et maîtresses manquent totalement de conviction. Puis bien vite nous enterrons

les recommandations officielles et fredonnons d'autres refrains :

Vole à tire d'ailes, viens à nous chaque soir,

Vole sur tes ailes, porte-nous l'espoir !

Ces paroles venues de loin par-dessus les mers ont entre nos lèvres une tout autre saveur.

Le deuxième hiver de guerre est d'une extrême rigueur. Il succède sans transition, en fin novembre, aux vents de galerie qui, eux aussi, ont soufflé sans compter. Les puissances de la nature se déchainent.

Nous descendons vers Noël quand un événement vient surprendre le pays. Les Boches installent près de la gare un camp de prisonniers de l'armée française. Ces hommes sont des soldats noirs des troupes coloniales. Des nègres débarquent tout près de nous, sur notre territoire ! Personne, ou presque, n'a jamais encore approché de Noirs et ceux-ci vont vivre à nos côtés. La nouvelle déclenche un remue-ménage dans les cervelles. Je connais leur existence par quelques images de *L'Illustration* ou par quelques récits de missionnaires de retour d'Afrique. On raconte même que certains sont encore anthropophages. Les esprits galopent.

Dès leur arrivée, les organisations charitables du Maréchal demandent à la population féminine de jouer le rôle de marraine et d'accepter un filleul parmi les prisonniers. Pour donner plus de poids à ce souhait, l'annonce est faite en chaire à la messe. Le clergé cautionne les recommandations du

Maréchal et rassure ainsi ces femmes qui se présentent à l'entrée du camp. Curieux, comme tous les enfants, je suis entre les jupes.

Les premiers Noirs m'apparaissent sous la neige, grelottant dans leurs capotes kaki, derrière les barbelés. Mon appréhension à l'approche du camp disparaît subitement. Comme nous, ils parlent, certes dans une langue qui n'est pas la nôtre, mais ils parlent. Ils sourient aussi et partent même d'un grand éclat de rire en montrant une denture d'une blancheur magnifique. Bien sûr, nous n'avons pas la même peau ni les mêmes traits. Le nez est plus épaté, les lèvres plus épaisses. Mais y a-t-il là autant de différences que celles annoncées ? Ainsi, dans ce décor invraisemblable, je fais la connaissance de Mamadou, de Joseph, de Christophe et d'autres encore. On fait les présentations. On ne se comprend guère. Déjà les sentinelles donnent l'ordre du départ. Je n'en reviens pas. Des Noirs sous la neige, derrière les barbelés, alors que j'imagine ces hommes chassant dans les savanes ou dans les forêts. Des sauvages alors que, sous le noir de la peau, je découvre des ressemblances avec nous. Je vais d'étonnements en surprises. Rien n'est simple, et sur le retour le doute grandit en moi.

Le soir de Noël, la messe de minuit n'est célébrée que pour les quelques privilégiés qui habitent près de l'église. Les autres, dans les villages, restent bloqués par la neige. Dans l'après-midi, les marraïnes rendent visite à leurs filleuls. Ils reçoivent leurs

cadeaux à travers les barbelés : de la nourriture ou quelques lainages tricotés à la hâte. Des rafales de neige cinglent les visages. Après quelques échanges et de longs silences, les prisonniers transis disparaissent dans les baraques enfumées. Ils sourient en nous quittant, mais dans leurs yeux je devine une tristesse infinie, ou peut-être est-ce la mienne que je projette dans leurs regards.

Comme elle me semble alors dérisoire, l'aumône que l'on accorde à ces hommes noirs, déracinés, parqués derrière leurs barbelés et pataugeant dans la neige sous le regard d'une sentinelle ennemie trônant sur son mirador, un brasero à ses pieds. L'ordre nazi règne.

Le deuxième Noël de guerre s'achève. Un an déjà depuis le dernier célébré avec nos amis anglais. 1940 se termine. On entre sans transition dans les années noires.

VII

La guerre, vague déferlante qui nous a bouleversés ces derniers mois, s'éloigne, laissant en place « l'Occupation » sournoise, insidieuse, qui enserre le pays en son étau. Tout d'abord pateline, elle flatte et répand sa propagande. Mais la population ne tombe pas dans le piège grossier. Quelques-uns, rares à mes yeux d'enfant, semblent fidèles à Vichy, mais cela ne durera pas.

L'hiver se prolonge et, de mémoire d'homme, on ne se souvient pas d'avoir connu une saison si impitoyable. Mon père qui approche la soixantaine le répète sans cesse. Des biches ont fait leur apparition. Est-ce les folies du climat ou celles de la guerre qui les font arriver jusqu'à notre région ? Personne ne peut le dire. Mais aucun paysan, même parmi les plus anciens, n'a jamais aperçu jusqu'à ces jours ces bêtes sur leurs terres. Mon père et Yves les surprennent au petit matin dans le hangar où elles s'abritent la nuit et broutent le foin. Je n'ai jamais vu de biches. À mon lever, elles ont déjà disparu. Je suis dans la neige leurs traces qui

filent vers les bois puis s'évanouissent dans les broussailles.

Isolé par les froids, le pays se replie sur lui-même et souffre intensément du manque de nouvelles. Les rares postes de radio sont réquisitionnés. Les journaux répandent les pires mensonges qui ne nous dupent plus. Mon doux territoire s'est métamorphosé en île de silence.

Pourtant, dans ce climat sinistre de 1941, quelques hommes inattendus me fascinent aussi sûrement que les oasis de mes rêveries, tel Baptiste.

Pour tous, il est Baptiste, le facteur. Chaque jour il sillonne la commune à bicyclette. Son arrivée dans certains villages crée une curiosité mêlée d'angoisse. Le peu de lettres qu'il distribue sont de bien tristes nouvelles. Baptiste, à contrecœur, est souvent le messager du malheur. À la ferme, il arrive vers les quatre heures, à l'heure du goûter ou plus tard s'il fait soif. Sa venue est annoncée de loin par Kiki qui, dès qu'il le renifle, se met à hurler. Personne ne peut s'expliquer cette rage du chien.

Baptiste se dépense sans compter, pédale sur les chemins, gravit les côtes et, malgré les efforts conserve un embonpoint généreux. Bien rond dans son corps, il est carré dans ses propos, tout d'un bloc avec ses aspérités mais sans la moindre faille. Dès les premiers jours de l'Occupation, il a choisi son camp et le crie bien fort. C'est de Gaulle et rien d'autre. Qui n'est pas de son avis se voit traité d'imbécile ou, pire, de traître.

Mon père, bien avant les seize heures, le guette. Passé le terme, il s'impatiente tout en poursuivant son goûter. Le bonheur arrive avec Baptiste. Celui-ci s'assied sans se faire prier, s'éponge le front, boit un verre de cidre et tire de sa sacoche de cuir les lettres et surtout les journaux, *La Dépêche de Brest* et, une fois par semaine, *L'Illustration*. Avec lui, pénètre dans la pièce une odeur curieuse unique, reconnaissable entre toutes, où se mêlent à la fois celle de la sueur, du cidre et du cuir vieilli de la sacoche défraîchie ; une odeur un peu aigre mais surtout alliagée qui enveloppe l'homme.

Quand il a repris son souffle, sans plus attendre, Baptiste fait part des nouvelles, les vraies, pas celles que relatent les journaux sous le coup de la propagande. Le facteur les glane tout au long de son itinéraire du jour. Surtout il a l'avantage d'entendre quelques informations venant de Londres, écoutées par quelques privilégiés qui ont réussi à camoufler un poste de radio. Il y ajoute ses interprétations personnelles et déverse le tout sans faire le tri.

Nous l'écoutons, même aux jours les plus noirs de cette année 1941, quand les armées nazies foncent sur les plaines russes, vers les portes de Moscou. Baptiste trouve les mots chaleureux et, comme toujours, il transforme l'inquiétude en espoir et souvent convertit les plus sceptiques à sa noble cause.

Ce colporteur d'espérance montre tout son talent quand la guerre gagne les déserts d'Afrique.

Cela débute aussi en cette année 41. Alors Baptiste, transfiguré, se transforme en stratège. La table de cuisine devient champ de bataille. L'homme explique la manœuvre, invente un stratagème, prépare la victoire. Quelle voix secrète lui dévoile-t-il que les premiers succès alliés nous parviendront de ces horizons ?

J'ai, pour cet homme rond qui raconte les déserts, des yeux étonnés. Depuis son enfance il en rêve. Chez lui se niche un oiseau migrateur qui ne pense qu'à des rivages exotiques. Mais les rudesses de la vie l'ont, dès l'adolescence, plongé dans le travail. Il lui a fallu tout jeune assurer la subsistance des siens. Aussi, quand il atteignit l'âge des départs, il dut taire ses espérances, et depuis ce temps il pédale dans nos campagnes. Mais il a suffi que la guerre s'étende vers ces confins arides pour que revienne à la surface l'appel des migrations. Alors, chevauchant sa bicyclette sur nos chemins rugueux, il rêve à nouveau de déserts et, assis à notre table de ferme, il nous fait part de ses méharées.

Quand il a achevé son discours, Baptiste lamine un dernier verre et reprend sa tournée, Kiki toujours à ses trousses. Mon père, tout ragaillard, jette un regard agacé sur le journal. Je quitte à regret la table de cuisine et son champ de bataille. Dans la pièce persiste une vague odeur alliée et montent des parfums d'oasis.

Vers la même époque, un autre personnage entre dans cet univers de résistance. Quand commence la

guerre du pain, *Pierre ar Milin*, Pierre du Moulin, prend la tête de ce combat.

Depuis peu, les cartes d'alimentation ont fait leur apparition. Tout d'abord on y prête à peine attention et ces tickets que l'on détache comme des timbres sont accueillis avec le sourire. Tout change quand les restrictions s'accroissent. Qu'il manque de chocolat ou de sucreries, passe encore, mais le tabac, non. La cote d'alerte est submergée. Le moral descend en flèche, la grogne devient générale. Même l'harmonie des ménages en souffre. Aussi, quand le pain se raréfie, l'exaspération est à son comble. Voir le blé, notre blé, réquisitionné et extradé vers la « Prusse » ! Ont-ils oublié, ces envahisseurs, que chez nous le pain est sacré ? Jamais un chef de famille n'entame une miche ou un gros pain de ménage sans tracer un signe de croix avec la lame du couteau, geste solennel s'il en est ! Ma mère, comme toutes les femmes, recueille avec soin les restes de mie ou de croûton qu'elle coupe en fines tranches pour la soupe. Nous sommes tous élevés dans cette religion du pain et savons, pour le vivre chaque été aux jours des récoltes, ce que signifient ces mots : gagner son pain à la sueur de son front.

« Donnez-nous notre pain quotidien. » N'est-ce pas la prière quotidienne de ce peuple paysan qui a connu la famine, la misère. Peut-il imaginer pire insulte que ce vol organisé du pain ? Si on lui déclare la guerre, il résistera, uni.

Pierre du Moulin organise les hostilités. Un dimanche après midi, il frappe à notre porte. Je le vois pour la première fois. Mon père le connaît depuis longtemps et ma mère apprécie cet homme à l'humour vigoureux.

L'éclat de ses prunelles et les courbures du menton font entrevoir chez lui une volonté de chef, et dans ses mains épaisses on lit un tempérament de bâtisseur. Au temps de l'Empire il aurait caracolé à la tête des grognards. En cette époque, il est minotier. Sans instruction, il a créé de toutes pièces son moulin sur une rivière qui arrose la commune avant de s'élargir vers la mer. Il l'a bâti, a posé les pierres, roulé les meules, inventé les engrenages. Il a pris possession de son moulin et celui-ci à son tour le possède. Quand il comprend que la guerre du pain va nous être déclarée, il construit un pétrin et monte un four pour cuire le pain. Le minotier ainsi se double d'un boulanger. Il organise la riposte, parcourt la campagne pour remonter le moral. Les paysans désormais camoufleront les récoltes, apporteront celles-ci au moulin et en retour *Pierre ar Milin* leur fournira du pain. La manœuvre n'est pas sans risque. Mais tous, conscients du danger, veulent relever le défi.

Cet homme qui expose son plan et dont le visage sort à peine de l'obscurité me fascine. Les giboulées cinglent la fenêtre qui ne laisse passer qu'une lueur mortuaire. Les mains du meunier se détachent sur la toile cirée de la table, et seuls les doigts qui dessi-

nent les carreaux du dessin semblent animés. Tout appelle à la tristesse dans cette atmosphère clandestine et cependant, pour la première fois depuis la défaite, je sens chez les miens qui écoutent la joie secrète d'une communion.

Quelques jours après le passage de *Pierre ar Milin* débutent les marches de nuit vers le moulin. Mon père, une de mes sœurs aînées et Marie-Thérèse quittent la ferme chargés de sacs remplis de grains. Ils ont donné rendez-vous à des voisins qui les rejoignent à un carrefour. Le groupe s'enfonce en file indienne sur le bas-côté du chemin et marche sur l'herbe pour ne pas rompre le silence. Personne ne parle. Quand un bruit trouble la nuit, tous s'arrêtent et écoutent la chute d'une branche ou le vol d'un oiseau. Puis ils repartent vers le moulin distant de quatre kilomètres. Chacun alors se déleste de son grain, se repose quelques minutes et rentre sans tarder, les cabas chargés du pain clandestin.

À la maison, nous attendons. Les mois d'hiver, ma mère et moi, nous nous installons pendant ces nuits de guet dans la cheminée. Ma mère affiche d'abord le calme. Puis les heures passent et cette paix apparente abandonne son visage pour laisser apparaître quelques secousses des lèvres et quelques plis du front. Elle s'agite, lit une page, abandonne son livre, reprend son tricot et quitte son banc pour vaquer à des occupations ménagères sans importance.

Je l'observe. J'interromps ma lecture et trace dans les braises des lignes fantastiques.

L'appréhension ne cesse que lorsque les pas s'entendent vers le haut et quand apparaissent à la porte les visages aimés. Sans commentaire, la famille se serre autour du feu dont je ranime la flamme. Une odeur de pain frais pénètre bientôt tous les recoins de la cuisine. Sur les braises grillent quelques tranches dont le parfum chasse les dernières inquiétudes.

Semaine après semaine, descendent des fermes les porteurs de blé vers le moulin. Ni la peur d'une dénonciation, ni la crainte d'une patrouille, rien ne peut interrompre ces balades nocturnes qui ne font que souder toujours plus fort cette communauté hostile à l'ennemi. Quand les Boches traquent avec plus de hargne les paysans pour leur réquisitionner leur blé, il vient à manquer. Alors les fermiers portent vers le moulin la récolte d'avoine qu'ils destinent aux chevaux. Le meunier en fait de la farine et les maîtresses de maison s'en servent pour une bouillie qui remplace le pain.

Tout un rite préside à ces repas d'avoine. Ma mère prépare la veille la pâte pour qu'elle repose bien. La cuisson se fait dans un chaudron de fonte. L'un de nous tourne avec précaution la pâte à l'aide d'un long bâton de hêtre jusqu'à ce qu'elle prenne. Le chaudron, à l'heure du repas, trouve place en plein centre de la table. Chacun s'installe et pioche à même le récipient et creuse sa part.

Certains ajoutent un peu de lait « ribote » que ma mère a versé dans un bol. Cette bouillie d'avoine, unique plat du repas, supplée bien le pain qui manque et nous régale. Au petit déjeuner notre mère nous réchauffe les restes. Ils prennent, au réveil, la saveur fade d'un matin de grisaille. Mais pour tous, cette bouillie soustraite aux Boches a un goût de ruse mêlé à une pincée d'espérance.

Vers la même époque, la viande disparaît de l'étal des boucheries et les tickets d'alimentation ne suffisent pas pour s'en procurer. Alors éclate la bataille de la viande, mais jamais elle n'atteindra l'intensité de celle du blé. Pour les paysans le pain est un symbole, la viande non ! Elle reste une denrée chère, un luxe pour jours de fête et sa disparition ne trouble guère les repas ordinaires qui s'agrémentent d'une tranche de lard.

Dans les fermes, il est de coutume de nourrir un porc pour la consommation familiale. Lorsque la bête est à point, on l'abat. Celui qui préside à ce rite est une sorte de colosse encore jeune : Louis ar Menez. Louis des Montagnes descend alors de ses monts d'Arrée. Comme Jean des Garennes, il habite ces terres perdues sur lesquelles je n'ose m'aventurer. Comme mon camarade d'école, il affiche le même air paisible dû sans doute au grand isolement de ces régions ou au dénuement dans lequel vivent les habitants. Il marche d'un pas égal et tranquille, parle d'une voix lente et monocorde

sans jamais élever le ton. Mais ce qui m'étonne le plus chez cet hercule, c'est la douceur de son sourire. Comment cet homme affable a-t-il pu choisir le métier de boucher et se mettre à tuer ?

J'appréhende sa venue, malgré son allure bonhomme. En effet, je suis chargé d'un rôle qui me cause bien des soucis. Je dois recueillir le sang de la bête qui sert à faire du boudin. Ce travail revient toujours à un enfant du sexe mâle et je ne peux m'y soustraire.

Quand la tête est garrottée sur la planche d'un billot et le corps fixé par la poigne de plusieurs hommes, Louis des Montagnes plante la lame dans le cou et tranche la carotide. Un flot de sang rutilant s'échappe par la plaie et, à chaque cri de la bête, gicle en jets saccadés dans des directions imprévues. À l'aide d'une bassine, j'essaie de le récupérer. Mais l'animal hurle et se débat. Il éclabousse mon visage et mes jambes nues sur lesquelles de grosses coulées sanguines descendent et inondent les sabots. Il n'est pas question d'abandonner. Bien au contraire, je redouble d'efforts et de précision tout en battant le sang d'une baguette de bois afin qu'il ne coagule pas. Je hais ces minutes. Je ne peux que me taire et mets tout mon amour-propre à achever la tâche.

Mais voir l'animal se débattre et les ruisseaux de sang couler de la plaie, entendre les cris déchirants se répandre très loin et se faire de plus en plus faibles jusqu'au dernier rugissement encore plus

sinistre, poussé dans un soubresaut de tout le corps, tous ces bruits, ces odeurs, ces gestes m'écœurent.

Ainsi, quand les boucheries ferment leurs portes, sur toutes les tables de ferme le lard reste présent et les habitudes ne changent pas. Bêtes à cornes et veaux prennent la direction de l'Allemagne au lieu de servir à la consommation locale, et quelques paysans qui vendent leurs bêtes plus cher ne trouvent rien à redire à cette situation. Il n'en est plus de même lorsque les Boches décident de baisser les prix et de contrôler dans les fermes le nombre des têtes de bétail. Des inspecteurs, des Français, osent venir fouiller dans nos affaires. Non ! Pour ce monde rural, c'est une trahison insupportable, une atteinte à la vie privée, un véritable viol. La coupe est pleine !

Le soir après le travail ou le dimanche à la sortie de la messe, des conciliabules organisent la riposte. On tombe d'accord pour faire de fausses déclarations, pour falsifier le nombre des têtes et camoufler les bêtes dans les prés. Cela ne suffit pas à ces hommes courroucés. Il leur en faut plus pour montrer leur détermination. Malgré toutes les interdictions, ils décident d'abattre une fois par mois dans l'une ou l'autre des fermes un veau ou un bœuf. On fait appel à Louis des Montagnes.

Jamais on ne mange autant de viande qu'en ces temps défendus. Les familles se partagent les morceaux débités par Louis qui réserve à la nôtre la

langue de bœuf dont personne ne veut et que notre mère cuisine à merveille.

La bataille de la viande débute à la barbe des Allemands dans la solidarité et l'abondance. Tant pis pour eux.

Les femmes déploient beaucoup d'ingéniosité pour faire face aux besoins ménagers quotidiens et inventent des recettes extravagantes qu'elles échangent entre elles.

Celle du savon utilise des feuilles de lierre que les enfants vont cueillir sur de vieilles souches ou sur des ruines. J'en apporte d'énormes brassées à ma mère qui les fait bouillir dans un chaudron. Quand la cuisson est à point, elle ajoute dans l'eau un morceau de saindoux. Elle filtre les feuilles et agite avec précaution le mélange qui cuit à petit feu pendant de longues heures.

« Il faut sentir quand la cuisson prend ! » Seule notre mère le sait ! Alors elle étale la bouillie épaisse dans un grand plat dans lequel elle refroidit. Le savon a l'allure d'un gâteau terreux, un peu cendré. Quand il est froid, elle le coupe en tranches qu'elle distribue à chaque membre de la famille. Ce savon ne mousse jamais. Il ne sent pas. Même l'odeur du lierre et des vieilles souches l'a abandonné. Ma mère lui trouve de nombreuses qualités. Ses enfants n'osent pas la contredire.

Elle a aussi une recette toute simple pour remplacer le café par l'orge. Elle a déniché dans

une vieille soupente un gril qui a servi autrefois à torréfier le café. Elle le remet en état pour préparer l'orge qu'on récolte en abondance. Griller le grain impose aussi beaucoup de patience et, pendant un temps interminable, il faut tourner l'engin au-dessus des braises. Elle nous abandonne volontiers cette opération qui demande moins de flair que la cuisson du savon. Pendant ces années noires, au petit déjeuner, on boit du jus d'orge. Ma mère adore le café, et ce jus n'a jamais pour elle qu'un goût d'orge, et l'orge un goût de guerre.

Ces stratagèmes permettent d'envisager une longue occupation. Les paysans trouvent peu à peu par ces ruses secrètes un nouvel équilibre et tissent entre eux des liens de solidarité qui les aident à survivre. Ils reprennent confiance et chassent cette impression d'abandon total qu'ils ont connue à l'heure de la débâcle.

Les citadins ne partagent pas la même chance. Pour eux les restrictions s'aggravent et les tickets d'alimentation ne servent à rien.

Les étalages se réduisent. Comme elles sont tristes, ces vitrines vides, malgré les efforts que font les commerçants pour les décorer. On utilise alors un mot colporté par l'ennemi : ersatz. Sur les étagères des commerces on trouve des ersatz de vin, d'huile, de confitures, de sucre. Ils imitent si bien la réalité qu'on peut s'y tromper. D'ailleurs des clients ne comprennent pas qu'on leur refuse

de l'ersatz et s'en vont, dépités et mécontents.

Dans les villes la nourriture manque et leurs habitants regardent avec envie ces paysans trop bien nourris à leur goût. Bientôt la jalousie trouble les relations des communautés paysanne et citadine.

Ma mère qui a de nombreuses relations bat le rappel des parents et amis qui demeurent en ville. D'autres, que l'on connaît de loin, frappent aussi à la porte. Il n'y a pas de semaines où un visage inconnu n'apparaisse dans la cour.

Ma mère accueille ses hôtes et les retrouvailles des amis et de la parenté ravivent des souvenirs de pension ou de lointaine enfance. Il arrive même que mon père cesse son travail pour saluer le visiteur et partager la conversation.

Ma mère a préparé les mottes de beurre, les œufs, un morceau de lard et quelques légumes du jardin que l'étranger glisse avec précaution au fond d'un sac. L'hôte nous quitte à bicyclette ou plus souvent à pied pour rejoindre la gare. Mais ces départs, qui se font à voix chuchotée mêlant recommandations et vœux de bonne chance, ont une apparence de clandestinité qui me surprend.

Je n'apprends que plus tard que ce commerce est interdit et que les produits de la ferme doivent revenir à l'occupant. Des contrôleurs français aux ordres des Boches surveillent routes et trains. L'arrestation d'un de nos visiteurs peut nous conduire à la catastrophe.

En ces mois donc, une expression nouvelle apparaît dans les conversations : le marché noir. Je mets du temps à saisir le sens de ces mots et l'épithète noir reste longtemps pour moi une énigme. Je ne comprends pas pourquoi ce marché qui se fait au grand jour dans la cuisine mérite ce qualificatif.

On m'explique que des individus louches achètent de la nourriture pour en faire un commerce sordide et s'enrichir. Ils s'en servent pour de sombres échanges ou des trocs malsains dans l'obscurité des arrière-boutiques.

Ainsi les années noires ont engendré un marché du même nom. Par bonheur, à la ferme, nos échanges respirent la limpidité et la clarté.

Bravant les interdits, dans le secret et la solidarité de tous, peu à peu le pays s'enfonce dans la clandestinité.

À la rentrée d'octobre 1941, je franchis la porte de la classe des grands et abandonne sans regrets les leçons de Madame.

Mademoiselle m'a placé au premier rang près d'une fenêtre qui donne sur la cour. Je fais connaissance avec ma nouvelle maîtresse auréolée par sa réputation. Je ne la quitte pas des yeux et bois ses paroles. Dès les premiers jours, je suis conquis. Au fond de la classe, elle a affiché deux cartes de géographie, l'une de Russie, l'autre de l'Afrique du Nord. Est-ce le hasard ou plutôt le souhait de Mademoiselle de nous faire suivre les

combats ? Pour l'heure, elle n'en parle jamais et reste secrète.

Aussi, sans trop le montrer, j'observe ces cartes sur lesquelles je situe les champs de bataille. Je retiens avec facilité ces noms inconnus et barbares des villes russes où se déroulent les combats et les victoires allemandes : Kiev, Rostov, Kharkov. Sans le moindre effort, je les apprends de la bouche de Baptiste ou des conversations des parents.

Le samedi, un des élèves apporte aux maitresses du beurre et des œufs. Un roulement a été établi. Quand vient mon tour, ma mère leur en fait cadeau. Aussi mon plaisir d'offrir redouble-t-il lorsque Mademoiselle me demande le prix. « Rien, Mam'zelle. » Elle me tapote la joue et je détale en rougissant.

On abandonne l'auto après les fêtes de la Toussaint de cette année. L'essence manque. La voiture nous a conduits pour son dernier voyage à l'office des morts.

Le lendemain, mon père la range dans le garage. Il démonte les roues, pose la carcasse sur quatre cales de bois, puis ôte les vitres de mica. Elle a l'air d'une vieille dame déchaussée et décoiffée, confuse de son état, elle qui a connu ses années d'élégance. Par pudeur, pour ne pas la blesser, je n'ose plus aller la voir. Seul mon père lui rend visite pour caresser sa robe et souffler les poussières. En ces temps des morts, ce sont ses funérailles.

Mais ces jours ne sont pas pour moi que des jours de deuil. Avant sa remise, mon père a souhaité faire la révision de sa voiture, pour mieux la retrouver dans des temps meilleurs. Il l'a conduite à un garage d'une ville voisine. Les travaux terminés, il me propose de l'accompagner pour la reprendre. En ce jeudi d'octobre souffle un vent sinistre qui pleure dans les lignes téléphoniques. Mon père, qui adore sa voiture, domine sa tristesse. Nous allons en silence et selon ses habitudes il cache ses états d'âme. Alors, au retour, il a pour moi ce geste de s'arrêter à une épicerie et de m'offrir des bonbons de grenadine échappés aux restrictions. Cet homme qui vieillit se dévoile. Un immense besoin de donner le trahit et, par cette surprise à son fils, il se console.

Près du garage où repose l'auto, pas une fois je n'oublie ces plaintes du vent dans les fils téléphoniques, ce goût sucré des « grenadines » et cet éclair de tendresse.

Baptiste nous annonce en ce début décembre l'entrée en guerre des États-Unis et l'attaque du port de Pearl Harbour. Au cours de ses pérégrinations, il en a oublié le nom. Sur la table de la cuisine, on déplie les cartes d'un atlas et on le cherche en vain. Ces événements sont si loin... l'Amérique aussi !

Une fois encore, les vacances de Noël nous réunissent tous à la ferme autour des parents.

L'année s'est écoulée sans encombre pour la famille. Du côté de Moscou et de Leningrad, les armées russes piétinent. Les fêtes sont célébrées sans étoile, sans gâterie et sans cérémonie. Aux veillées, on joue aux cartes et, quand il a le temps, mon père prend plaisir à m'initier au jeu de dames. Pendant quelques heures, on essaie d'oublier la guerre.

VIII

Le froid rime sans doute avec la guerre. Janvier 1942 n'est fait que de neige et de glace. Ma mère m'a taillé un manteau de couleur sombre dans l'un des siens récupéré dans une penderie. Je ne montre pas encore les soucis de coquetterie de mes sœurs, désespérées de revêtir de vieilles fripes. Je porte donc ce vêtement sans rechigner, mais il ne m'évite pas les engelures.

Dans cette monotonie hivernale éclate la plus grande illumination qu'il me sera donné de voir. Une des dernières veillées de janvier s'en trouve bouleversée. Soudain un bruit comme un gémissement traverse la nuit. Les carreaux de la cuisine vibrent sous son assaut. Tous, nous plongeons dans le silence, sauf peut-être Yves qui figole un de ses paniers d'osier. À nouveau monte la plainte, comme une respiration rauque. Mon père se lève et sort. Alors toute l'atmosphère se met à palpiter. De l'est surgit un vrombissement : des avions, un vol épais et lourd, très haut dans le ciel, qui passe au-dessus de nos têtes dans un fracas assourdissant.

Puis le ciel s'embrase, explose, un vrai tonnerre de feu. Brest connaît son premier bombardement. Les avions anglais pilonnent sans trêve l'arsenal et la flotte allemande abritée dans l'une des plus belles rades du monde.

Des fusées éclairantes créent un étrange ballet multicolore, comme ralenti pour mieux nous faire partager sa chorégraphie majestueuse dont le tableau final enflamme l'horizon. Les projecteurs allemands balafrent le ciel. Un gigantesque feu d'artifice éclate en figures fantasmagoriques. Puis, sous les coups des formidables explosions, la terre tremble.

Debout sous les sapins, nous assistons stupéfaits, émerveillés, à cette féerie sans nom. Soudain, la lumière qui nous arrive de cinquante kilomètres redouble d'intensité. Les visages sortent de l'ombre. Des cris ponctuent les explosions les plus fortes ou les lumières les plus éblouissantes. Quand, dans un frêle instant, s'installe le silence, nous pouvons enfin reconnaître les voix qui montent des autres fermes et nous libèrent des ombres de la solitude.

À notre retour à la maison, quelques malheureuses braises veillent dans l'âtre. Les bombardiers amis sont repartis, laissant la nuit livrée à un étrange silence. Nous n'avons pas le cœur à parler. Pourtant, sous le choc, nous ne pouvons que partager nos émotions. Chacun à sa manière interprète ces signes venus du ciel.

Alors, dans ces nuits d'obsidienne, le message d'espoir que lancent sans en avoir conscience ces aviateurs de l'ombre réduit le sentiment d'abandon qui nous fait tant souffrir. Nuit après nuit, ils tissent un lien indestructible. Leur lourd va-et-vient rythme nos veillées. Du haut de la colline, nous apprécions la fabuleuse partie d'échecs qui se déroule sous nos yeux et nous rentrons à pas mesurés, en essayant d'imaginer, de sculpter les visages de nos héros ainsi que leur joie de retrouver un refuge palpable sur la terre ferme. Pourtant, souvent, une pensée de deuil s'insinue, comme durant cette nuit ; un rugissement déchire le ciel, arrive sur nous en un hurlement atroce qui s'achève en une explosion effroyable : un avion allié vient de s'abattre. On enterrera huit jeunes Canadiens. Les obsèques sont simples, l'homélie sobre, mais une foule nombreuse et recueillie les accompagne jusqu'à leur dernière demeure.

Les Allemands nous surveillent, mais ils ne deviennent pas que deux des aviateurs se sont fondus parmi nous. Même air contrit, même costume et, par des chemins secrets, il doivent regagner Londres pour reprendre le combat.

Ceux qui sont morts reposent dans le cimetière paroissial. Quand nous allons sur les tombes familiales, nous ne manquons jamais de nous recueillir sur leurs sépultures. L'une des stèles, frappée de l'étoile de David, se singularise de toutes les autres marquées d'une croix. Unis dans la même mission

au-dessus des terres bretonnes, juifs et chrétiens le restent dans la mort. À notre tour, sans la moindre distinction, nous les vénérâmes d'une égale ferveur et par les fleurs de nos jardins.

Puis les feux de la nuit s'éteignent sur Brest. Telle une bête sauvage, l'escadre allemande blessée regagne la haute mer vers un lieu sûr pour y panser ses plaies.

Dans nos fermes, ce n'est pas encore la lumière mais une pâle lueur, comme un fanal ballotté au ras des espérances.

Les premiers réfugiés affluent à l'école pendant ce mois de février. Les bombardements sur Brest les chassent de la ville. Des parents plus ou moins éloignés les recueillent dans le calme relatif de notre campagne. Les premiers contacts sont exécrables. Ces jeunes citadins affichent un air supérieur, condescendant, qui, d'emblée, nous heurte. Tant pis pour eux. Les brimades ne se font pas longtemps attendre. Il est difficile, pendant les récréations, d'exercer des représailles sous l'œil averti des maîtresses, mais les chemins du retour nous offrent l'occasion de la revanche, voire de l'humiliation. Nous les isolons et le pauvre malheureux que nous avons piégé doit subir nos féroces tortures : marcher pieds nus dans la neige, se rouler dans les bouses de vache, se barbouiller le visage de boue. Repus par notre victoire, nous abandonnons notre victime solidement encordée à un arbre.

Il faudra quelques plaintes parentales et surtout l'extraordinaire doigté de Mademoiselle pour ramener le calme qui nous permettra plus tard d'apprendre à se connaître et même à créer les fibres d'une amitié durable.

Depuis l'hiver, notre maîtresse ne quitte plus la chaleur du poêle que pour gagner sa chambre.

Nous sommes peu nombreux ce samedi après-midi quand elle fait accrocher l'unique carte de l'Asie qui dort dans un placard. Jamais elle n'a été exposée. Elle nous situe Singapour. Nous ignorons jusqu'à l'existence de cette ville dont le nom sonne bizarrement et évoque pour nous celui d'un saint inconnu. Deux ou trois jours auparavant j'ai entendu Baptiste le prononcer. Mais cette guerre en Asie, si lointaine, ne nous passionne pas. Aussi Mademoiselle nous fait-elle l'histoire de Singapour, orgueil des Anglais et joyau de leur empire qui vient de tomber aux mains des troupes japonaises.

Puis, sans transition, elle passe au *Livre de la jungle* dont elle nous lit quelques pages, tous les samedis en fin d'après-midi. Elle voue une admiration à Kipling et, attentivement, nous écoutons les aventures de Mowgli dont la vie sauvage rappelle par bien des aspects la nôtre. Au-dehors la neige enveloppe encore les pentes des monts d'Arrée, et dans nos têtes les jungles d'Asie, des Indes à Singapour, prennent ce jour le deuil.

Que signifie ce rapprochement voulu par notre maîtresse entre la défaite de Singapour et le *Livre de la jungle* ? Est-ce un hommage pour ces bâtisseurs d'empire aujourd'hui humiliés ? Est-ce pour elle l'intuition d'un monde qui finit ou veut-elle nous dire autre chose ? Tout cela est pour nous étrange et bien complexe. Notre maîtresse a parfois de ces cheminements qui nous restent mystérieux.

Au retour des vacances de Pâques, Mademoiselle a disparu. Vaincue par la maladie, elle nous a abandonnés sans mot dire. Madame nous annonce son départ vers un hôpital parisien. Elle prendra sa succession tandis qu'une remplaçante tiendra la classe des petits. Tous, nous nous sentons orphelins. Tout nous devient triste quand éclate, au printemps, un événement inattendu : la guerre des doryphores.

Depuis quelques jours, une invasion d'un type nouveau infeste la campagne et se répand à une vitesse folle sur les champs de pommes de terre. L'apparition des doryphores est signalée un peu partout. Ces insectes, dans leur robe jaune striée de noir, sont inconnus des paysans. Ils ignorent jusqu'à leur nom, leur existence et leur nuisance. Mais, en quelques jours, le désastre s'étale. Par myriades, ces insectes dévorent les fanes et les feuilles de pommes de terre et laissent après leur passage les champs sinistrés.

Cette invasion provoque une désolation presque comparable à celle de l'arrivée des Boches. Depuis

quelques années, les foudres du ciel s'abattent sur le pays. La terre, comme les hommes, semble à son tour maudite. Mais, une fois de plus, on fait front. La première défense imaginée est d'utiliser les mains des hommes et surtout celles des enfants plus agiles et plus lestes. Les autorités encouragent les initiatives et conseillent aux maîtres d'aider à la lutte. Ainsi, tous les après-midi, les deux classes, à l'appel d'un fermier, se rendent sur son champ pour y traquer les doryphores. Petits et grands, filles et garçons, nous prenons en charge un rang et soulevons les feuilles de chaque plant, à la recherche de l'ennemi que nous récoltons dans une vieille boîte de conserve. Lorsque les insectes grouillent au fond de celle-ci, nous courons la vider dans un feu allumé en bout de champ. Ils y crépitent et nous prenons un plaisir non dissimulé à entendre le bruit sec des explosions.

Pour parfaire le travail, il nous faut aussi cueillir de nos doigts les larves rouges, immondes, qui pullulent au sommet des tiges et dégagent une odeur nauséabonde. Elle colle à la peau et aux vêtements et nous poursuit pendant des jours. Cela ne suffit pas. Les doryphores pondent au revers des feuilles des œufs qui se fixent en petites colonies jaunes que nous dénichons pour les écraser.

Les premiers jours s'annoncent fructueux. L'ambiance et la bonne volonté sont au rendez-vous. Nous avons délaissé nos bancs d'école, et ces sorties laborieuses dans ce printemps ont un

parfum de vacances. Personne ne rechigne, surtout si, à la fin de la séance, le fermier nous régale. Il arrive parfois à certains d'entre eux d'oublier la récompense. Nous les taxons de pingres et, en guise de vengeance, nous répandons le contenu de quelques boîtes sur le champ parcouru.

À la fin de juin, nous avons fouillé des dizaines d'hectares. Après notre passage, la marée des insectes reflue sans vergogne. Le répit dure à peine une semaine, puis une nouvelle vague submerge les cultures. La lassitude et le découragement s'ajoutent à la fatigue. Il nous arrive alors de regretter nos exercices de calcul et nos dictées.

Les paysans, devant cet échec, décrètent des mesures plus radicales et décident de couper toutes les tiges et de les brûler. Cette mesure est couronnée de succès. Privés de nourriture, les doryphores disparaissent. À l'automne, la récolte de pommes de terre, à la surprise de tous, se révèle abondante. Les dieux se montrent généreux.

La guerre des doryphores est gagnée ! Cette invasion d'un parasite maléfique survient deux ans après celle que nous subissons. Aussi, pour tous, les occupants en portent la responsabilité. Il est décidé, à dater de ce printemps, que l'occupant sera désormais appelé : doryphore.

Aux vacances, je retrouve mes champs et la liberté de mes chemins. Je n'ai jamais tant remarqué qu'en ces jours la beauté de ces terres où je suis

né. C'est là l'œuvre de Mademoiselle dont j'espère de tout cœur le retour parmi nous. Elle a su éveiller en moi la recherche du beau. Au cours de ses leçons, elle a fait naître le goût de la forme, des volumes et des couleurs. À chaque carrefour, à chacune des courbures du terrain, je découvre avec un regard neuf mes paysages familiers et saisis la richesse des tableaux qu'ils m'offrent.

Les hommes aussi m'apparaissent sous un autre visage. C'est là encore le secret de notre maîtresse qui, par ses silences, a suscité ma curiosité. Je ne parle pas de ce visage qu'ils portent au cours de nos grands travaux, quand ils se réunissent à la fénaison et aux moissons. Ce n'est alors qu'un masque qui camoufle le personnage qu'ils jouent devant la compagnie, mais du visage que je découvre au cours de rencontres isolées ou de conversations. À ces moments privilégiés, ils laissent apparaître un bon sens et une sensibilité surprenante. Il me plaît alors de marcher à leurs côtés.

J'apprécie de plus en plus la présence des adultes et je délaisse peu à peu les jeux de l'enfance. Je recherche surtout la richesse des anciens. Ils sont nombreux dans le pays et vivent jusqu'à leur mort chez leurs enfants. Ils meurent à la tâche. Aussi, à l'heure des récoltes, ils tiennent à apporter leur concours, tant en bras qu'en conseils, ce qui provoque parfois de douloureux conflits de générations. Mais j'aime ces vieilles personnes sculptées par le temps et la maladie. Sans me lasser, j'écoute

le récit de leur vie et y trouve une forme de sagesse empreinte de beauté et de poésie.

En ces dernières semaines de septembre, les batteuses viennent de se taire et les greniers regorgent, quand une rumeur, telle une trainée de poudre, parcourt nos campagnes. Les Boches ont osé s'emparer des récoltes. Pour le moment nous sommes épargnés et chaque jour qui passe semble écarter la menace. Pourtant, un après-midi, le rezzou s'abat sur nous. Il arrive de derrière la gare, puis apparaît au loin dans le pli du terrain, soulevant un ruban de poussière. On suit sa progression par les tourbillons qui se lèvent. Quand il a atteint la « Chapelle », il se divise au carrefour en autant de colonnes que de chemins vers les fermes. Le pays est encerclé, pris au piège.

Le ronflement des moteurs monte jusqu'à nous quand le voile de poussière dépasse le virage au bas de la côte. Trois camions militaires bourrés d'uniformes freinent dans la cour. Les Boches jaillissent et bouclent les issues. Un officier, à son tour, descend du premier véhicule. Une sorte d'échalas, flottant dans un uniforme trop ample, s'avance vers mon père qui attend sur la margelle de la porte d'entrée. L'officier salue. Des lunettes cerclées coiffent son nez crochu. De profil, un menton fuyant, comme raboté, accuse la proéminence de ce nez et fait à cet homme une tête de rapace. Mon père, de taille plus petite mais d'épaules plus larges,

se tient très raide, face à l'Allemand, Yves quelques pas en arrière. D'une voix de crécelle, qui rend encore plus grotesque le personnage, l'officier explique, en agitant les mains, l'objet de sa venue.

Les trois hommes montent vers le grenier et disparaissent dans l'escalier, les soldats à leurs trousses. Ma mère et deux de mes sœurs se sont retirées dans la cuisine en compagnie de Marie-Thérèse. Une autre sœur, surprise dans la cour, poursuit ses occupations. Je reste assis sur la pierre chaude de l'auge où viennent boire les chevaux. J'ignore ce qui se passe. Ma main trace de vagues dessins dans l'eau. C'est pour moi la seule façon de me donner une quelconque contenance. L'indifférence feinte me protège.

Alors commence le pillage. Mon père et Yves sont les premiers à redescendre, courbés sous un sac de grains qu'ils déposent sur le plateau d'un camion. Les jeunes soldats, également chargés, les suivent. La ronde dure plus d'une heure.

À chaque passage, mon père et Yves esquissent vers moi un discret hochement de tête qui me dit de ne rien craindre. Les Boches se bousculent et lancent en passant quelques propos qui se veulent drôles. Puis ils tournent le dos et partent d'un éclat de rire méprisant.

Ils ignorent, ces stupides, qu'en déposant leur butin sur le plateau du camion ils volent aux paysans des richesses bien plus précieuses que le blé. En quelques instants, ils les ont dépouillés de

tout le travail de l'année, des efforts des labours et de ceux des semailles jusqu'aux sueurs des récoltes. Ils ont touché au plus sacré de leur vie et profané leurs terres. Ils creusent le sillon où germera leur défaite.

Le butin remplit deux camions. Par hasard, mon père, en raison de l'abondance de cette année, a eu le flair d'entreposer une partie des grains dans un endroit inhabituel. Cet hiver, nous ne manquerons pas de pain.

Je n'ai pas encore quitté mon observatoire quand la famille se retrouve dans la cour. Il n'y a aucun éclat. Mon père se tourne vers l'avenir et pense aux récoltes de l'année prochaine. Ma mère, le visage défait, l'encourage pourtant. J'admire cette force des miens dans la tourmente. Aucun de nous n'est sur le point d'oublier.

La fièvre n'est pas retombée à la rentrée des classes, et pendant les récréations de ce mois d'octobre toutes les conversations roulent sur cette razzia. Pas une ferme n'a échappé au pillage et mes camarades racontent la manière dont ils ont vécu ce jour. Ils partagent un égal désir de vengeance. Tous aussi décrivent avec la même dérision l'officier à tête de rapace. À dater de cette époque, l'injure suprême devient : *Pen lapous*, Tête d'oiseau.

Mademoiselle est de retour ! Avant la reprise des classes, elle a fait ses premières sorties dans la

campagne et elle s'oblige à visiter les familles comme pour s'excuser de son absence. Quand elle se présente à notre ferme, elle est reçue avec beaucoup de chaleur. Même mon père abandonne pendant quelques instants son travail pour venir la saluer et lui témoigner sa sympathie. J'écoute sans perdre un mot le fil de son récit mais, malgré toutes les nuances qu'elle y met, on devine beaucoup d'illusions perdues.

Durant les vacances de Pâques, elle a pris le train pour la capitale vers un hôpital, l'Hôtel-Dieu. Le renom des professeurs l'a conduite en ces lieux avec l'espoir d'en finir au plus tôt avec cette maladie qui la mine depuis longtemps. Mais très vite ses espérances se fanent. Dans une salle commune où les agonisants meurent dans l'indifférence apparente, elle devient le numéro 10. Pendant des mois, elle perd son identité et n'entend plus prononcer son nom. On sent, à l'écouter, ces meurtrissures encore douloureuses.

Elle ne nous a jamais semblé si frêle dans son manteau vert qui lui tombe jusqu'aux chevilles. Malgré la douceur de cet automne, elle ne le quitte plus. Nous l'observons à la dérobée. Elle a vieilli. Elle s'obstine à se teindre les cheveux en roux, mais les racines argentées qui s'épanouissent un peu plus chaque jour sur les tempes trahissent son âge.

Nous nous empressons de lui rendre service. Les filles se chargent des soins du ménage et les garçons se réservent pour les travaux pénibles. Les samedis,

à tour de rôle, nous lui apportons un panier de victuailles et les familles mettent un point d'honneur à la gâter. Par tous ces gestes, élèves et parents, qui n'ont pas su prévoir les malheurs récents de Mademoiselle, espèrent se faire pardonner.

Elle reste très réservée devant les élèves sur la cause de son absence et plus rien ne paraît l'atteindre, ni son état de santé, ni les graves événements de guerre. Elle passe sous silence le débarquement allié en Afrique du Nord ainsi que le suicide de la flotte française dans la rade de Toulon que personne ne comprend. Les adultes commentent avec colère ce sabordage, cet abandon d'une marine nationale que beaucoup ont servie. Malgré cette émotion générale, Mademoiselle ne fait aucune allusion à ce malheur. Et notre trouble s'accroît lorsque nous repensons à la chute de Singapour, quand elle nous lisait et nous commentait *Le Livre de la jungle*. Après tout, ne cherche-t-elle pas à nous démontrer ainsi la stupidité des guerres ? Je la regarde alors en silence et crois comprendre son message de foi et d'espoir dans la littérature.

Au milieu de nous, Mademoiselle sent renaître ses forces et échafaude des projets. Elle se décide un jour à mettre un peu d'ordre dans sa cave où s'entassaient, année après année, les objets les plus hétéroclites. Elle désigne à la fin des classes trois de ses élèves pour faire le ménage. Elle choisit deux des plus costauds, deux frères, déjà bien musclés,

André et Yves. Me trouvant par hasard sur son chemin, elle me demande de leur apporter mon aide. Et le trio se met à l'ouvrage sans rechigner. Nous sommes sur le point de terminer, lorsque Yves découvre sous un fagot une bouteille de forme cubique. Sur l'étiquette est écrit le mot « Cointreau ». Elle contient encore un bon fond. Yves ôte le bouchon et nous fait sentir l'arôme. C'est un parfum fruité, sucré, épais. Il récupère sa découverte, d'un geste décidé porte le goulot à la bouche et boit à pleines gorgées. Puis il s'arrête, en connaisseur qui apprécie et savoure lentement, fait claquer sa langue. Il nous tend la bouteille. Que pouvions-nous faire pour ne pas perdre la face, sinon en faire autant ? L'un après l'autre, nous goûtons à la liqueur défendue. Alors quelques minutes suffisent pour achever notre besogne. Nous sommes survoltés. Nous nous apprêtons à partir lorsque Yves, remontant une dernière fois l'escalier, s'affale de tout son long et ne se relève plus. Les yeux grands ouverts, il nous regarde, béat, sourit et marmonne quelques mots. On le hisse jusqu'au haut de la rampe. Il titube. Nous le maintenons debout entre nous deux et, d'une allure aussi naturelle que possible, nous traversons la cour pour le chemin du retour. Il est désert. Je sens mes jambes s'alourdir. Les sons s'éloignent, un voile de brume enveloppe la campagne, les arbres penchent, la route devient lointaine et se dérobe sous les pieds. La panique me prend

lorsque, au carrefour, je quitte mes deux camarades. Je me retrouve seul.

Rentré chez moi, je ne dis mot, monte vers ma chambre, tenant d'une main incertaine la rampe. Je suis ivre ! À l'heure du dîner, j'essaie de sauver les apparences. Ma mère s'inquiète du manque d'appétit mais est loin d'en deviner la cause. Je me couche, tenaillé par l'inquiétude. Je connais tant d'ivrognes dont l'aspect me répugne ; la perspective de leur ressembler à mon réveil m'effraie. Au petit matin, j'ai la joie de me sentir en vie. Je me tâte, je me regarde dans la glace. Je suis sauvé !

Si, en cette fin de 1942, la maîtresse se contente d'observer en laissant dire, Baptiste, lui, ne tarit plus. Le moral de notre facteur ondule, descend vers le profond découragement pour atteindre les sommets de l'exaltation. Mais Baptiste se surpasse un soir de décembre où il nous annonce la prise de Tobrouk par les Anglais. Il a beaucoup de retard. La nuit est tombée et nous ne l'attendons plus quand Kiki aboie. La démarche hésitante et le verbe sonore, il pénètre dans la cuisine. Une odeur encore plus pointue que d'habitude l'accompagne.

« Tobrouk est tombé ! » crie-t-il triomphalement.

On se serre autour de la table pour lui faire une place. Son visage, illuminé de joie et de cidre, rayonne. Les rêves de Baptiste errent dans le Nord de l'Afrique depuis le débarquement allié sur cette terre. Un nom résonne dans sa tête : « Tobrouk » !

Cette oasis libyenne qui a changé maintes fois d'occupants dans cette guerre du désert le fascine. Et aujourd'hui une nouvelle fois Tobrouk est conquise par les troupes anglaises. Le bienheureux Baptiste qui est tombé amoureux de cette palmeraie a atteint la Terre promise.

« Pour les Boches, c'est la fin », dit-il en se levant de table. Il s'est dégrisé pendant son discours et a retrouvé son équilibre. Mon père sort avec lui et lui tient compagnie sur un bout du chemin.

C'est sur cette note optimiste que s'achève l'année, lorsqu'une surprise à nouveau nous tombe du ciel. Dans ces nuits de Noël, des avions anglais ont lancé des tracts. Nous les découvrons au petit matin dans les champs ou les fourrés, saupoudrés de givre ou de gelée blanche.

Nous battons la campagne pour les dénicher. Nous les lisons et les relisons, nous les recopions même pour les faire connaître. Nous ne comprenons pas toujours le sens des phrases. Mais pour nous, au-delà des mots, ils prennent une valeur incomparable, car ils nous viennent de Londres. Ces feuilles descendues du ciel en cette période des fêtes valent tous les cadeaux.

La messe de Noël est interdite. Cela n'altère pas notre espérance. Le premier de l'an est fêté avec une telle chaleur que chacun, en ce dernier soir de l'année, souhaite prolonger ces instants de plénitude et retenir le temps. Je savoure alors intimement la joie d'être entouré par les miens. C'est

sûrement en ces années de guerre le plus grand bonheur, la plus grande richesse.

IX

Malgré la grisaille de janvier 1943, Baptiste se sent pousser des ailes, car les bonnes nouvelles ne cessent d'affluer. Pas un jour il ne manque de gravir la côte enneigée avec une sorte d'allégresse, comme si son malheureux vélo le portait vaillamment sur le sable blanc de ces terres d'Afrique du Nord que les Alliés reconquièrent âprement.

Puis les vents optimistes du sud tournent à l'est. Depuis des mois, les troupes allemandes pataugent dans les plaines russes, pétrifiées par les froids. *France Illustration* révèle des images atroces de ces fronts de l'Est et les commentaires élogieux sur la résistance des troupes allemandes cachent mal leur désespoir. Jour après jour, un nom s'inscrit en grand sur les journaux : Stalingrad. On a le pressentiment que se joue là une partie acharnée dont le succès ou la défaite fera basculer le cours des événements. Malgré les soubresauts de la propagande ennemie, « pour les Boches, c'est le désastre », comme le dit si bien Baptiste.

Une espérance un peu folle s'empare de chacun. Les pessimistes rendent enfin les armes et personne ne croit plus en la victoire finale de l'Allemagne.

Le moral remonte en flèche dans nos campagnes. La gaieté a retrouvé sa place lors des veillées du samedi où s'échafaude le rêve utopique d'une libération prochaine.

Dans leurs cantonnements de la gare, les Allemands se sont retirés frileusement. Leurs défilés ont perdu leur allure martiale et les chants, leurs accents guerriers. Sans les exercices de tir, tous les jeudis, on pourrait oublier jusqu'à leur présence.

Des indiscretions nous disent que leur moral s'enfonce vers l'étiage. Certains d'entre eux aux heures de cafard se sont laissés aller à quelques confidences. Les nouvelles qu'ils reçoivent de leur famille les désespèrent. L'Allemagne subit les bombardements alliés et les restrictions sévissent aussi chez eux. Par-dessus tout, ils ont la hantise de rejoindre le front russe, et cette menace les terrrise.

Ces états d'âme des troupes d'occupation n'émeuvent pas la population locale qui s'enhardit de plus en plus et affiche son hostilité à toutes occasions.

Depuis quelques mois, les Boches, à cours de main-d'œuvre, ont imposé à tous les hommes valides du pays des jours de travail obligatoire. Ils les réquisitionnent pour les gros travaux de défense et plus particulièrement pour la construction de

blockhaus sur les côtes et à l'intérieur. Ainsi mon père et Yves, comme toute la population masculine adulte, sont assujettis à ces jours de travaux forcés.

Le rassemblement a lieu au petit matin, au jour et à l'endroit fixés à l'avance. Il est en outre imposé aux paysans de se présenter avec un attelage pour le transport de matériaux.

Ces mesures permettent d'approcher l'occupant et d'apprécier les lézardes de leur moral. La hargne que celui-ci montre pour presser le travail des Français révèle son désarroi. Il faut dire que ces hommes réquisitionnés mettent un malin plaisir à saboter par tout un système d'artifices les ordres donnés. Leur rendement demeure dérisoire. Ils inventent les méthodes les plus saugrenues. L'un défait avec beaucoup de soin le travail de l'autre et, comme tous montrent une totale incompréhension aux explications allemandes, la construction commencée tarde à s'élever. Les menaces qui pleuvent n'ont pour résultat que d'accroître l'inertie.

« Sabotage ! sabotage ! » hurlent sans cesse les sentinelles sur cette foule de sots. À quoi celle-ci répond par une stupidité encore plus déconcertante, et la farce reprend de plus belle.

Mon père et Yves détestent ces jours de servitude. Leur amour-propre de combattants de la Grande Guerre se trouve mis à mal. Ils ont depuis longtemps passé l'âge des facéties et supportent avec moins d'humour que les jeunes le poids de l'humiliation. Cependant ils ne rentrent pas

bredouilles et le soir, l'esprit apaisé autour de la table, ils nous font part de leurs réflexions. L'armée allemande est en proie à une nervosité croissante et cache mal les fissures qui la rongent déjà.

D'étranges personnages apparaissent depuis peu dans les rangs ennemis. Ils arrivent des provinces les plus reculées d'Asie centrale. Combattants des armées soviétiques, ils ont été faits prisonniers par les Allemands sur le front russe et aussitôt enrôlés de force pour assurer la surveillance de leurs arrières. Ainsi échouent-ils jusqu'à nous. Ouzbeks, Kirghiz ou autres peuplades au nom barbare, ils sont baptisés du nom de « Mongols ». Dans leurs uniformes allemands, ces petits personnages, trapus et râblés, à la peau safran et aux yeux bridés, ont l'air de porter un déguisement qui frise le ridicule.

Le nombre des Asiatiques s'accroît au fur et à mesure du départ des soldats allemands vers le front russe. Et dans ce chassé-croisé, le plus étonnant est de voir ces Mongols rester là, bien à l'abri dans les campagnes bretonnes, pendant que leurs maîtres vont se battre dans leur pays.

Nous avons l'occasion d'approcher de près ces nouvelles recrues. Elles montent bientôt jusqu'à la ferme. Mon père possède à l'extrémité d'un de ses champs une carrière de sable qu'il utilise à l'occasion pour gâcher du ciment. Par quelle rumeur les Allemands ont-ils eu vent de cette richesse ? Une dénonciation peut-être, ou une simple lecture du cadastre affiché à la mairie ? Qu'importe, les

Boches décrètent que la carrière leur convient et d'autorité s'en emparent. Ainsi pendant plusieurs semaines les soldats mongols prennent possession des lieux. Ils éventrent le champ et chargent des tonnes de sable dans des tombereaux à quatre roues, brinquebalant de toute part, traînés par des haridelles venues tout droit comme eux des steppes asiatiques.

Ils montrent peu d'empressement à la besogne et, avec ce langage universel des mains, ils nous font comprendre qu'ils ne partagent pas les idées de leurs maîtres. Ils sont le jouet des événements et s'efforcent de survivre. Ce discours n'a pas l'heur d'émouvoir beaucoup mon père et cette balafre dans son champ le fait rager.

À la sortie de l'école, je me faufile sous les noisetiers qui dominent la carrière. À l'abri des regards, je reste là des heures, immobile, à observer ces hommes et leurs attelages étranges. J'ajoute à ma panoplie ces masques d'Asiatiques que je ne connais que par mes livres. Curieux, je les dévisage sans être vu et, les observant piocher le sable, j'élargis mes horizons et pars en voyage. Cette époque n'arrête pas de m'étonner. En peu d'années, sans quitter la ferme, j'ai fait connaissance d'Anglais, d'Allemands, puis d'Africains et maintenant je croise sur les routes des Mongols. J'ai l'intuition que là ne s'arrêteront pas mes rencontres.

Je vais de surprise en surprise. Un homme débarque chez nous un soir de février. C'est Albert

que l'on surnomme le Grand, *Albert ar Braz*. Tout chez lui est d'une solidité à toute épreuve : son corps, ses traits, ses mains, son raisonnement.

Assis à notre veillée, Albert expose son projet avec jovialité, avec un sourire qui allume une étincelle de malice dans son regard. Il paraît que l'on peut, à moindres frais, éclairer nos fermes « à l'électricité ». Il suffit pour cela d'un cours d'eau qui alimente une turbine. Au fond du vallon qui sépare notre village du manoir d'Albert coule une rivière dont le débit reste abondant même au plus fort de l'été. La construction d'un barrage pour assurer une retenue ne présente aucune difficulté. Tous les ingrédients sont là à notre disposition et personne n'a jusqu'à présent songé à s'en servir.

Mon père trouve l'idée excellente. Il approuve sans hésiter. Le pays souffre beaucoup de l'absence d'électricité, et maintes fois j'ai entendu sa révolte dans les conversations. L'éclairage s'arrête aux portes des villes, et les campagnes doivent se contenter de promesses toujours repoussées.

Le projet prend corps en quelques jours. Trois villages sont mis dans la confiance. Tous donnent leur accord pour partager les finances, les responsabilités et le travail. On dénêche un électricien pour les installations domestiques et les chantiers débuent dans l'enthousiasme.

Albert préside à la réalisation du barrage et à l'installation de la turbine. Les travaux sont exécutés avec célérité et achevés avant la date prévue.

Mon père prend la tête de l'équipe qui pose les lignes électriques. Il fait abattre des pins pour en faire des poteaux. Le chantier débute un jeudi. J'en profite pour m'échapper de la maison et rejoindre le groupe. Il pleut des cordes. Les hommes, mal protégés des giboulées par des sacs de jute dont ils se servent comme imperméables, ont ouvert une saignée dans les bois pour le passage des lignes. Malgré l'humidité pénétrante, les corps fument. Le soir, une dizaine de poteaux se dresse déjà dans un parfait alignement. Mais les difficultés surgissent dès les jours suivants. Il faut piocher les pierres, abattre des talus, faire sauter des souches, élaguer des branches. Rien n'arrête ces hommes. Ces mains, ces mains épaisses de paysans savent tout faire. Elles font le maçon, le bûcheron, le charpentier, l'électricien, et cela sans la moindre leçon, comme si tous ces gestes leur étaient naturels. Aussi aucun obstacle ne leur résiste. En un mois, les lignes électriques relient le barrage aux fermes.

Des problèmes, pendant ce temps, naissent là où on ne les attend pas. Les travaux d'installation dans la maison et dans les communs ont pris du retard. Ils ont été confiés à un jeune électricien, André, que nous appelons tous « Dédé ». Quel chemin a conduit Dédé jusqu'à nous ? Cet homme a fui les bombardements sur Brest et trouvé refuge dans notre coin de campagne. Mes parents ont eu vent de sa présence dans les parages et pris contact avec lui. Désœuvré et désargenté, il saisit l'aubaine.

Dédé se met donc à l'œuvre. Ce titi des villes a la répartie et le boniment faciles et sa présence, détonne dans notre monde. Mais cet homme est d'une adresse déconcertante et surmonte avec une dextérité éblouissante les pièges les plus subtils.

Malheureusement son adresse n'a d'égale qu'une instabilité déroutante. Ce farfêlu, après deux à trois jours de travail, disparaît sans rien dire. Puis, après une escapade d'une même durée, il réapparaît. Il surgit au haut de la cour, comme si de rien n'était, monté sur sa bicyclette qui traîne derrière elle une remorque bourrée de matériel électrique. Où a-t-il disparu ? Personne ne le sait. Plusieurs hypothèses contradictoires se racontent à son sujet. Certains disent qu'il travaille pour les Allemands, d'autres qu'il sert dans la Résistance. Quand on lui pose la question, Dédé se garde d'avouer ou s'en tire par une pirouette.

Mon père, agacé par ce manège qui retarde l'avancement des travaux, le prend un jour à part. Dédé se borne à lui confier qu'il va voir « Poupette » et termine là ses confidences sans plus de détails.

On croit que « Poupette » est une chienne. Aussi quelle n'est pas notre stupéfaction lorsque, à un de ses retours, Dédé se pointe, une frêle créature féminine assise sur le porte-bagages. C'est « Poupette » ! Ce petit bout de femme, aux yeux maquillés, fardée à souhait, couverte de colifichets et de fanfreluches, fait sensation. « Une souris ! » s'exclame mon père.

Ainsi, les disparitions de Dédé s'expliquent. Il se languit de *Poupette* et une séparation de plus de trois jours le déprime. Il décide de la faire venir et de l'installer pendant la durée des travaux dans une soupenle aménagée à la hâte. La solution déplaît fort à mes parents, peu pressés de voir la « souris » trotter dans le quartier. Ils pensent surtout que sa présence, loin de stimuler Dédé, ne fera que retarder les travaux. Ils se trompent, car *Poupette* cache bien son personnage. Ce petit corps gracieux a la tête bien faite, et, loin d'étourdir Dédé, il lui met du plomb dans les idées. La souris est aussi besogneuse et ne rate jamais une occasion d'apporter son aide. D'apparence bien jeune, il suffit de l'écouter pour apprendre qu'elle a déjà beaucoup souffert et beaucoup appris.

En peu de jours, *Poupette* a conquis tout son monde. Dédé ne quitte plus son travail. Il a retrouvé sa verve et sa gaieté et toute la journée, en installant ses fils, il roucoule des sérénades. En quelques semaines, il a rattrapé son retard et terminé sa tâche.

Tout est prêt désormais pour le branchement.

La première ampoule électrique s'allume un soir d'avril, deux mois à peine après le début des travaux. Quand la lumière apparaît au plafond de la cuisine où nous sommes rassemblés, son arrivée met fin à l'attente fébrile des dernières minutes. C'est une explosion et à la fois un soulagement

pour tous ceux qui ont exécuté le projet et qui maintenant appréhendent l'échec.

Ma mère a joint les mains comme elle le fait toujours dans les occasions graves, et ces mains jointes au-dessus de la table, plus que tous les discours, traduisent son émotion. Voici bientôt trente ans que mes parents attendent l'arrivée de l'électricité. Peu de temps après leur mariage, on leur a fait miroiter une installation prochaine et ils ont espéré, la tête pleine de projets. Puis tout au long de leur vie ils ont connu les promesses oubliées et les espoirs déçus. Mon père vient d'atteindre la soixantaine, ma mère approche la cinquantaine. À ce moment précis, tous deux pressentent que ce soir tant attendu marque leur histoire et celle de la famille. Désormais, une césure coupe leur existence. Il y a maintenant les temps d'avant et les temps d'après l'électricité, et ils ne savent que trop qu'ils appartiennent aux temps d'avant.

Déjà tout change par cet éclairage qui tombe du plafond sur les objets et les meubles. L'horloge, vieille demoiselle pudique protégée jusqu'à présent par l'obscurité, baigne de lumière, prend de la hauteur et laisse apparaître une élégance qu'on ne lui connaît pas. Les lits clos, plaqués au fond de la cuisine le long d'un mur crépi de blanc, perdent, avec les ombres disparues, de leur mystère pour offrir à leur hôte un accueil plus hospitalier. Le plafond qui, dès la tombée de la nuit, s'enfonçait dans le noir laisse voir la force solide de ses poutres.

Sur le manteau de la cheminée, nos lampes à pétrole si précieuses restent au repos, inutiles.

Aussitôt le rythme de la vie, lié jusqu'alors à la longueur des jours et aux caprices du temps, prend une autre allure. Le travail ne s'interrompt plus à la tombée du soir mais se prolonge tard dans les étables et les écuries. Les lampes tempête qui sillonnent la cour en hoquetant au bras des hommes terminent aussi leur ballet sur le haut d'une étagère dans une vieille remise.

Les veillées hivernales se rétrécissent. La première année, cela n'apparaît guère. On entre déjà dans le printemps et elles touchent à leur fin. Mais dès l'hiver suivant elles se réduiront en peau de chagrin. Plus courtes, elles abandonnent aussi leur intimité, et le cercle qui se ferme autour du feu de cheminée commence à se disloquer. Chacun se rapproche d'une source de lumière pour s'adonner à la lecture. Mon père, quand il a achevé son journal, ne tarde plus à monter. Ma mère, comme dans les temps d'avant, reste fidèle à sa place, le dos calé au fourneau de la cuisine, le visage tourné vers l'âtre. Le feu, comme les conversations, se meurt plus rapidement. Personne ne le ranime. Aussi, à son tour, rejoint-elle sa chambre pour poursuivre son livre dans la chaleur des couvertures.

L'arrivée de l'électricité inaugure le printemps avec quelques jours d'avance et nous plonge aussitôt dans l'aventure. Dédé, l'électricien, en est à l'origine. Dès la fin des chantiers, il a disparu en

compagnie de *Poupette* mais vient nous rendre visite, tant pour s'assurer de la bonne marche de son installation que pour se ravitailler des produits de la ferme. Sa jeunesse et son bagout ont attendri ma mère qui le gâte. Un jour de mai, il grimpe jusqu'à nous, trainant derrière sa bicyclette son inséparable carriole. Au fond, sous un fatras de matériel, est dissimulé un poste de radio qu'il veut nous offrir.

Avoir chez soi un poste de radio comporte des risques et les Boches, gagnés par la nervosité, ont rappelé à la population les dangers courus en cas de désobéissance. Ma mère, dans sa spontanéité, accepte sans réfléchir, déjà tout heureuse de se sentir moins isolée du monde. Mon père pèse plus longtemps sa décision, mais lui aussi tombe d'accord, ne supportant plus la propagande de Vichy et trouvant trop optimistes les informations quotidiennes de Baptiste. Passionné par les événements qui se rapprochent, il rêve d'écouter « Londres ».

Il est décidé que le poste sera installé non dans la maison mais dans le haut d'une vieille grange dont l'aspect abandonné n'attire pas l'attention. On y accède par un escalier de pierre dans une sorte de grenier. Une lumière triste descend d'étroites fenêtres voilées de toiles d'araignées et n'arrive jamais, même au plus fort du jour, à chasser la pénombre qui enveloppe les meubles : quelques barriques de cidre, de vieux bahuts de chêne et une armoire pluricentenaire.

Cette pièce semble immense. Sa taille, le silence et l'obscurité qui y règnent donnent une impression d'abandon et de solitude telle que jamais nous n'osons nous aventurer sans la présence d'un adulte.

Mon père l'utilise dans diverses occasions. Il y entrepose ses réserves de cidre, déverse dans le fond des bahuts le trop-plein de grains et, dans l'armoire, il dépose quelques outils et des sacs de jute pour le transport des céréales.

C'est dans ces lieux que va naître et se poursuivre, jusqu'au dernier jour de l'Occupation, cette aventure fameuse que la famille et tous les habitants de la région vont partager, une aventure inoubliable.

Là, dans cette soupente d'allure misérable, sous la protection des ombres, à l'écart des routes, dans ces coins isolés des fins de terre, pendant plus d'un an, tous les soirs à vingt heures, le pays réuni va entendre les voix qui nous viennent de Londres.

La nouvelle de l'arrivée du poste clandestin s'est répandue à travers les fermes. Mes parents ont facilité la divulgation du secret, témoignant ainsi à tous leurs voisins une confiance absolue. Jamais personne ne les trahira.

Ce premier soir d'écoute, les hommes sont arrivés tôt. Ils ont quitté directement les champs bien avant la tombée du jour. C'est le temps des sarclages. On les reconnaît à leur pas dès qu'ils montent l'escalier de pierre. Les femmes toujours pressées se montrent à la dernière minute. Tous, dès l'entrée

dans le grenier, ont tendance à s'agglutiner vers le fond ou à se plaquer contre les meubles, laissant libres les premiers rangs comme le dimanche à l'église. Comme à la messe, les hommes aussi se sont découverts. Personne n'ose élever la voix et, seuls, quelques chuchotements sortent des groupes qui, à l'approche des huit heures, s'élargissent de minute en minute.

Mon père avec précaution ouvre l'armoire, sort de derrière les sacs de jute le poste, met le contact et recherche Londres sur les ondes.

Alors, pour la première fois, retentissent dans le silence religieux de la pièce ces deux mots tant espérés : « Ici Londres », deux mots simples qui arrivent à travers des grésillements, aussitôt suivis de ce signal dont on nous a si souvent parlé qu'il nous est déjà familier.

Celui qui n'a jamais entendu ces notes qui, comme des sanglots sur le tambour ou des coups de gong dans le temple bouddhique, annoncent le début du communiqué, celui-là ne peut comprendre l'émotion qui noue tous les auditeurs ; ces notes qui, comme un chant poignant, font frissonner chacun et pénètrent au plus profond de tous dans la pénombre du grenier où se devinent plus que ne se voient les silhouettes tassées des hommes et des femmes.

Ainsi, en ce soir de guerre et jusqu'au dernier jour de l'Occupation, dans ce pays agrippé aux monts d'Arrée, renaît le temps des catacombes. Tout le peuple rassemblé dans cet obscur décor

d'une mesure en ruine vient entendre la bonne nouvelle. Annoncée par ces vibrations, elle arrive par-dessus les mers.

Après le signal, dans le recueillement silencieux, tombent quelques messages personnels destinés à des inconnus qui comme nous, cachés dans une ville ou un village, en dévoilent le sens et s'apprêtent dans la nuit à accomplir leur mission. Bien qu'incompréhensibles, personne ne songe à émettre une remarque ou à troubler le silence, sachant que derrière ces mots habillés tantôt de poésie, tantôt d'ironie, quelques hommes dispersés décryptent un message d'importance.

La litanie terminée, débute le communiqué des nouvelles de la journée avec ces voix ardentes et ensoleillées des speakers qui, même dans les jours de défaite, maintiennent l'optimisme. Quand approche la fin, la parole devient plus lente et le ton plus grave. Puis quelques messages personnels sont répétés comme pour leur donner plus d'importance et, pour nous, plus de mystère.

Tous ces hommes de la terre, dont le visage et les mains sortent de l'ombre, écoutent immobiles parler de ces pays d'Orient ou d'Afrique, de ces villes inconnues, de ces fleuves étrangers, cela dans une langue qu'ils ne possèdent pas.

Cependant personne ne voudrait perdre un mot et chacun retient son souffle pour encore mieux entendre, sachant qu'à ce moment même quelque part dans le monde se joue leur destin.

Avec toute la ferveur enfantine de mes dix ans, j'assiste à la communion de tous ces gens qui ont quitté pour quelques instants l'attelage ou l'étable pour assister à la cérémonie. Quels rêves traversent leur imagination lorsque du haut de l'armoire tombent ces voix venues de Londres ? Quelle impatience doit gagner certains et quel désir de tout abandonner, de rompre les amarres et les chaînes qui, de toute éternité, étreignent leur race et font d'eux des hommes courbés ? Lesquels, parmi les plus jeunes et peut-être les anciens, ne caressent-ils pas alors l'espoir de s'évader du quotidien pour rejoindre ceux qui combattent ? Sans doute, dans ces heures bénies, abandonnant quelque temps leurs soucis, leurs mesquineries et leurs rivalités, retrouvent-ils des élans d'évasion et la certitude d'une prochaine libération. Sans doute aussi, en ces soirs, naît dans leur imagination une espérance encore plus folle et plus lointaine de temps meilleurs où se briseront les jougs de leur vie présente.

Quand le silence, à la fin de l'émission, retombe sur la pièce obscure, nul n'ose le rompre. Mon père replace le poste sur l'étagère derrière les sacs auxquels il donne une apparence de désordre. Alors s'entendent quelques murmures puis commence la descente à pas lents de l'escalier de pierre qui sonne sous les sabots de bois. Ce n'est qu'aux premières bouffées d'air dans la cour de la ferme que chute la tension intense de la réunion. Quelques paysans sans tarder filent vers leurs villa-

ges pour terminer le travail interrompu. D'autres se regroupent. Les commentaires vont bon train, les plus optimistes réconfortent ceux qui émettent des doutes.

J'écoute sans me lasser, tendant l'oreille sans perdre un seul mot de ces conversations d'adultes en breton. Cette communauté chaude des hommes dans la douceur du crépuscule représente à mes yeux la plus sûre des protections. Une confiance sereine s'empare de moi et chasse la peur d'une patrouille allemande, crainte qui souvent me traverse l'esprit et dont je n'ose parler.

Ces réunions vespérales ont resserré les liens du pays. Il se prend au jeu de braver l'ennemi qui cantonne à deux kilomètres et qui vient rôder aux abords mêmes de la ferme.

Sûr de son silence et confiant dans sa solidarité, il se sent prêt dès à présent à de nouveaux défis. L'occasion lui sera donnée sans tarder.

Le Service du travail obligatoire vient d'être décrété. Les hommes âgés de vingt ans sont invités à se rendre en Allemagne pour y travailler. En échange, un prisonnier français sera libéré. La propagande allemande, relayée par celle de Vichy, joue la corde sensible tout en ne ménageant pas ses menaces envers les récalcitrants.

Ces discours ne sont pas du goût des gens de la terre habitués au marchandage des bestiaux, des produits fermiers mais pas à celui des hommes.

« On n'est pas des bêtes », entend-on dans ces rencontres sur les champs de foire ou aux sorties des messes.

Ces promesses fallacieuses font l'unanimité et le pays décide sans hésiter de garder ses jeunes. Les fermes isolées, à l'écart des routes, constituent un refuge exceptionnel pour mettre à l'abri des poursuites les fils des paysans. Les citadins n'ont pas ce privilège. Alors beaucoup de familles paysannes se portent volontaires pour les recueillir et les camoufler.

C'est ainsi que Théo débarque chez nous un après-midi de juin 1943 vers les cinq ou six heures. Il nous a été dépêché par une de nos tantes qui demeure en ville. C'est toujours l'époque fastidieuse des sarclages entre les foins et les moissons. J'ai rejoint mon père et Yves qui s'apprêtent à éclaircir les rangs de jeunes pousses de betteraves quand Théo débouche vers la barrière du champ, conduit par ma mère.

Il est là, devant nous, et je me doute aussitôt que cette arrivée nous enfonce davantage dans la clandestinité et que l'étau se resserre autour de nous.

Une volonté habite ce visage anguleux déjà labouré par quelques rides tôt apparues. Le front est haut, encore relevé par deux larges golfes qui dégarnissent une chevelure autrefois épaisse. Le nez fin, à l'arête rectiligne, les mâchoires accentuées par le relief d'épais masséters, le menton carré, tout dit en lui le caractère. Il ressemble à ces hommes mûris très tôt et passés de l'enfance à l'âge

adulte sans connaître les incertitudes de l'adolescence. Théo a vingt ans. Les tempêtes de la vie et celles des océans ont basané sa peau et imprimé leurs sillons chez cet homme qui vient de la mer. Car Théo est marin-pêcheur.

Il s'avance vers mon père. Ces hommes, habitués aux rudesses des jours, avares de démonstrations, se serrent la main sans le moindre commentaire. Taillés dans la même pierre, ils se reconnaissent du même grain. Puis sans plus attendre, Théo, qui n'a connu que le gréement des voiles et le maniement de la barre, s'agenouille sur la terre, saisit un sarcloir et copie les gestes des paysans.

Ainsi est-il adopté par tous. D'autres jeunes débarquent dans les fermes voisines. Jean étudie l'anglais à l'université. Un autre dont le nom m'échappe a quitté l'Alsace, enseigne dans un collège et songe à la prêtrise. Toute la communauté les accueille sans méfiance. Ils ont choisi l'insoumission. On serre les rangs autour d'eux. Jeunes gens arrivés des villes, ils participent aux travaux de la campagne dont ils ne connaissent pas le moindre rudiment. Ils font les foin, les moissons. Ils apportent leur jeunesse et, avec eux, un air de fantaisie ravive ces terres reculées.

Le dimanche, ils se réunissent volontiers à la maison. Quand l'après-midi est chaud, nous descendons dans le jardin qui rayonne alors de jeunesse. Les conversations s'animent. Les éclats de rire montent. Mes sœurs, qui ont le même âge,

prennent part aux discussions. Puis le débat devient plus profond. Pendant des heures, ces jeunes refont le monde. Chacun apporte sa touche personnelle et expose sa vision du futur. Mon père donne son opinion. Ma mère prépare une tasse de « café » qui n'est qu'un jus d'orge.

Pendant plusieurs mois, tous ces jeunes trouvent refuge dans la région. Leur présence est connue de tous et tous restent aux aguets par crainte des Boches. Si l'alerte est lancée, ils s'évanouissent pendant quelques heures dans les bois. Jamais personne ne les dénoncera.

Puis, à nouveau, Théo reprend la barre. Écarté de ces « jeux d'adulte », je sens le danger s'épaissir et je pressens la gravité des silences et des chuchotements.

Théo étouffe dans sa cachette. Le marin qu'il est se sent prisonnier et ce jeune plein d'énergie brûle de se battre. Comme les mouettes égarées sur les terres retournent d'instinct vers les rivages, Théo, une nuit, prend le large. Il fera savoir aux siens et à ses hôtes qu'il a atteint l'Angleterre et rejoint les Forces françaises libres. Son départ laisse un vide autour de la table familiale, dans les champs et surtout dans les têtes. Il y avait creusé sa place.

On se rappelle le temps de sa présence parmi nous. De son côté, il ne nous oublie pas. Une mission le ramène sur les côtes bretonnes alors sous haute surveillance ennemie. Une embarcation le dépose sur les rochers. Il gagne les terres qu'il

connaît, prend contact avec les réseaux de résistance, recueille les renseignements et, le travail achevé, dans le plus grand secret, il rend une visite nocturne aux nôtres avant de regagner l'Angleterre pour de nouvelles aventures.

Jean, l'étudiant, n'a pas cette chance. Submergé par une vague de cafard, il veut pour quelques heures revoir les siens et les embrasser. Aucun conseil ne peut le dissuader et, le soir, il s'en va pour la ville. Après avoir retrouvé sa famille, il monte dormir dans une chambre désaffectée sous les combles de l'immeuble.

Cette nuit, une formidable explosion ravage la Kommandantur de la ville. Attentat ? Sabotage ? La ville est encerclée et fouillée maison après maison. Les SS quittent bredouilles l'immeuble où loge Jean, lorsque celui-ci, sortant de son sommeil au bruit des voix et des bottes, allume dans une demi-inconscience. Ce rai de lumière sous la porte trahit sa présence. Jean est arrêté. Quelques jours plus tard, il est dirigé vers les camps de concentration. Il n'en réchappera pas. Après la Libération, un ami qui l'a assisté viendra raconter à sa famille les derniers instants de ses vingt et un ans.

L'Alsacien aussi s'évanouit sans laisser de traces. Tout s'accélère à une rapidité étonnante. Le pays semble sortir d'une longue léthargie.

Le rythme des jours se trouve aussi tout changé par l'arrivée de l'électricité et la présence du poste de radio. Même au plus fort de l'été, les champs sont

désertés avant les huit heures et personne ne voudrait manquer aux premières minutes du communiqué. Quand les Alliés débarquent en Sicile, la foule s'agrandit encore. Des visages peu connus font leur apparition. Dans les têtes tout se précipite et pour certains la Libération va bientôt sonner.

Vers la même époque, des bruits parcourent la campagne. Ils descendent des monts d'Arrée. Des bandes de jeunes se sont rassemblées et attaquent par surprise des soldats allemands avant de s'évanouir dans les landes. Les mots de « résistance » ou de « partisans » reviennent dans les conversations. Cette nouvelle, loin de créer l'enthousiasme, fait place à beaucoup de méfiance. Très tôt, il apparaît en effet que ces groupes, loin de s'unir, rivalisent entre eux. Certains appartiennent aux FFI, d'autres se sont enrôlés dans les FTP sans trop savoir ce que veulent dire ces sigles. Ainsi le pays qui, dès le début de l'Occupation, a fait bloc contre l'ennemi se divise. Il y a pis. Parmi ces résistants, on signale des personnages peu recommandables qui n'inspirent aucune sympathie. Ils profitent de cette vie clandestine pour s'adonner à de viles besognes. Ainsi certaines fermes sont-elles victimes de leur visite nocturne pour être rançonnées. La population comprend que ces prétendus résistants ressemblent plus à des bandits de grands chemins et se barricade chez elle. Le pire côtoie le meilleur et des exploits de bravoure sont éclaboussés par des actes de vandalisme révoltant.

À ces attaques surprises les Boches répondent par la terreur. Chez tout adulte, ils suspectent un résistant qu'ils appellent terroriste. On entre dans les temps des arrestations, puis des déportations. Beaucoup d'incertitude et de mystère entoure ce mot.

Commencées dans l'espérance, les vacances, avec l'été, s'achèvent dans le doute. La Libération est reportée à la belle saison prochaine. Il faudra patienter et les difficultés ne manqueront pas. Déjà la sécheresse s'est mise de la partie pour troubler encore plus la vie quotidienne. Les puits dans les fermes se sont taris. Le nôtre ne donne bientôt plus qu'une eau saumâtre très insuffisante pour la consommation journalière. Les hommes commencent leur journée par la corvée d'eau. Dès le lever, mon père et Yves descendent au lavoir remplir quelques fûts qu'ils remontent vers la ferme pour les déverser dans les abreuvoirs.

Cette calamité devient le sujet des conversations. Tous les soirs on espère un orage ou des nuages dans le ciel. Le dimanche, à la messe, le prêtre et les fidèles récitent des prières et demandent au Seigneur un peu de pluie pour les prairies, les animaux et les hommes. Mais le Seigneur reste sourd et le ciel silencieux. Quant à moi, je les bénis l'un et l'autre de nous accorder des jours de soleil et, pour que cela ne cesse pas, je continue d'annoncer mes prières.

Ces temps arides durent encore quand j'entame ma dernière année d'école. Tout surpris de me trouver déjà parmi les grands, je me suis assis sur les bancs proches de la porte de sortie.

Mademoiselle paraît plus vigoureuse. Le temps sec va bien à ses bronches. Elle reprend même la direction de l'heure de gymnastique qu'elle a abandonnée depuis deux ans au plus costaud des élèves.

Elle donne beaucoup de son temps et de ses efforts à la division des grands qu'elle prépare aux examens. Sa méthode cependant ne change pas. Toujours patiente et respectueuse, elle n'impose jamais, conseille beaucoup et s'efforce par tous les moyens d'éveiller nos cervelles et de faire pénétrer quelques lumières dans les plus imperméables.

Comme j'ai tout dévoré dans la bibliothèque de la classe, Mademoiselle tire d'un des rayons de sa collection personnelle un livre. Je sais la marque de confiance qu'elle m'accorde par ce geste. Rien à ses yeux n'a plus de valeur qu'un livre. Je le tiens comme une relique, le lis avec le plus grand soin pour le rendre intact. Elle me fait alors part de ses impressions. Avec timidité je lui donne les miennes et retire une grande fierté de ces échanges.

C'est après la Toussaint de cette année que je fais connaissance avec mes premières bouffées de cafard. Elles arrivent comme une ombre dans la tête.

D'abord surpris par ces passages étranges, je suis rassuré d'en connaître la cause. Dans un an, il me faudra partir en pension. Je n'ai pas d'autre choix.

J'ignore ce qui me peine : quitter l'école, la compagnie de mes camarades ou la protection des miens ? Sans doute est-ce un peu tout cela. Je sens que s'achève une époque douillette et protégée et qu'il me faudra à l'avenir batailler ferme. C'est cette rupture que j'appréhende.

Je souhaite jouir de ces derniers mois qui me restent avant de partir, utiliser tous ces instants et égrener toutes les minutes pour mieux savourer le bonheur qu'elles me procurent.

Les jeudis après-midi, je me glisse avec mes livres à l'un des bouts de table de la cuisine où repasse ma mère. La pièce embaume le linge frais séché sur les herbes du jardin ou les haies d'aubépine. J'aime par-dessus tout le moment où elle amidonne les chemises à plastron de mon père ; une odeur fade et douce, unique, se mêle alors à celles des graminées et des épineux. Le fer va et vient sous la main de la repasseuse dont les pommettes rougissent sous la chevelure qu'elle replace par intermittence du revers de la main.

Il m'arrive d'interrompre la marche du travail et de poser une question. Ma mère repose le fer de braises rouges, s'assied, le visage carminé, et répond. Car cette repasseuse du jeudi, sous sa blouse grise piquée de pois, est une érudite. Pendant quelques minutes, nous nous évadons. Puis elle reprend le lent balancement du bras, je reviens à mes leçons et tous deux en silence nous savourons ces instants.

Il m'arrive aussi, en ces jeudis de liberté, de rejoindre mon père dans les champs. C'est pourtant entre nous le temps des échanges difficiles. Nos conversations ne dépassent guère le terrain des banalités. Tous deux, nous le regrettons sans nous le dire et sans pouvoir y remédier. Pourtant, quand nous nous trouvons seuls, je perçois dans nos silences côte à côte une vision et une approche communes des choses que notre pudeur n'ose exprimer.

J'aime ces après-midi où il me demande de l'accompagner vers la forge. Il conduit un de ses chevaux pour y être ferré. Ma présence inutile donne beaucoup plus de prix à son invitation. Tenant le cheval par la bride, je chemine à ses côtés. Fixant le chemin, sans me regarder, il se laisse alors aller. Il me pose des questions personnelles et à son tour m'abandonne quelques-uns de ses secrets. Je deviens, pour quelques minutes exceptionnelles son confident et, de ces promenades, je conserve l'odeur acre des cornes brûlées et la richesse des échanges paternels.

L'année 1943 se referme dans la tristesse et le découragement. Trop de déceptions se sont accumulées durant ces douze mois et ont épuisé les forces d'espérance. La tragédie de l'attentat de la Kommandantur assombrit encore ces derniers jours.

Avec Jean, l'étudiant, un de nos jeunes cousins est arrêté. Il a juste dix-sept ans. Collégien, en classe de première, une histoire stupide l'a signalé aux Allemands. Par bravade, il a jeté, un jour, par la

fenêtre entrouverte de la classe, un billet injuriant les Boches. Ceux-ci qui occupent une moitié du collège ramassent le papier et commencent sur-le-champ l'enquête. Ils menacent de fermer l'établissement si l'auteur ne se dénonce pas. Tous les élèves font bloc pour se taire. Cette attitude n'est pas du goût du préfet des études, un abbé, qui enjoint au coupable d'avouer. Malgré l'avis de ses camarades, le cousin rend les armes. Il est renvoyé et fiché sur les listes allemandes.

Après l'explosion, les Boches viennent le cueillir au petit matin de Noël. Comme Jean, il ne reviendra pas.

La pluie inaugure l'année 1944. Cette cinquième année de guerre s'ouvre sous un ciel bas. Une lumière sale éclaire à peine la salle où nous sommes réunis pour cette fête de l'an, et, comme le temps, les cœurs ne sont pas à l'embellie. Dehors, les vents de galerne soufflent les bourrasques et pénètrent par rafales dans la cheminée en refoulant dans la pièce des bouffées de fumée. Celles-ci piquent les yeux et obscurcissent encore davantage la maigre lueur du jour. Comme il n'est pas d'usage d'allumer les lampes en plein après-midi, on se croirait à une veillée funèbre plus qu'à une fête familiale.

En ce jour, des souvenirs assombrissent les têtes, et les fantômes de Tom et Harry, de Théo, de Jean l'étudiant, de tous ceux qui nous ont apporté un peu de rêve et d'espoir pendant ces années, tous ces

fantômes hantent par instant notre assemblée. Mais personne n'en parle. Chacun remue seul ce passé et garde pour lui ses confidences.

Les hommes surtout broient du noir. Mon oncle a délaissé son optimisme et montre une mine aussi grise que le jour. Mon père ne fait plus de pronostics. Ma tante trouve matière dans le temps et les événements à conforter son humeur noire. Avec mes jeunes cousins je m'évade de cette ambiance pour m'amuser dans une pièce voisine.

Vers la fin de l'après-midi, ma mère n'en peut plus. Elle a fait tant d'efforts pour recevoir ses hôtes. Alors, rassemblant toute son énergie, elle lève le ton, houspille les uns et les autres pour remonter leur moral. Surpris par l'intervention inattendue, chacun met du sien et, à entendre les conversations s'animer, il est évident qu'elle a convaincu son monde.

Les hommes ont lu dans le ciel et sur la terre les signes d'un hiver pluvieux : la présence des hérons dans les prairies, les vols d'étourneaux sur les champs ou les cris pointus des corneilles. Cette année de guerre ne doit ressembler en rien aux précédentes. Le froid et la neige seront absents. La terre suinte l'humidité. Elle regorge d'eau. Les ruisseaux quittent leur lit pour s'étaler sur les prés en larges étangs. Chemins et routes ruissellent et, à la fin de la saison, les averses tombent toujours et transforment les premiers labours en gadoue.

Cet hiver nous étonne. Pour la première fois, nous ne reconnaissons plus nos longues veillées d'autrefois, écornées par l'arrivée de l'électricité. En toute saison, la journée de travail a désormais une égale longueur et notre écoute sacrée du communiqué de vingt heures ampute encore notre temps au coin du feu. Mon père ne s'attarde pas en notre compagnie. Yves a abandonné la confection de ses paniers d'osier et rentre chez lui après le repas du soir. Quand nous montons vers les chambres, chacun, sans l'avouer, regrette les temps d'avant.

Par bonheur nos réunions vespérales autour du poste de radio ont toujours lieu. Le nombre des auditeurs se réduit les soirs d'intempéries. Un petit groupe reste fidèle. Pourtant les nouvelles ne sont pas toujours réconfortantes en ces débuts de 1944. Après les avances des troupes alliées sur tous les fronts pendant le dernier été, on a l'impression d'un essoufflement. En Russie les troupes s'embourbent et en Italie les Boches résistent. Notre libération s'éloigne.

Il pleut. Le premier trimestre est déjà bien entamé. Je prépare mon diplôme d'entrée en sixième dans la certitude de la réussite. Ma mère, aussi confiante en mon succès, a déjà fait la demande d'une entrevue avec le supérieur du collège pour mon admission à la rentrée d'octobre. Elle est fixée après les vacances de Pâques.

C'est ma dernière saison des nids. J'étends mon terrain de chasse et repousse les bornes de mes

recherches. J'accompagne Jean des Garennes jusqu'en ses terres de landes et d'ajones. Parfois nous partons en bande plus pour le plaisir de se retrouver ensemble que pour celui de dénicher les œufs. Nous savons que ces sorties n'auront plus de suite. Le parcours de nos jeunes années touche à sa fin. Chacun s'en ira bientôt de son bord, l'un vers les champs, l'autre vers la pension. Alors le doute nous gagne. L'an prochain, au hasard des rencontres, pourrons-nous encore nous retrouver, bavarder et rire ensemble ?

Pendant ces longues marches, malgré notre gaucherie et notre pudeur enfantines, nous nous jurons mille promesses d'une amitié durable. Mais à l'heure des séparations, beaucoup d'appréhension se glisse en nous. Une déchirure sournoise s'installe dans les mailles de cette camaraderie tissée sur les bancs de l'école, une déchirure dont nous avons le pressentiment qu'elle ira en grandissant.

Pour mieux resserrer nos rangs, nous avons formé une équipe de football. Depuis peu cette passion est née chez plusieurs d'entre nous. L'observation des troupes anglaises puis allemandes qui jouent à ce jeu nous l'a fait découvrir et aimer. Nous avons rafistolé un ou deux vieux ballons chapardés aux Allemands et, tous les dimanches, nous nous lançons dans des parties acharnées. Nous partons à pied jusqu'au terrain de l'adversaire, nous rentrons, toujours à pied, four-

bus, crottés, mais si heureux. Rien ne peut mieux nous souder.

En mars 1944, nous parvient l'annonce de l'arrestation par les Boches de l'oncle Bernard et de son départ vers une destination inconnue. À son passage, Baptiste a remis une lettre à ma mère, une de ces lettres coutumières qui a pour mission de maintenir les liens familiaux. Avec précaution, elle la glisse dans la poche de son tablier pour remettre à plus tard la lecture et mieux savourer celle-ci dans la solitude et la paix de sa chambre. C'est l'habitude de ma mère de déguster ainsi les nouvelles familiales avant de les partager avec les siens. Sans doute ce jour-là aurait-elle oublié la lettre jusqu'au soir sans le rappel de mon père. Alors, tirant de son chignon une épingle à cheveux, elle ouvre l'enveloppe avec lenteur, comme pour en retarder le plaisir de la découverte.

« Bernard a été arrêté hier à onze heures par la Gestapo. » Ainsi commence la première phrase. Ma mère ne peut en lire plus et mon père achève à haute voix. L'oncle Bernard est le frère de ma mère. Tous deux partagent une même admiration et entretiennent l'un envers l'autre des liens préférentiels, comme cela se rencontre souvent dans les familles nombreuses.

Mon père porte grande estime à cet homme et apprécie en lui des qualités humaines que tous ceux qui l'approchent disent exceptionnelles. Quant à moi, non content de l'avoir pour oncle, je me

félicite aussi qu'il soit mon parrain. J'ignore la signification de ce mot, mais il me gâte à chacune de ses visites et cela me le rend très cher.

Aussi l'annonce de cette arrestation plonge la famille dans la stupeur et la tristesse. Ma mère ne songe plus qu'à rejoindre sa belle-sœur pour lui apporter son soutien. Dès le lendemain, elle prend le train. À son retour, lorsqu'elle apparaît sur le quai de la gare, ses yeux ternes et son visage défait parlent pour elle. Avant ses premiers mots, nous comprenons tous que l'oncle Bernard n'est pas libéré. Dès ce jour, la famille s'installe dans l'attente de sa délivrance et, dans nos prières du soir, on ajoute une simple phrase pour la libération de l'oncle Bernard.

Encore bouleversés par cet événement, nous parvenons aux fêtes de Pâques. Le temps toujours pluvieux ne nous a pas préparés à leur arrivée.

Ce dimanche, nous abandonnons la « Chapelle » pour assister à la messe à l'église paroissiale où les cérémonies revêtent plus de solennité. Nous parcourons les six kilomètres à bicyclette. Elles sont bien piteuses, ces bicyclettes brinquebalantes dont les roues cerclées de lanières de cuir ou de caoutchouc en guise de pneus n'offrent aucune souplesse. Comme je n'ai pas de vélo, je profite du porte-bagages de celui d'une de mes sœurs. Au bas des côtes nous descendons pour les monter à pied, puis nous repartons. Nous croisons quelques soldats allemands aux yeux bridés. Les « Mongols » se font de plus en plus nombreux. Sur la place de l'église, une

surprise nous attend. Une prise d'armes a lieu en présence d'un général allemand en tenue rutilante. Les Boches veulent ainsi impressionner la population locale qui arrive nombreuse à l'office.

Après ces efforts et ce spectacle, je n'ai plus la tête à la prière. Les grandes orgues célèbrent avec éclat ce matin de résurrection. Elle a un sacré talent, la vieille organiste toute fripée d'âge ! Une chorale féminine s'efforce sans succès de ne pas chanter faux. Les prêtres ont revêtu les ors et sorti l'encens. Les fidèles se lèvent et s'agenouillent avec docilité au signe d'un officiant. Je suis le mouvement en observant à la dérobée tous ces gens que je connais bien.

À la sortie, la place est déserte. Les Boches ont achevé leur parade. Un épais crachin succède à la pluie matinale. Avec mes sœurs, je n'ai qu'une hâte, celle de nous rendre chez une de nos tantes qui nous invite à déjeuner en ce dimanche de Pâques. Elle demeure dans un manoir à la lisière du bourg. Celui-ci, caché dans les plis d'un vallon, offre, lorsqu'on le découvre derrière un porche solennel, une façade sévère de granit. À l'intérieur, l'obscurité règne même au plus fort du jour, à peine coupée par un rai de lumière qui tombe des hautes fenêtres. Ma tante vit là comme retirée du monde, en compagnie d'un fils, mon cousin Jean. Durant toute sa vie, le malheur a été le lot de cette femme. La perte de son mari et de deux fils en pleine force de l'âge l'a tenue recluse derrière ces murs. Et, comme sa demeure qui a traversé les

siècles, elle aussi sort du temps. Dans ses habits de deuil qu'elle ne quitte jamais, elle a perdu ses formes et son âge. Elle adore ses neveux, reportant sur eux le trop-plein d'affection qu'elle ne peut plus accorder à ses enfants morts trop tôt. Nous faisons provision de toute la tendresse qu'elle déverse sur nous qui l'aimons beaucoup. Et, en ce dimanche de Pâques, ce manoir, endormi sur ses souvenirs et dont les habitants ont pris la teinte grise de la vieille pierre, sort de sa torpeur et se donne ce jour-là un air de résurrection.

Mon inscription en classe de sixième a été fixée au dernier jeudi d'avril au collège de Saint-Pol. Saint-Pol-de-Léon à deux pas de la mer a établi sa renommée sur trois piliers : ses primeurs, la fameuse flèche de la chapelle du Kreisker et son collège. C'est une expédition que d'atteindre par le train cette ville distante seulement d'une trentaine de kilomètres. Depuis quelques mois, les mitraillages des voies ferrées ont désorganisé la régularité du trafic.

Nous quittons la maison, dès le lever du jour, pour rejoindre la gare du départ. Autour de celle-ci, les Boches ont creusé des casemates pour des batteries de défense antiaérienne. Le trajet de l'aller se fait sans incident et, à l'heure fixée, nous pénétrons dans le bureau du supérieur.

Je n'appréhende pas cette entrevue, persuadé de son bon déroulement et décidé à faire figure honorable. Assis à son bureau, les yeux mi-clos derrière

des lunettes en demi-lune, les traits épaissis de graisse et fatigués avant l'âge, les joues tombantes en bajoues, le supérieur a un air bonhomme. Une bienveillance accueillante se dégage de ce personnage. Avare de mots, son discours est de courte durée et mon entrée se décide en peu de minutes.

Pendant la conversation, je jette un coup d'œil discret par-delà les vitres qui donnent sur les cours, désertes à cette heure, et sur des bâtiments du collège occupés par les Boches. Sur les toits flotte la croix gammée. C'est dans une de ces cours que mon cousin a lancé son billet provocateur qui depuis lui a valu son arrestation et sa déportation. Le supérieur saisit mon regard, se détourne avec lenteur vers les fenêtres et se borne à écarter les bras en signe d'impuissance. Puis, se levant, il nous reconduit vers la porte. Alors là, sur le palier, prenant par le bras ma mère avec une élégance surprenante chez cet homme si gauche, il évoque en quelques mots le souvenir de mon frère.

Sept ans plus tôt, ma mère avait vécu la même scène qu'aujourd'hui pour l'inscription de son fils aîné qui devait mourir quelques mois plus tard. À l'évocation de ce passé trop récent, des larmes que je ne veux pas voir perlent sur son visage et sa main se crispe très fort sur la mienne. Je devine, dans la moiteur de la peau et les tremblements des doigts, l'émotion qui l'étreint.

Nous avons une longue attente avant l'heure du retour. Ma mère propose d'atteindre les plages.

Une rue étroite, la « Grand-rue », aux maisons anciennes, nous mène vers un cimetière à la sortie de la ville. Sur la gauche monte un sentier sablonneux qui embaume le chèvrefeuille. Au flanc de la colline, à la lisière d'un bois de pins parasols, le chemin s'arrête net, coupé par des barbelés. Des inscriptions allemandes et françaises interdisent le passage. Au-delà, quelques bancs abandonnés, tournés vers le rivage, attendent des passants qui ne viennent plus. Par une trouée entre les arbres apparaît jusqu'à l'horizon une mer déserte enserrée dans un large golfe.

En contrebas, des plages vides et sans vie, piquées de toutes parts de champs de ferraille en guise de défense. Ça et là, enfoncées dans la terre ou encastrées dans les rochers, des casemates allemandes dont l'unique ouverture, pointée vers le large, laisse voir l'œil noir d'un canon à longue portée. Ces constructions massives observent en silence une mer abandonnée.

On dirait des monstres, des cyclopes endormis, vautrés dans le sol, attendant quelqu'un ou quelque chose qui n'a pas de nom, tout prêts alors à se réveiller et à cracher leur venin.

Cette attente, tournée vers la mer, s'empare de tous, jeunes et anciens, hommes et femmes, paysans et citadins, Allemands et Français, une attente qui pénètre aussi les choses, les bancs sur la colline, les pins parasols sur le haut du rivage, le chèvrefeuille sur le bord du sentier, une attente de

toute la nature. La terre, la mer et les hommes veillent.

Nous nous sommes assis sur l'herbe. Ma mère, qui a retrouvé son visage paisible, sort des tartines. Les restaurants, à court de nourriture, ont fermé depuis peu leurs portes. D'ailleurs seraient-ils ouverts, nous n'y serions pas allés. L'argent nous est compté.

Elle m'ouvre son cœur et, à travers ses mots, je comprends ses souhaits pour l'année scolaire prochaine. Ayant perdu son fils aîné, elle reporte son espoir sur son plus jeune garçon. Sur moi, elle double la mise. Comme tous, cette femme est dans l'attente, mais à celle partagée par tous elle en ajoute une autre toute personnelle qu'elle me confie en secret.

Dans le train du retour, je me trouve assis devant un infirme d'une vingtaine d'années que la maladie a terrassé et transformé en une misère toute difforme. Je ne peux m'empêcher de jeter à la sauvette mes yeux en sa direction. Sa mère, qui vient de le sortir d'un établissement de soins pour le soustraire aux bombardements annoncés, entoure son fils de trésors d'attention. Pas un sourire n'éclaire les traits de ce jeune malgré la délicatesse maternelle. Je découvre le délabrement des corps et les souffrances de l'âme et j'apprécie mon bonheur.

Je suis tout à mes réflexions, lorsque le train stoppe sans avertir en rase campagne. À notre gauche, la mer clignote sous les reflets d'un soleil

descendant. Puis le ciel s'embrase dans un bruit assourdissant. Nous assistons, aux premières loges, à un bombardement allié sur le large et dont les cibles nous échappent. Les cyclopes se sont mis à rugir.

Cela a été très bref, le temps d'une frayeur intense qui ne s'achève qu'au terme du voyage quand j'aperçois mes pins qui protègent la ferme.

Le mois de mai traîne en longueur. La pluie qui ne cesse de tomber retarde le printemps. Les hommes, gênés dans leurs semailles, se lamentent. Mais une inquiétude, que personne n'exprime, naît en sourdine et, avec les jours, prend de plus en plus corps. Le temps exécrable rend toute tentative de débarquement improbable. Faudra-t-il à nouveau remettre à l'année prochaine la délivrance ?

Quand arrive juin 1944, je termine mes derniers cours avant mon examen d'entrée en sixième.

X

Le ciel rase la cime des pins en ce matin du six juin 1944. À voir l'épaisseur des nuages, la journée, une fois de plus, sera sans soleil.

« L'orage a tonné toute la nuit », dit ma mère lorsque je pénètre dans la cuisine.

« Il vient de l'est », ajoute mon père, perplexe. Les orages, d'habitude, nous arrivent par l'ouest ou par le sud.

Ce matin, nous avons droit à une seule tartine de pain et à une part de bouillie d'avoine réchauffée, plat insipide à mon goût, mais qui a l'avantage de nous caler l'estomac pour toute la matinée. Il ne pleut plus, mais un fin crachin tombe en caressant le visage et décore de perles les herbes et les feuilles. Souvent le cafard m'envahit par bouffées éphémères reliées à un souvenir, une image. Mais aujourd'hui la nostalgie est tenace. Est-elle due à l'humidité du printemps ou à la proximité de l'examen qui provoquera la rupture d'une forme de bonheur ?

Après avoir dépassé l'allée de peupliers, je rencontre un de nos voisins qui revient du pré.

Tout à ses méditations et l'air absent, il guide son cheval. L'homme est sympathique. Il attire les moqueries mais les rend bien dans un langage imagé et plein d'humour. Cet homme qu'on appelle *Louis Bian*, Louis le Petit, s'arrête à mon niveau, lance quelques allusions désabusées sur le temps puis pose des questions sur les dernières nouvelles. Habitué de nos réunions vespérales autour du poste de radio, il n'a pu s'y rendre depuis plusieurs soirs. Je lui en fais un résumé. « Rien de neuf. Je monterai ce soir », ajoute-t-il en proférant des jurons envers les Alliés qui ne se décident pas à débarquer.

Je cours jusqu'au carrefour suivant pour rattraper mon retard. Là, au pied d'une croix de granit qu'on décore les jours de fête, les écoliers s'attendent pour terminer ensemble le dernier tronçon du parcours vers l'école.

J'arrive le premier. Un grondement sourd roule par intermittence derrière les collines du côté de l'est. L'orage de la nuit dure encore mais ne se rapproche pas. C'est alors que trois de mes camarades déboulent au pas de course.

« Les Américains ont débarqué », hurlent-ils. Ainsi, vers les huit heures du matin, ce six juin 1944, le débarquement allié m'est révélé au pied de la croix. Divine nouvelle !

L'un de mes compagnons l'a apprise sans trop connaître la source et ne possède aucun autre détail. Sachant l'existence de notre poste de radio,

ils espèrent de ma part quelques précisions. Comme nous n'écoutons les informations que le soir, j'ignore tout.

Mais cette phrase, « les Américains ont débarqué », ne suffit-elle pas ? Qu'importe les détails, qu'importe les questions ! Ça y est, on tient la bonne nouvelle. Si mes bras ne la peuvent serrer, mon cœur explose de joie. J'ai une envie folle de crier, de courir vers mes parents.

« Les Américains ont débarqué, les Américains ont débarqué ! » Nous galopons vers l'école. D'autres groupes répètent la même phrase. Le débarquement a eu lieu cette nuit quelque part sur les côtes normandes. Personne ne situe très bien la Normandie, mais quelle importance ? Ils sont arrivés !

Mademoiselle tarde à descendre. Quand elle apparaît sur le perron, filles et garçons clament la phrase magique : « Les Américains ont débarqué. » Surprise, d'un geste elle fait taire son petit monde et demande à l'un de nous des précisions. Elle comprend qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie. Elle se précipite vers la classe de Madame puis, toute pâle, revient sur ses pas et nous fait rentrer.

Elle nous ordonne de nous asseoir à nos places, de refermer nos cahiers et de ranger nos cartables. Puis elle dépose une carte de France sur le tableau. De son doigt, elle trace les côtes normandes. À cet instant, des roulements sourds font trembler les vitres. Mademoiselle s'interrompt : « Le débarque-

ment ? » dit-elle, interrogative, en haussant les épaules.

Il n'y aura pas de cours ce matin du six juin. Nos esprits en errance vagabondent. Mademoiselle, d'une voix douce, se lance dans une improvisation sur la guerre. C'est la première fois qu'elle nous en parle, depuis ce jour de 1942 où elle nous a raconté la chute de Singapour. Nous nous en souvenons tous. Puis elle n'y a fait aucune allusion. Elle a gardé pour elle ou ses proches ses impressions personnelles.

D'une voix fluette, elle trace une fresque émouvante des combats qui se déroulent, en cette heure précise, sur tant de fronts d'Europe et d'Asie et sur les plages plus proches de Normandie. Des soldats, sans distinction de race, de pays, vont mourir ce matin encore. Ces jeunes, de peu nos aînés, elle les réunit tous dans ce même sacrifice. Alors que nous rêvons de victoire et aussi de vengeance, notre maîtresse nous parle de pardon et de paix.

Vers l'est, l'orage gronde encore. Je me précipite vers la maison, certain que ces bruits portés par le vent annoncent bien le débarquement. Pour reprendre mon souffle et mieux les entendre, je m'arrête. Je sais que je n'oublierai jamais ce roulement sourd.

Ça sent bon le lard fumé en entrant dans la cuisine, une odeur de braises et de cendres chaudes. La famille a entamé le repas avant mon arrivée.

« Les Américains ont débarqué ! » Mes propos

ne reçoivent pas les échos espérés et cependant personne n'a eu vent de la nouvelle. Seule ma mère s'étonne. Je raconte avec précipitation ma matinée. « Radio-école », dit ma mère en me taquinant.

Les hommes ne bronchent pas. Yves, le regard penché vers l'assiette, lape bruyamment. Mon père a l'œil sceptique. Ces paysans sont usés, usés d'avoir trop attendu et trop espéré. Usés comme ces monts de l'Arrée rabotés par les siècles. À moins que ce ne soit la méfiance qui les retienne. Alors ils patienteront jusqu'à l'heure du communiqué. Les voix de Londres, seules, ont le pouvoir de les convaincre. Ainsi pensent-ils se garder de toute désillusion si, par malheur, l'annonce que je viens de lancer est fausse. Ils prolongeront encore de quelques heures cette attente qui les ronge depuis des années. Ils la prolongeront pour donner leur prix à ces ultimes instants.

Je retourne à l'école avec mes déceptions. Il n'y aura pas de classe l'après-midi. Mademoiselle nous accorde une liberté totale dans la cour de récréation.

Très tôt ce soir-là, la ferme voit arriver les premiers auditeurs. Baptiste a colporté la nouvelle. Comme elle est trop lourde à porter, hommes et femmes ont tout abandonné sur-le-champ-pour en partager ensemble la charge.

Les marches de pierre résonnent d'impatience sous les sabots de bois. Le vieux grenier, une fois de plus, nous accueille et ouvre grands ses murs.

Il se fait immense, il se fait beau, ce vieux grenier, pour recevoir la foule des fidèles. Pourtant il ne se fait plus d'illusions. Il sait que bientôt s'éteindra la bonne nouvelle qui tombe de l'armoire et que le tabernacle se fermera pour toujours sur son silence. Alors ces messes clandestines de ces années de guerre deviendront les bonnes histoires des fins de banquet. « Te rappelles-tu ces soirs de 44 dans ce grenier de ferme sur les hauts des collines ? Te rappelles-tu ? Nous y étions ces soirs... », et le récit ira se perdre dans les alcools et les fumées.

Il sait, ce vieux grenier, que les fidèles s'en iront comme ils sont venus, frôlant les murs. La vieille charpente se repliera sur les bahuts, la cidrerie et l'armoire qui parlait. Il sait que ces fêtes cachées ne sont qu'une parenthèse.

Aussi aujourd'hui, il se veut grand, il se veut beau, le vieux grenier, pour cette cérémonie, pour entendre avec tous les croyants l'annonce de la délivrance.

Une même angoisse étreint l'assemblée quand, vers huit heures, une voix tranche notre silence et annonce : « La bataille de France a commencé ce jour. » Alors monte, sous la mâtüre abandonnée, un cri unique ; tout est dit dans cette phrase. C'est là la récompense de tous ces gens, le cadeau le plus fabuleux, le cadeau qui a le poids des attentes déçues. Et, ce soir, on le possède dans ces simples mots : « La bataille de France est commencée. »

Dans la cour, à la fin de l'émission, personne ne peut décrire son émotion. Tous ces gens ont tant de

choses à dire ! Les joies comme les peines doivent rester muettes. Alors ils se taisent, car ces hommes de la terre ne savent parler que dans leur tête.

Je suis comme eux, enfermé dans mon silence, la tête bouillonnant de mots. J'ai rejoint ma chambre avant la tombée de la nuit. Je me suis assis sur le rebord de la fenêtre. Depuis quelques heures les vents ont tourné et balaient le ciel. Le roulement de l'est s'est assoupi comme s'il allait mourir. Le soleil, dans la tourmente des nuages, baisse avec lenteur. Au pied de la maison, sur ma droite, les vergers ont fleuri et, sur les parterres, pointent les premières pousses de campanules. Je m'enivre des parfums délicieux des foins et des lilas. Le printemps, sans crier gare, est arrivé.

Je revis cette journée qui s'achève dans l'allégresse. Tant d'événements se sont écoulés depuis cette heure grise où je m'éloignais vers l'école. Il a suffi de quelques mots sur le chemin pour que tout soit transfiguré.

À ma fenêtre me reviennent une à une les émotions de ce jour mémorable. Avec bonheur, je feuillette aussi ma mémoire de ces dernières années.

Apparaissent dans l'ombre des silhouettes amies : Théo, le marin, Jean l'étudiant, Tom et Harry et d'autres encore. Elles passent ce soir en coup de vent, le temps d'un salut, pour repartir vers leur destin. Puis résonnent ces bruits qui, je le

sais, ne me quitteront jamais : le glas des cloches au premier jour de guerre, le vol nocturne des avions sur Brest, les pas des Boches dans les recoins de la ferme et, couvrant le tout, ces voix ardentes venues de Londres.

Tourné vers le couchant, la joie me prend par les épaules. Spectateurs du premier rang et parfois acteurs, nous approchons du dénouement. Un acte s'est achevé et un autre vient de commencer. Je l'attends avec confiance et curiosité. Avec passion, j'assiste à ces événements, conscient de traverser une période inoubliable.

Le soir est venu. Sur les plages de Normandie, la mer s'est retirée. À ma fenêtre, l'embellie est de retour. Dans le ciel, les hirondelles poussent leurs trilles et dessinent leurs arabesques dans la transparence de la nuit. Le six juin 1944 touche à sa fin, laissant derrière lui des morts, à peine plus vieux que nous, nous a dit Mademoiselle.

Dès le lendemain, tous nos regards se tournent vers les plages normandes. Une obsession dans la tête. Nous avons maintenant notre front à nous, tout proche de nous. Les vents nous ont annoncé son ouverture. On se met à oublier la guerre lointaine pour ne penser qu'à la nôtre. Pour mieux la suivre, j'ai dessiné de grandes cartes de Normandie. Tous les soirs, après les informations, je pique mes épingles sur les villes ou les bourgs conquis par les Alliés et, les jours incertains, je triche à notre avan-

tage. Des noms nouveaux deviennent familiers : Sainte-Mère-l'Église, Isigny, Bayeux, des noms qui fleurissent bon l'espérance. Mais au bout d'un mois, mes épingles n'ont guère bougé.

Proches de nous, les Boches s'énervent. Les résistants menacent leurs arrières. L'insécurité s'infiltre et le pays s'est refermé sur lui-même. C'est en ces jours mitigés qu'un homme débarque, qu'il faut cacher. Une fois de plus notre ferme se fait hospitalière. D'origine paysanne, ce personnage semble avoir toujours fait partie de notre communauté. En quelques heures, il s'est glissé dans les habits des paysans et a retrouvé leurs gestes et leurs coutumes. Rien dans sa tenue ni dans sa démarche ne le trahit. Il parle breton avec l'accent de la terre. Cet homme a dépassé la quarantaine. Toujours d'humeur égale, je me demande quelle folie a conduit ce sage à se perdre chez nous. Mais ce n'est pas la saison des questions. Je comprends ou plutôt je saisis quelques bribes de conversations adultes, mais je préfère entourer de mystère ces hommes en cavale. Je me réjouis que les miens ouvrent leur maison à ces personnages traqués par l'ennemi.

J'accompagne l'inconnu jusqu'aux prairies. Les foins battent leur plein dans ce printemps qui a subitement explosé. Sur le chemin, il lui arrive de poser la main sur mon épaule, et ce geste protecteur dissipe toutes mes interrogations et mes inquiétudes. Je l'appelle François ; il m'a apprivoisé.

Les cours ont repris après la longue récréation du six juin. Mademoiselle achève avec sérénité les révisions avant le jour des examens. Ceux-ci ont lieu à la date prévue. Le succès couronne la classe et récompense la maîtresse. Je franchis ce premier obstacle sans trop de difficulté.

Un mois nous sépare encore des grandes vacances fixées à mi-juillet. Dès le soir de l'examen certains élèves se sont empressés de disparaître. Jean des Garennes a rejoint ses landes sur les collines. Pour lui, comme pour beaucoup d'autres, ces années d'école n'ont été qu'une courte péripétie. La terre les reprend, sans doute pour toujours. L'instruction reste un luxe.

D'autres élèves mettent un point d'honneur à achever l'année scolaire jusqu'à son dernier jour. Pour ceux qui terminent leur scolarité primaire, c'est le temps des adieux, celui des serments et des premiers amours.

Durant ces heures privilégiées, nous oublions la guerre qui se fait toute proche. Elle siège à nos portes et a installé ses armées sur nos propres champs. Nous la côtoyons comme une vieille habitude. Avant de nous quitter, elle se rappelle à nous une fois encore.

Une surprise nous attend à l'heure de la sortie des classes. Une colonne blindée allemande a trouvé refuge, durant l'après-midi, dans nos chemins creux et sous les sycomores dans l'enclos

de la « Chapelle ». Les soldats goûtent le frais. Certains se sont assoupis sur l'herbe, le fusil à portée de main. D'autres veillent sur les dormeurs et les blindés. Dans leurs yeux, la peur se mêle à la fatigue : une troupe à la dérive dans un uniforme poussiéreux. À quelque distance, nous faisons les curieux, passant en revue les groupes. C'est alors que l'un de nous lance à la cantonade ses pitreries et déclenche les rires. Le ton est donné. Une sentinelle excédée s'approche et nous interpelle. Je me trouve par hasard au premier rang et, comme jusqu'à présent je n'ai rien dit, l'occasion est belle de me faire remarquer. Sans réfléchir, je réponds du tac au tac par un juron en breton. A-t-il compris que je l'insulte ? D'un bond, l'homme se dresse, le fusil à la main. D'un coup sec il fait claquer la culasse. L'arme est prête. La colère défigure ce visage. Seuls quelques mètres nous séparent l'un de l'autre. Les doigts du soldat se referment sur la gâchette. Ni moi, ni mes camarades ne bronchons. À cet instant précis, un merle s'envole de dessous les branchages et la main fatiguée quitte la gâchette, peut-être à cause de l'image furtive d'un enfant de mon âge qui lui rappelle son propre fils ? L'homme aux tempes grises sous le casque tourne le dos et dépose son arme à ses pieds. La tête dans les bras, il s'allonge dans les herbes.

Le passage de la colonne blindée a semé le trouble dans le pays. Endormi dans son isolement et sa

sécurité à l'écart des routes, il s'est senti subitement menacé. Les propos les plus fous courent après le passage des Boches harcelés de toutes parts. « Une colonne de SS ! » répète-t-on avec effroi. Les blindés ont disparu dans la nuit. Cette apparition a réveillé la crainte dans ce monde tranquille et rompu la nonchalance des jours ensoleillés. Dès le lendemain de cette incursion inattendue, beaucoup de parents ont retenu leurs enfants à la maison.

À l'école, Mademoiselle qui a aperçu de ses fenêtres les SS et a eu vent de nos aventures, ne pose aucune question. Elle a pris la décision de supprimer les récréations et de nous mettre à l'abri derrière les murs de la classe. Les cours de l'école, grandes ouvertes sur la campagne, et les routes ne lui semblent pas assez sûres et elle craint encore de notre part quelque stupidité.

C'est dans cette ambiance qu'un vendredi matin quelqu'un gratte à la porte. Il est exceptionnel que l'on vienne perturber le déroulement d'un cours. La maîtresse, d'un geste, nous fait taire et s'approche de la sortie. Par la porte entrebâillée, l'inconnu demeure invisible et seules quelques bribes incompréhensibles de cette conversation chuchotée troublent le silence. L'entrevue est de courte durée. Mademoiselle prend congé, referme la porte et réapparaît, un billet dans la main : « L'école sera fermée ce soir », laisse-t-elle tomber. L'ordre de fermeture vient de lui être donné par la mairie.

Ces mots nous prennent au dépourvu. Ils mettent fin à trois années de vie commune. Nous avons pourtant encore tant de choses à nous dire. Cette précipitation inattendue nous laisse silencieux.

Mademoiselle aussi déteste ces départs. Elle demande de ranger livres et cahiers et de prévoir, pour l'après-midi, le nettoyage de la classe et des tables. Quand c'est fini, elle nous lâche. Sur le tableau s'inscrivent en lettres malhabiles ces mots qu'elle n'a pas vus :

« À bas les Boches, vive la guerre, vive les vacances ! »

Elle nous fait une conduite jusqu'au bas de la cour au seuil de la barrière. Quand je passe la porte pour la dernière fois, je laisse une somme de souvenirs et j'en emporte les meilleurs. Chargé de tous mes livres et de six années d'école, je monte à la ferme sous la fraîcheur des peupliers et des sapins. À l'ombre de ces arbres, un cafard indicible s'empare de moi.

Vers la fin juin la famille se retrouve au complet. Mon père a retiré de pension, avant la fermeture des classes, mes sœurs pour les tenir près de lui. Il a souhaité avoir tous ses enfants sous son toit en ces heures où la guerre arrive vers nous.

Dix couverts sont dressés à chaque repas. Entouré de tous les siens et des serviteurs auxquels s'est joint depuis peu François, mon père préside. Il

apprécie ces instants, trop rares à son goût, où toute la maisonnée se trouve rassemblée. Il joue alors à la perfection son rôle de patriarche.

Bien à l'abri sous la tutelle paternelle, nous attendons avec confiance la suite des événements.

J'ai pris la décision de partager tout au long des jours la vie des hommes. Dès le lever, vers les six heures, je file les rejoindre dans les prairies. Ils récoltent déjà les herbes humides de la rosée nocturne, avant les chaleurs du jour, pour la ration quotidienne des étables.

Cette résolution de me lever au petit matin va m'enrichir d'une découverte inattendue. J'assiste pour la première fois de ma vie à la naissance du jour, car, si je connais les après-midi de lumière et les couchants somptueux de mes ciels d'enfance, j'ignore tout des aubes de l'été.

Du fond de la vallée où les hommes peinent, je fais l'expérience de cette éclosion du jour, de ces premiers instants où sur les collines de l'est les brumes s'éclairent. Je découvre ces aurores fantastiques qui marient les couleurs avec un talent inégalable. Les nuages frangés de lumière se parent de tons d'une richesse inouïe. En leur sein, quand le soleil monte, jaillissent des gerbes de rayons. Là-haut aussi c'est le temps des moissons.

Dans la vallée, les prés dorment encore dans l'ombre. Les arbres émergent, fantomatiques, des brouillards. La terre, comme le ciel, peu à peu s'éveille. Là, une voix connue, plus loin le cri d'un

chien ou les bruits d'un essieu sur les ornières témoignent des premières palpitations du jour.

Absorbé dans mes contemplations, je délaisse mon travail. Mon père, me croyant encore endormi après une nuit trop courte, me taquine et me rappelle à la réalité pesante des herbes à charger. Je reprends la tâche et déverse mes fourchées sur le tombereau. Quand la charretée déborde, nous rejoignons la ferme. Assis sur le timon, je me laisse guider par le cheval qui connaît toutes les aspérités du chemin.

Encore sous le charme de ce matin d'été, je m'abandonne aux secousses cahotantes du charroi et j'accroche dans mon musée secret les tableaux enfin révélés de l'aurore.

Ces vacances prématurées m'ont réservé aussi la chance de participer de bout en bout à ce fameux jour de la coupe des foin. Je suis pas à pas la troupe des faucheurs pour mieux saisir le balancement des corps, respirer encore une fois l'odeur des hommes et les senteurs des herbes fauchées.

C'est pour moi comme le dernier accompagnement d'une mort prochaine. C'est là un jour sans lendemain, car j'ai l'intuition que les faucheurs officient pour la dernière fois. Depuis les années précédentes, j'entends leurs plaintes d'efforts trop rudes et de gains trop médiocres. Cependant, au dîner, comme par le passé, ils célèbrent leur journée avec autant de ferveur. Peut-être chantent-ils

avec plus d'émotion encore et plus de cœur le vieil hymne de nos ancêtres *Bro Goz va Zadoù* ? Ainsi fêtent-ils avant l'heure la libération de la terre de nos aïeux.

Les moissons succèdent sans transition à la fenaison. Les grains ont tôt mûri cet été, qui n'a pas vu verser une ondée depuis le six juin.

Nous sommes entrés dans la dernière quinzaine de juillet. Depuis quelques jours, les épingles s'agitent sur les cartes de Normandie. Un jour, elles avancent, un jour, elles reculent. Bref, après une immobilité d'un mois, elles bougent et, à l'évidence, elles s'écartent de plus en plus du littoral pour pénétrer vers les terres. Cette valse subite est de bon augure et coïncide avec une augmentation de la foule à nos récréations du soir.

Nous l'avons bien méritée, notre récréation, ce jour de juillet qui a failli se terminer par une tragédie. Les hommes ont peiné tout au long de l'après-midi pour moissonner un champ volé sur d'anciennes garennes. Comme les pailles ont versé, la faucheuse devient inutilisable et on a ressorti les faux et les faucilles. Les femmes, elles, ont gerbé durement, penchées sur la terre poudreuse brûlée de soleil. Les reins et les muscles ont été mis à mal.

Ce soir, nous écoutons les informations, perdus dans nos fatigues, lorsque des pas traversent la cour et une voix féminine lance du bas des escaliers :

« Les Boches arrivent ! »

La femme apparaît dans l'embrasure. Notre

voisine vient d'apprendre qu'une patrouille se dirige vers nous par les chemins de traverse. Nous sommes trahis. Mon père a juste le temps d'interrompre l'émission que la foule commence déjà à glisser vers le fond de la soupente et à descendre. Sans un signe de panique, elle évacue les lieux et se disperse dans l'ordre comme s'il s'agissait d'un exercice ordinaire.

Mon père a saisi le poste. D'un geste qui ne souffre aucune réplique, il me le dépose dans les bras :

« Cours vers le bois », se borne-t-il à me dire. Il sait que je connais jusqu'au moindre recoin les taillis, les sentiers et les cachettes. Sans réfléchir et fort de la confiance qui m'est montrée, je file, serrant le poste à pleines mains. La lisière débute à quelques encablures. Je m'enfonce sous les platanes, me glisse dans un fourré d'où j'aperçois la maison sans être vu et commence le guet.

Les jeunes gens de notre assemblée, soumis au Service du travail obligatoire en Allemagne, m'ont rejoint. François vient compléter le groupe. Combien sommes-nous ? Peut-être une dizaine. De notre refuge, à travers les branchages, nous surveillons la cour. Mon père et Yves la traversent, portant la nourriture vers les étables. La soirée respire la paix et la tranquillité. L'innocence habite ces lieux. Quel soupçon peut-on lever devant une telle sérénité ? Le groupe en silence attend.

Les arbres peu à peu se confondent avec la nuit.

De cachette en cachette, je m'approche de la maison. Elle sommeille dans l'air chaud de l'été. Mes parents veillent. La patrouille ne s'est pas manifestée et on décide de lever l'alerte.

Je retourne vers mes compagnons de fuite. Par sécurité, ils préfèrent dormir sur les pailles dans le hangar dont les ouvertures à tous vents offrent une évaison facile. Ils font un tour de garde et veillent jusqu'au petit matin.

Le poste retrouve sa place dans l'amas de couvertures et recommence dès le lendemain la diffusion des informations. Les auditeurs, eux, se montrent plus vigilants et délèguent l'un d'eux à l'entrée du village. Par chance, le guetteur n'aura jamais à sonner l'alerte.

Cette menace est la dernière qui souffle sur la ferme en ces années de guerre. Venue d'on ne sait où, à l'heure de l'écoute de Londres, elle s'est évanouie mystérieusement. D'ailleurs a-t-elle seulement existé ou n'a-t-elle été que le fruit d'une imagination craintive et dérangée ?

Hommes et femmes, jeunes et vieux, ont réagi avec sang-froid. Pour la première fois, l'occasion de jouer un rôle m'a été donnée. Je m'en suis bien tiré, certes le cœur battant, préparé par ces temps sinistres à bien me comporter, à l'exemple des anciens.

Dès le lendemain, je descends comme d'habitude vers mes prairies. Le ciel moutonne. L'orage va bientôt se lever. Le pays s'éveille et, dans les prés, les hommes fauchent.

Un dimanche met fin à ce mois de juillet. L'orage qui toujours menace ne veut pas éclater. Un vent chaud, poisseux, s'est levé dans la nuit et la moiteur de l'air trouble le sommeil. À la sortie de la messe, des hommes racontent qu'ils ont abandonné leur lit pour mieux dormir à la belle étoile.

Ce dimanche tombe à pic pour se remettre des fatigues et des émotions de la semaine. À l'heure de la sieste, sous les pommiers du verger, je me suis assoupi. C'est ma mère qui, la première, descend vers le jardin. À son tour, elle recherche l'ombre d'un arbre et s'assied sur l'herbe, le dos calé au tronc. Elle craint par-dessus tout le soleil qui lui cuit la peau et rougit les pommettes. Nous avons, depuis quelques semaines, renoué avec l'habitude de nos réunions familiales des dimanches d'été dans l'oasis de notre jardin.

Mes aînées ne nous ont rejoints qu'en fin d'après-midi après la traite des vaches. Mon père et François tardent un peu. Ils rentrent d'une promenade dans les champs de céréales pour prévoir les prochaines parcelles à moissonner.

Ce soir-là, la conversation roule sur les événements de Normandie. La veille, les épingles ont fait un bond sur la carte et atteint Coutances. La presque île du Cotentin est aux mains des Alliés.

On s'amuse à faire des paris. Chacun de nous doit prévoir la date de notre libération et l'arrivée des troupes américaines : « Un mois... deux mois,

trois mois... un an », lance mon père pour nous faire enrager.

Des cousins arrivent par surprise. On recommence le jeu, de multiples fois : « un mois... deux mois... trois mois... »

Il faut répondre : « Une semaine. » Mais personne ne peut prévoir que nous vivons notre dernier dimanche d'Occupation.

La nouvelle éclate le dimanche six août à l'aube : une nouvelle stupéfiante ! Comme chaque dimanche, les habitants du pays descendent à cette heure entendre une messe basse à la « Chapelle ». C'est sur les chemins qui mènent à l'office qu'elle prend naissance. Puis elle se propage de groupe en groupe au fur et à mesure que ceux-ci se rencontrent aux carrefours.

Une nouvelle incroyable ! Pensez donc ! Les troupes américaines auraient atteint les alentours de Brest ! Et Brest est à cinquante kilomètres. Autant dire que les Américains sont là. Allons donc ! Arrivés parmi nous sans bruit, sans le moindre signal ? Faut-il croire pareille sornette ?

Il est vrai cependant que les informations ont laissé entendre l'existence d'une percée dans le front de Normandie. Elle a eu lieu quelques jours auparavant. Pour la première fois aussi, le nom du général Patton a été prononcé et la division qu'il commande a mission de libérer les terres de l'Ouest.

Mais il y a bien loin de la Normandie jusqu'à Brest et la distance à parcourir ne sera pas une promenade.

Grandes sont donc les interrogations quand je sonne la cloche pour donner le signal de l'entrée et du début de l'office. Personne ne montre beaucoup d'empressement à gagner sa place. Les hommes surtout traînent le pas et écoutent un dernier arrivant qui demeure dans les environs de la gare. Les Boches ont déguerpi dans la nuit. Oui, déguerpi sans tambour ni trompette. Ils ont filé à la sauvette. Plus un Allemand sur le territoire de la commune. Les doryphores se sont envolés. On respire enfin.

Mais toutes ces nouvelles qui tombent en quelques minutes sont trop belles. Tout cela arrive trop vite. Le doute alors reprend. Il faut à tout prix se rassurer, mettre un peu d'ordre dans les têtes.

Mon père propose d'écouter, après la messe, les informations de huit heures. Avec un peu de chance, si l'office ne s'éternise pas, on arrivera à temps pour le communiqué.

La messe est expédiée. Le vicaire a-t-il eu vent des événements qui troublent ses ouailles ? Il n'a rien dit. Le clergé est peu prolix sur la guerre. On sait que la plupart des leurs penchent pour Vichy. Aussi préfère-t-on ne pas croiser le fer avec eux. La conversation risquerait de dégénérer.

À l'Ite Missa Est, beaucoup ont déjà tourné les talons et filent vers la ferme pour arriver avant huit heures.

Par malheur, le poste grésille. Mon père et quelques autres ont collé leurs oreilles. Dans le brouhaha, ils ont saisi quelques bribes et surtout deux noms qui reviennent : Brest et les monts d'Arrée.

Il n'en faut pas plus pour faire dire à certains que les Américains approchent de Brest par les monts d'Arrée.

Rien n'est bien clair et la méfiance est loin d'avoir disparu quand la foule descend du grenier.

Des groupes se sont formés et montent vers le haut de la cour d'où l'on découvre les monts. Ils n'ont jamais paru si proches, si nets. Ils reposent de tout leur long dans ce matin chaud d'août, comme le feront les hommes cet après-midi pour la sieste du dimanche. De ce côté-là, aucune trace d'Américains. Ils restent invisibles, silencieux, mystérieux.

La déception se lit dans les yeux. Comment peut-il en être autrement après une attente vieille de cinq ans ? Pas un jour, pendant ces années, que l'on n'ait rêvé de ces heures de libération. Pas un matin, pas un soir, cela revient comme une obsession qui vous ronge la cervelle.

On l'a pourtant bien méritée, cette Libération. On n'a rien négligé. Depuis les premiers jours de l'Occupation, le pays s'est tourné vers l'Angleterre. Puis il a camouflé ses jeunes. Il s'est fait piller, insulter. Mais il a tenu ferme, encouragé par la bonne parole qui tombe chaque soir de Londres.

Alors il a espéré. Il a rêvé d'une libération en fanfare, d'une fête, d'une explosion. Il a tant voulu exprimer sa joie, la déclarer à tous les Alliés. Il souhaiterait les toucher du doigt, serrer dans ses bras ces hommes dont il suit depuis tant d'années les combats.

À voir tous ces hommes et ces femmes perdus dans leur déception, on croirait qu'ils vont pleurer. On leur a volé leur chimère.

La cour ne s'est vidée que vers midi. Personne ne montre beaucoup d'empressement pour rentrer. Même les femmes, ce matin, ont envie de traîner, de bavarder de tout et de rien, juste pour rester ensemble encore quelques instants.

Quand les derniers ont disparu, mon père et François s'en vont nourrir les chevaux. Puis on passe à table. Les adultes se taisent et, comme il n'est pas permis aux jeunes de converser sans leur autorisation, le repas est silencieux.

Les monts d'Arrée s'embrasent comme nous sortons de table. Depuis peu, le ciel s'est voilé comme avant l'orage et une odeur de brûlé arrive par bouffées, à peine perceptibles. Sur les Monts, l'incendie doit faire rage. Une épaisse fumée noire, poussée par les vents, s'accroche à la ligne des crêtes.

C'est à cette minute qu'éclate la canonnade. Les coups partent du sud, de là où montent les fumées. Ils explosent vers le nord, du côté de la mer. Ils s'interrompent et, après un silence, reprennent de plus belle.

Les trois coups de la fête viennent d'être frappés et, de toute évidence, nous serons au premier rang. Dans la tête de chacun de nous, c'est aussi l'explosion. Pas question en ce dimanche de faire la sieste.

Je m'échappe à toute vitesse et file vers la « Chapelle ». Je sais que là parviendront les informations. Déjà, dans l'enclos où les dimanches se jouent les jeux de galoche, un attroupement devise à l'ombre : les habitués de ces réunions mais aussi des têtes inconnues qui, comme moi, viennent aux informations. Les hommes se sont assis sur l'herbe ou sur une pierre murale. Le ton est grave.

Les nouvelles arrivent de partout. Vers les monts d'Arrée, les Allemands, avant de fuir, ont incendié leurs réserves d'essence et mis le feu à leurs dépôts.

En milieu d'après-midi, tout le pays se trouve là, sous les sycomores de la « Chapelle ». Mon père, qui n'assiste jamais à ces jeux dominicaux, fait son apparition. Les femmes arrivent par deux ou trois dans ce lieu de réunion réservé aux hommes. Mais ce jour vaut bien une exception. Elles aussi ont attendu, elles aussi ont souffert. Elles aussi ont eu peur. Alors, elles aussi veulent voir, et elles ont bien raison de venir. Elles vont être les premières à connaître la meilleure des nouvelles.

Un dernier arrivant la livre toute brute. Une colonne américaine s'annonce vers le nord de la commune et débouche par des chemins détournés à six kilomètres de nous.

C'est le délire, et la ruée pour accueillir les Alliés commence aussitôt. Tous ceux qui ont déniché une bicyclette se précipitent à leur rencontre. J'ai juste le temps d'apercevoir mes deux sœurs aînées sur leurs vélos de misère. Elles pédalent à toute vitesse, un brin de folie en bandoulière. Elles ne m'ont pas attendu.

Près de la « Chapelle », le groupe s'est réduit aux plus anciens et aux plus jeunes. Il est décidé qu'on attendra le retour des curieux.

Personne ne semble déçu de patienter. Ils ont bien changé, ces visages moroses du matin. En un éclair, ils se sont transfigurés, illuminés. Tous ces gens ont rajeuni.

Les conversations aussi ont pris un tour nouveau. Comme bridés par cinq ans d'Occupation, les hommes se libèrent subitement et donnent libre cours à leurs réflexions. Ils se laissent aller à des confidences. Certains relatent leur passé, d'autres échafaudent des rêves d'avenir. Quelques-uns plus excités réclament vengeance. J'écoute avec étonnement et intérêt, peu habitué à entendre ces réflexions personnelles. Ainsi, dans ces circonstances extraordinaires, ils se dévoilent et sortent de leur gangue. Je les découvre avec surprise et apprécie, malgré certains excès, la sagesse de leurs propos. Je me plais avec ces hommes. Ces heures en leur compagnie, à l'ombre de la « Chapelle » et à deux pas de mon école – ces deux repères de mes jeunes années – me remplissent de sérénité.

La journée s'avance et l'attente se poursuit. La tension est retombée. Dans le ciel se lisent les signes annonciateurs d'une soirée paisible quand reviennent vers nous les premiers éclaireurs.

Ils ont vu ! Oui, tout vu ! Ils ont vu ce qui est inimaginable, impensable. Même les rêves les plus fantastiques sont à mille lieues de ce qu'ils viennent de découvrir. De découvrir et de toucher, car ils sont tombés dans les bras de ces premiers libérateurs. Alors ils racontent, tous à la fois, cette colonne extraordinaire de blindés, de camions, de véhicules de toutes sortes qui ont débouché devant eux et défilé pendant des heures. Car ils défilent encore, défonçant les chemins creux, délaissant les grands axes, passant à la queue leu leu, sans interruption, dans une tornade de poussière et dans un bruit de tonnerre. Oui, un déluge de ferraille, un flot continu d'armes et de munitions. Et, sur les tanks, les soldats américains écrasés de fatigue et auréolés de victoire.

Les mots ne viennent plus. C'en est trop. Les qualificatifs deviennent ridicules. Le cercle écoute immobile, bouche bée. Ils sont heureux, tous ces gens. Ils sont déçus aussi. C'eût été si beau de voir tout cela. Ils ont beaucoup manqué. Ils ne se doutent pas que quelques heures de patience leur sont encore demandées.

J'ai regagné la ferme. Mes parents sont déjà rentrés, ainsi que François et ma sœur cadette. Les aînées tardent. Ma mère s'inquiète alors que le jour

commence à décliner. L'obscurité pénètre les recoins de la cuisine où nous sommes réunis quand elles apparaissent sur le pas de la porte.

Elles ne sont pas encore remises de leurs émotions. Elles viennent de connaître la plus grande frayeur de leur vie. Au travers des soubresauts de leur récit, on comprend qu'elles sortent d'une fusillade. Les curieuses se sont trouvées sous la mitraille.

Tout occupées à clamer leur joie et à saluer, elles n'ont pas vu arriver vers elles trois ou quatre véhicules allemands qui descendaient le versant opposé de la colline. Les Boches devaient se croire encore chez eux et piquaient droit, sans le savoir, vers la colonne américaine. Un tank allié qui protégeait le passage a, lui, tout vu et tout compris.

Projetées à terre par une main invisible, elles n'ont pas le temps de réaliser la situation que déjà la fusillade éclate au-dessus de leurs têtes : quelques rafales sèches, cinglantes, sifflant aux oreilles, de courte durée, juste suffisantes pour transformer en charpie les voitures ennemies et faire monter des torches de fumée.

Le nez dans la terre, les deux sœurs et les autres civils n'en mènent pas large. La guerre réserve de ces surprises ! Au-dessus des crânes, l'ombre d'un fusil interdit tout mouvement. Quand c'est fini, le soldat qui tient l'arme les aide à se lever et part d'un grand éclat de rire.

Pour mes sœurs, la fête est terminée. Elles ont assez vu et, sans plus attendre, elles déguerpiennent.

Elles racontent leur mésaventure pour la énième fois avec toujours plus de détails, ne sachant plus s'il faut en rire ou en pleurer. Mon père, lui, s'en amuse.

Puis, le calme revient dans leurs têtes ; elles nous racontent aussi la vision fantastique de ce défilé, les premières apparitions des libérateurs, cette puissance en marche. C'est ce même récit que nous avons entendu près de la « Chapelle », avec ces mots toujours insuffisants, trop pauvres pour expliquer.

Nous les écoutons, frustrés d'avoir manqué le rendez-vous, quand des roulements font trembler les vitres et les murs. La nuit est tombée, claire et limpide. Dehors les bruits viennent de derrière les collines de l'est ou du sud. Ils s'éteignent puis renaissent avec plus de force pour à nouveau disparaître comme s'ils s'enfonçaient dans la terre. D'autres que nous, dans les fermes voisines, ont aussi mis le nez dehors. Leurs voix qui traversent l'obscurité nous arrivent très reconnaissables. Dans la nuit cristalline le pays écoute.

Mort de fatigue, je me décide à regret à gagner ma chambre. Je me jette sur le lit et, tout habillé, je m'endors.

À minuit, le roulement enveloppe toute la ferme. Une colonne blindée fonce sur nos terres et débouche à trois cents mètres sur notre chemin qui va du carrefour de la croix vers l'école. Nous sommes délivrés.

Il est cinq heures du matin quand le silence de la maison me réveille. Les pièces sont désertes, les lits

faits, la porte grande ouverte : une maison abandonnée.

Je me lance sur la route. Ma mère monte la côte sous l'allée des peupliers et retourne à la ferme. Elle me fait le récit de la nuit. Depuis minuit les Américains défilent sans interruption. Personne ne s'est couché. Tout le pays debout a accueilli les libérateurs. Ma mère n'a pas osé me réveiller.

Je détaille jusqu'au carrefour de la croix, ce fameux lieu de rendez-vous des écoliers où voici tout juste deux mois, vers les huit heures, j'ai appris le débarquement de Normandie. Je suis à quelques mètres quand une voiture débouche dans la poussière. Quatre ombres assises filent sous mes yeux puis disparaissent. Je viens d'entrevoir mes premiers Américains. En fait, je n'ai rien vu, des fantômes qui se sont aussitôt envolés. J'ai encore tout manqué. Je suis désespéré. Les larmes me montent aux yeux.

Mon désespoir est de courte durée. Sur ma droite, du haut de la butte, descend un camion. Il arrive. Il approche. Il est à quelques pas. J'agite mes bras vers le chauffeur. Il m'a vu. En passant, il me fait un signe de la main, un geste pour moi tout seul. Je crie. Je n'en reviens pas. Mon premier Américain est un Noir avec des dents qui rient et une main qui fait le V de la victoire.

Le camion m'a dépassé en trombe. Sur la plage arrière se tiennent assises deux rangées de soldats. Eux aussi, qui somnolent aux secousses de la route, font un signe. J'explose de joie.

Le convoi arrive, ininterrompu. Il émerge du haut de la côte entre deux rangées de noisetiers, fonce vers l'endroit où je suis perché, me croise dans un vacarme d'acier, dans des éclaboussures de pierres qui giclent des fondrières, puis disparaît, happé par des tourbillons de poussière.

Sans cesse déboulent des blindés, des tanks, des automitrailleuses, puis encore des camions, des engins inconnus et ces fameuses voitures appelées « jeeps » qui se fauflent entre les mastodontes pour canaliser et surveiller.

Juchés sur ces monstres, les soldats américains ! Qu'ils sont beaux, ces hommes, bien plus beaux que ces héros de mon imaginaire qui vagabondent depuis des années dans mes rêves, oui bien plus beaux que toutes les descriptions qui en ont été faites. Et qu'ils sont grands, même s'ils sont assis et ballottés au gré des cahots de la route. Oui, qu'ils sont beaux et qu'ils sont grands, même si la fatigue et la crasse défigurent leurs traits. Et tous ces soldats noirs, si nombreux, qu'ils sont beaux sous leurs masques blancs !

Oui, ces Noirs tout grimés de blanc, quelle fière allure ils ont quand ils sourient et nous font le signe de la victoire. Ce n'est pas comme nos soldats noirs que j'ai connus prisonniers dans la neige, tout frileux et tout rapiécés derrière les barbelés. Oui, ils sont beaux, ces soldats américains.

Je voudrais leur crier mon admiration. Je souhaiterais les voir de plus près, leur serrer la main. C'est

à ce moment que la colonne s'arrête quelques minutes. Les soldats sortent des camions, des tourelles des tanks. Ils arrivent de partout. Ils s'étirent en bâillant. On les applaudit, on les embrasse. On accourt leur offrir du lait, du pain, des œufs, des boissons.

Puis les blindés repartent. Un Américain me prend la main et dépose un chewing-gum. Un autre, du haut de sa cabine, me lance un paquet de cigarettes sur lequel figure un chameau et le mot « CAMEL ». Trois cigarettes dans du papier d'argent ! Trois cigarettes de tabac blond ! Je les glisse dans ma poche. Je les donnerai à mon père, à moins que je ne les range dans ma table de nuit pour les regarder, le soir avant de m'endormir, à côté du chewing-gum.

La colonne défile toujours. Fasciné, je ne la quitte pas des yeux. J'ai à peine remarqué la présence de tout le pays le long du chemin. Il campe là, depuis minuit, pour accueillir les libérateurs, pour les acclamer et leur dire merci.

Ils sont tous là, ceux que je connais et bien d'autres encore que je n'ai jamais vus et qui ne dépassent pas le seuil de leur ferme, mais dont je sais l'existence.

Ils sont tous là, tous les Louis, les François, les Fañch, les Saïk. Il y a bien sûr Albert, l'inventeur de notre installation électrique, encore plus jovial que de coutume. Il y a même Hervé qui ne sort jamais, gêné qu'il est par un embonpoint. Il a tant

applaudi, Hervé, que son ventre en obusier surplombe la ceinture et pointe en avant un nombril tout honteux. Il y a Diaoul qu'on surnomme le Diable Boiteux, accompagné de son inséparable vélo à l'unique pédale. Cet homme toujours aux avant-gardes parle déjà des lendemains. Car ce diable à la face rubiconde et au bon sens légendaire est un visionnaire. Il y a aussi Baptiste, non pas Baptiste le facteur, mais celui qui claudique des deux jambes et s'agite comme un balancier.

Ils sont tous là, les Marcel, les Paul, les Roger, les Lan, les Chammar – Chammar ar Vras, dit le Grand, et Chammar Bian, le Petit – et aussi tous les Champi, celui de la ferme du haut et celui de la ferme du bas.

Oui, ils sont tous là sur le bord de la route ou perchés sur le talus, ou grimpés à un arbre pour mieux voir, pour mieux applaudir, pour mieux agiter les bras, tous méconnaissables.

Les femmes sont encore plus enragées. Elles sont là depuis le milieu de la nuit, échevelées, excitées, rayonnantes.

Il y a toutes les Perrine, les Albertine, les Aline, toutes les Louise et aussi les Marie, et des Marie à la pelle, même la vieille qui ne parle qu'en miaulant, toujours vêtue de noir dans une tunique qui voile ses formes et sa pudeur. Elle, qui s'enferme chez elle, se trouve au premier rang. Elle, qui ne rit jamais, est hilare.

Il y a toutes les Francine, toutes les Soaze, celle qui s'est cassé la jambe et qui a trouvé la force de grimper sur une souche pour mieux voir et agiter sa canne à chaque passage, mais aussi Soaze qu'on appelle an Illiz car elle demeure à deux pas de l'église. Usée par l'âge et les travaux, mais toujours si droite, si digne et si noble, elle aussi fait le V victorieux.

Oui, elles sont toutes là. Personne ne manque. Toutes radieuses levant les bras au ciel, lançant des baisers et des fleurs, offrant les produits de la terre. Même les plus avares, les plus pingres, elles donnent aujourd'hui.

Toutes et tous fêtent la Libération dans cette communion de tout un peuple qui a souffert ensemble, craint ensemble, espéré ensemble. Ils célèbrent ce jour tant attendu, sans la moindre retenue, abandonnant les vieilles réserves, brisant les carcans qui de tout temps ont été les leurs, desserrant les liens qui les retiennent. Oui, toutes et tous, à leur manière, laissent exploser le naturel qu'ils ont toujours tenu en laisse, pour saluer ces soldats du Nouveau Monde venus pour les libérer de cinq ans d'Occupation.

Peut-être aussi ces paysannes et paysans, en fêtant ces jeunes gens, saluent-ils en ces heures une autre libération, celle même de leur propre existence qui a toujours été prisonnière des misères de la vie et des habitudes trop lourdes à supporter.

Oui, dans cette explosion de joie et cette agitation débordante devant ces jeunes du Nouveau

Monde, tous sans le savoir saluent l'espérance d'un monde nouveau.

Le défilé prend fin à midi. Il dure depuis douze heures. Le dernier tank, suivi d'une jeep, a filé sous notre nez. On attend la suite. Rien ne pointe vers le bosquet de noisetiers d'où les engins débouchent. La foule patiente comme si elle n'était pas encore rassasiée. Rien n'apparaît. Il ne demeure devant nous que notre chemin dévasté, déchiqueté, labouré de fondrières, drapé d'une épaisse poussière qui courbe les feuilles et les herbes.

Les gens ont tant crié qu'ils n'ont plus rien à se dire. Ils se sont tant agités qu'ils restent les bras ballants, les yeux perdus. Ils attendent, un peu stupides et, comme rien ne vient, ils quittent leur observatoire pour regagner leur ferme.

L'après-midi, mon père propose de repartir vers les moissons. Sans enthousiasme. Mais que faire d'autre ? On se sent tout drôle, si loin de ces préoccupations quotidiennes. On se dirige vers une parcelle d'orge qui a mûri dans un champ au nom bizarre, « le champ du cimetière ». Moissonner le « champ du cimetière » le jour de la Libération paraît une plaisanterie. Autant songer à célébrer un mariage le jour des morts. La faucheuse, donc, ne fait qu'un unique tour puis rentre à la ferme suivie de chacun de nous. Ce jour est un jour sacré bien plus exceptionnel que tous les dimanches réunis. Il mérite donc d'être chômé avec encore plus de ferveur.

Je rêve d'évasion. Je ne ressens aucune fatigue. J'ai été le seul de la famille à avoir un peu dormi. Je galope vers le chemin du matin, désert et dévasté sous son linceul de poussière. Il me conduit jusqu'à la gare. Elle aussi est silencieuse et le camp militaire abandonné. Quelques poules ont déjà pris possession des lieux et picorent des épis apportés par les vents. Un casque allemand, sur le sol, dit la précipitation de la fuite.

Un groupe d'adultes et d'enfants court sur la route. Une colonne américaine vient d'être signalée à un kilomètre. Je suis. Au loin, sur le haut d'un talus, une centaine de curieux est juchée. Je me hisse et me faufile entre les jambes. Dans le pré, à l'abri d'un bois de pins, se dressent des tentes dans un alignement parfait. Des croix rouges décorent les toits : un hôpital militaire de campagne !

Des blouses blanches vont et viennent, des brancardiers en uniforme s'affairent. Trois blessés, sur des brancards en plein air, gémissent et leurs cris montent jusqu'à nous.

Les spectateurs, à l'écart, observent sans pudeur. Je reste là, au milieu d'eux, de longs moments, gagné par l'émotion et la honte d'une curiosité coupable.

« Pensez à ceux qui vont mourir aujourd'hui. » Cette phrase de Mademoiselle, prononcée le jour du Débarquement, me trotte dans la tête.

Le soleil s'est caché derrière le bois de pins. Les ombres s'allongent sur le camp et les plaintes

s'espacent dans la fraîcheur descendante. La soirée sera brumeuse.

Sur le chemin du retour, je rencontre ma jeune sœur grimpée sur une bicyclette de fortune. Elle aussi est taquinée par une envie d'évasion. Je profite de son porte-bagages pour rentrer.

La vue de ces blessés sur l'herbe a estompé les regrets qui, souvent et surtout ce matin, m'ont chagriné ; les regrets d'être né trop tard et de n'avoir pas vingt ans comme Théo, comme Jean l'Anglais, comme Tom et Harry et ces jeunes Américains, les regrets d'avoir manqué une aventure merveilleuse.

J'oublie mes caprices d'enfant et je m'endors harassé. Je sais déjà que, toute ma vie, je garderai de ces deux journées un souvenir ébloui.

Dès le lendemain, François fait sa valise. Il nous quitte sous les coups de quatre heures. Il reprend la route. Celle-ci est à nouveau sûre. Il n'a plus de raison de prolonger sa halte chez nous. Il s'en va comme il est venu, avec discrétion. Il y a juste un moment de flottement à l'heure de la séparation. Il ne sait comment remercier. Il n'y a d'ailleurs rien à dire.

Il a frappé, voici quelques mois, à la porte de la ferme. Elle s'est grande ouverte. Il y a trouvé le gîte, le couvert et la sécurité. Rien de plus naturel que tout cela par les temps de guerre. Non, il n'y a rien à dire et l'émotion qui mouille ses yeux vaut

tous les discours et récompense bien mes parents pour leur hospitalité.

Il faut se résoudre à poursuivre la moisson sans l'aide de François. On resserre les rangs. Comme le ciel nous comble d'un temps superbe, elle est expédiée et le dernier jour de battage a lieu avant le pardon de Sainte-Brigitte.

Cette fête est célébrée avec encore plus de solennité que par le passé. J'achève, avec grand plaisir en ce jour, mes fonctions d'enfant de chœur. Sans regret, je passe mes consignes à mon jeune successeur.

À ma grande surprise, la réunion familiale qui suit les offices ne prend pas un tour plus enjoué qu'à l'habitude. Il est beaucoup question des absents et surtout de nos proches. Nous sommes sans nouvelles de la plupart d'entre eux. On a perdu trace aussi des pérégrinations secrètes de l'oncle Bernard. Un dernier renseignement le signale sur le départ vers les camps en Allemagne.

La guerre se poursuit au loin. Malgré notre libération, nous n'avons pas oublié qu'elle fait rage sur tous les fronts. Nous la suivons tous les soirs en écoutant les informations. Mais les auditeurs se font de plus en plus rares depuis l'arrivée des Américains. Puis, un soir, il n'y a plus que la famille. Alors le poste quitte pour toujours sa cachette de derrière les vieux sacs, au fond de son armoire en chêne, et prend place dans la cuisine.

La guerre aussi est encore à nos portes. Les Américains, le jour de notre libération, se sont arrêtés devant Brest au lieu d'y pénétrer et de l'occuper. Cette décision s'avère stupide. Elle permet aux troupes allemandes qui occupent l'Ouest de se réfugier dans la place et de s'y terrer. L'ennemi s'organise pour une résistance farouche.

Les Américains dépêchent sur la ville non pas leurs fantassins mais leurs avions. Par dizaines, par centaines, ils passent au-dessus de nos têtes. Les vagues de Forteresses Volantes se succèdent, en plein jour, surgissent de l'est et déferlent sur l'ouest. Le pilonnage assourdissant commence aussitôt. Tous les jours, nous avons droit à ces vols de lourds bourdons autour desquels virevoltent, comme des hirondelles, les avions de chasse. Sur Brest s'élèvent les fumées des incendies et les impacts des explosions dans un ciel aux couleurs d'orage.

Comme autrefois nous sommes aux premières loges. Mais, cette fois, les bombardements ont lieu le jour. Nous les observons de nos champs pendant les récoltes. Ils n'offrent plus cette beauté féerique des explosions qui illuminaient nos nuits d'hiver quand l'aviation anglaise traquait la flotte ennemie. Un peu blasés, nous levons à peine la tête. Nous poursuivons notre tâche alors que la terre tremble sous les bombes. Nous avons tant vu !

Terrorisés par les bombardements et démoralisés par la défaite, les Allemands se rendent. Le nombre

des prisonniers grossit de jour en jour. Il faut les héberger. Le camp de la gare est libre et offre pour recueillir cette armée prisonnière un lieu idéal que certains soldats viennent tout juste d'abandonner. Les Américains installent les premiers arrivants vers la fin août.

Notre gare de campagne va une fois encore se trouver aux avant-postes en pleine agitation. Pour elle la paix n'a pas encore sonné. Elle en aura à raconter sur ces cinq années ! Très tôt le camp se révèle trop petit et doit être élargi. L'armée américaine réquisitionne les terrains voisins. Une ville de tentes se dresse sur les chaumes de blé des dernières moissons. Elle couvre bientôt toute la distance de la gare à l'école. Un camp de prisonniers de deux kilomètres de long s'étale sous nos yeux. Des dizaines de milliers d'hommes vivent derrière les barbelés. On en dénombrera jusqu'à cent mille après la reddition de Brest.

Peu à peu, le camp avoisine les terres de la ferme sans jamais les atteindre. Du haut de nos collines, nous le regardons vivre. Avec mes camarades, nous l'approchons de près pour mieux l'observer. Notre plaisir consiste à en faire le tour. Deux murs de barbelés en assurent la protection. Entre les deux court une allée où patrouillent sans cesse des sentinelles montées sur des jeeps. Tous les cinquante mètres, un mirador complète la surveillance. Rien n'est plus sinistre que ces miradors au-dessus des champs. Ils se voient d'autant mieux que les

bosquets et les taillis ont été rasés pour faire place à une plaine qui décourage les évasions. Dans la nudité du paysage, ils écorchent le ciel.

Les prisonniers se morfondent dans ce décor. Nous les apercevons paressant au soleil. Désœuvrés, loqueteux, hirsutes, ils traînent une tristesse infinie. Pour nous ce n'est que juste punition, pour eux le prix à payer. Loin des regards des sentinelles, nous lançons des pierres sur ces hommes par dessus les barbelés.

Ainsi tous les jours nous faisons avec plaisir notre provision de vengeance et de haine. Pour nous, qui avons grandi en ces temps de guerre, c'est l'heure de la revanche. Celle du pardon, si elle vient un jour, doit encore patienter. Le temps de l'âge mûr pourra-t-il cicatriser nos plaies ?

Les adultes aussi s'amuse à la vengeance et cultivent la haine. Des récits nous parviennent des bourgs et des villes. Certains personnages ont découvert dans les dernières heures de l'Occupation les avantages de la Résistance et se parent des habits de héros. Malheur alors à ceux qui de près ou de loin ont approché les Boches ! Malheur aussi à ceux qui n'ont rien fait et qu'on n'aime pas. Des scènes extraordinaires nous sont contées.

Par chance, nous sommes éloignés de toutes ces turpitudes. Notre campagne ne s'abandonne pas à ces jeux malsains et ses habitants restent à l'écart de

ces exactions citadines et retrouvent, après le délire de la Libération, ses vertus de sagesse sereine.

Et Mademoiselle ? Dans cette agitation estivale, elle demeure mystérieuse et lointaine. Elle s'est retirée dans l'école, où je vais la saluer. Le plaisir que je tire de ces visites semble être partagé par ma maîtresse. Mais les cours désertes sont pleines de nostalgie. À la fin de nos rencontres, elle m'accorde un brin de conduite sans jamais dépasser la barrière. Je me promets de revenir. Mais elle est si fragile et je la sens décliner, si bien qu'à chacune de mes visites j'ai le pressentiment que c'est la dernière.

Nous venons d'atteindre septembre, mon dernier mois de vacances. Avec un peu de chance, la rentrée scolaire sera différée. Les Boches qui ont occupé quelques ailes du collège ont commis d'importantes détériorations avant de fuir. Cela nous vaudra deux ou trois semaines de vacances supplémentaires. Une aubaine !

Septembre a débuté par une surprise qui m'est d'autant plus précieuse qu'elle est due à mon père. Il m'a proposé de l'accompagner à une foire aux chevaux. Plus qu'une invitation, c'est presque un ordre. Mon père a son idée. Il projette de faire l'acquisition d'un poulain et souhaite me mettre à l'épreuve pour le choix de celui-ci. Après mon départ au collège, ce poulain grandira à la ferme sous ses yeux. Cette bête sera aussi la mienne que je retrouverai aux vacances. Ainsi mon père espère-t-

il, par cette complicité, resserrer nos liens pendant mon absence.

Pour cet homme, le cheval a valeur de symbole. Depuis des générations, la famille se passionne pour l'élevage des étalons. Mes aïeux ont la réputation d'habiles éleveurs et mon père, à leur mort, a pris le relais.

D'importantes écuries entourent les cours de la ferme et témoignent d'un passé glorieux. Dans les tiroirs s'accumulent les trophées gagnés dans les concours. Dans de rares occasions on sort ces précieuses reliques pour les montrer aux amis. L'élevage du cheval a fait la richesse de ce pays comme, dans les siècles passés, la culture du lin. Les paysans ont le culte du cheval même si, depuis peu, l'évolution des techniques et la mécanisation ont vidé les écuries. Non pas celui de course, trop sophistiqué pour ces hommes de la terre, mais l'étalon de trait, puissant, carré, ou le postier moins lourd mais plus vif et tout aussi robuste. Connaître le cheval, voilà une des règles suprêmes pour les paysans de ces régions. En faire naître la passion chez son fils est un devoir quasi sacré pour mon père en raison des traditions familiales.

À dix ans j'en connais déjà bien long sur ces bêtes. Depuis longtemps je les chevauche sans selle, cramponné à la crinière. Je les monte plusieurs fois par jour. Je les nourris d'avoine et de foin et prépare leur litière. Je les guide, attelés à la charrette ou à la charrue.

Mais l'essentiel me fait encore défaut. Il me manque de savoir ce qui départage le bon du mauvais cheval. Il me faut ce flair qui sent l'animal de race et perçoit ces petits riens qui donnent sa noblesse à la bête : le lustre de la robe, la courbure de l'ensellure, l'allure du pas, la puissance du jarret, le vif de l'œil et la lumière du regard.

Ce jour est donc pour moi jour d'initiation. La foire se tient dans un bourg du haut Léon, célèbre depuis l'époque médiévale non seulement par ses rassemblements d'animaux de ferme mais aussi par ses pèlerinages. Pour accueillir ceux-ci, une basilique se dresse en bas de la place et témoigne de l'importance religieuse des lieux. Elle est en feu, en ce matin, dans les rayons du soleil levant qui sortent de terre derrière le chevet, quand nous débarquons du car. La place grouille déjà.

Mon père circule avec aisance au milieu de la foule dont il connaît les bruits et les odeurs. Il observe les bêtes, palpe une croupe, caresse une encolure, tapote une ganache.

« Une bête, ça se sent », dit-il en tâtant un poitrail ou en soulevant un paturon.

Tout cela avec solennité, parfois un haussement d'épaule. Il examine un poulain, l'abandonne pour un autre puis revient vers le premier.

Les palabres ne débutent qu'une fois le choix fixé. Vendeur et acheteur se jouent alors une comédie, une sorte de jeu obligatoire. Pour l'un comme pour l'autre, il ne serait pas convenable de traiter

sans discussion. Ils vont et viennent, élèvent la voix, font semblant de disparaître puis discutent encore pour quelques derniers sous. L'accord se termine par une tape franche dans les mains qui met fin au débat. Dès lors, les deux protagonistes, oubliant leur chamaillerie des minutes précédentes, reprennent aussitôt le ton enjoué des conversations complices.

Mon père excelle dans ces joutes, conservant toujours son calme, et retourne certaine situation mal engagée par un long silence.

Aujourd'hui, le choix a été rapide. J'admire cette main paternelle qui sait voir et deviner par le simple toucher le défaut invisible.

L'hésitation n'a pas duré et la décision s'est portée vers un poulain de robe alezane, ma couleur préférée.

Avant de rentrer, nous avons tout le temps de prendre une boisson chaude dans une auberge du bourg. La fumée obscurcit la pièce où s'entasse la foule. C'est là le règne du bruit, de l'agitation et des propos graveleux. Je comprends à peine ces voix gouailleuses des maquignons qui s'expriment dans un breton du haut Léon différent du nôtre. Nous faisons là une escale rapide, coincés entre deux marchands ventripotents, à la parole pâteuse.

Dehors je me retrouve avec mon père, tous les deux loin du brouhaha. Sur le chemin du retour, il me tient des propos d'adulte. Je ne sais lequel de nous est le plus heureux.

Deux jours après cette escapade, Baptiste nous a déposé la lettre qui annonce la libération de l'oncle Bernard. Celui-ci nous promet de nous réserver sa première visite. Il nous fait la surprise d'arriver un soir avec sa famille. Il a projeté de passer quinze jours parmi nous. Ils sont six, nous sommes six. Il faut se serrer pour loger tout ce monde. Ma mère sort des greniers des lits de camp, des matelas et des draps.

« À la guerre comme à la guerre », répète une de mes cousines qui a retrouvé, avec le retour de son père, toute sa gaieté.

Mon oncle a maigri. À mes yeux, il n'a pas changé et conserve, après ces mois de misère, sa haute taille et la même prestance. Je retrouve aussi cette pointe d'humour et cette bienveillance qu'il jette sur les êtres. Aucune haine ne vient dans ses propos. Il parle à demi-mot de ses prisons et de ses camps, comme s'il voulait tourner la page et enfouir ses souvenirs pour mieux les chasser. Nous avons tout juste appris qu'il a été libéré par l'avance américaine alors que le dernier train qui le menait en Allemagne touchait aux frontières.

Peut-être se confie-t-il davantage à mon père. Avec lui il partage ces vertus de bon sens et de calme. Les deux hommes se vouent grande estime et respect. L'après-midi, tous deux s'enfoncent à travers champs pour de longues promenades. Mon oncle, qui est de souche paysanne, pense trouver dans ce retour originel les ressources nécessaires à la guérison de ses plaies.

Les enfants suivent de loin les deux hommes pour ne pas les troubler. Ils marchent des heures côte à côte. Parfois ils s'arrêtent, puis repartent en devisant. Sans doute mon oncle livre-t-il alors une part de ses secrets. Sur le haut des terres, il se détourne, embrassant du regard ces étendues paisibles et respire à pleins poumons. Que se passe-t-il dans sa tête en ces minutes ? Je m'interroge avec d'autant plus de curiosité que, de ces hauteurs, on aperçoit de toutes parts le camp de prisonniers allemands. Oui, que se passe-t-il à la vue de ces hommes derrière les barbelés ?

La compagnie des jeunes cousins nous offre des jours merveilleux. D'origine citadine, ils s'étonnent à tout moment de la simplicité de notre vie et de la rudesse des mœurs paysannes. Mon père, si sévère pour ses enfants, montre une indulgence surprenante à l'égard de ses neveux et leur tolère toutes les extravagances. Leur arrivée ouvre une brèche dans les défenses paternelles.

À leur suite, je m'engouffre au travers avec d'autant plus de fièvre que je la sais transitoire. Ils découvrent avec bonheur le plaisir des grandes étendues et je croque avec eux ces jours de liberté.

Cette visite clôture les aventures de cet été 1944. Après ce fol été de la Libération et ces cinq années d'agitation, la ferme va retrouver la paix. Elle n'offrira plus le refuge à celui qui était traqué. Elle n'entendra plus ces voix clandestines qui, par-dessus les mers, ravivaient les espérances. Elle ne

craindra plus le pillage des barbares. Là-haut sur la colline, derrière son rideau de pins, au milieu de ses terres, à l'abri de son bois, elle se reposera. Repliée sur ses émotions, elle mérite bien cela et, comme ses habitants qui n'ont fait que leur devoir, elle n'en tirera aucune gloire et ne s'en vantera jamais.

Octobre avance. Déjà les couleurs d'automne tombent sur la campagne et dans les ciels du soir naissent les teintes violines de l'arrière-saison. Sur les toits de la maison, les girouettes ont tourné et annoncent les vents d'ouest. Le temps change et bientôt les pluies vont venir. Elles effaceront sur les noisetiers de nos chemins les dernières traces poussiéreuses de notre libération.

ÉPILOGUE

Au temps des campanules, un rêve habitait souvent mes nuits.

Mes parents, un jour, avaient convié à la table familiale leurs lointains aïeux qui, comme eux, avaient vécu autrefois à la ferme. Depuis de longues générations, la même famille vivait sur ces terres. L'aîné des garçons recevait le flambeau de son père, puis celui-ci à son tour, quand les années pesaient trop, passait le témoin à son fils.

Tous ceux-ci sont mes ancêtres. Pour la circonstance ils se sont habillés du même âge, la cinquantaine ou peut-être un peu plus. Les hommes portent l'habit breton : chupen de drap noir et chemise blanche empesée qui bombe sur le torse. Les chapeaux à guides reposent à leur côté. Tous ces costumes sont semblables et si quelques détails changent, c'est pour jouer les coquetteries. Je ne les ai jamais vus, ces hommes qui sont mes lointains parents, mais je les reconnais déjà : mêmes visages taillés dans l'énergie, même carrure, mêmes prunelles sombres sous des sourcils épais, même

port altier. Mon père parle à son père qui, lui, se penche vers le sien. Tous sont semblables.

Les femmes aussi sont de la fête. Elles sont mes aïeules. Aucun lien de sang ne les unit et cependant elles se ressemblent toutes. Ma mère les accueille et, bien qu'elle ne porte ni le châle ni la robe bretonne, elle partage avec les autres une même prestance. Et chez ces femmes de caractère, on sent comme un air de matriarcat.

Par la porte entrebâillée, soulevant un pan du rideau, je ne me lasse pas d'observer cette lignée de mes ancêtres. Ils sont dans leurs meubles, et sur le plus ancien d'entre eux, un bahut de chêne noirci, patiné sous leurs mains, on lit la date de mille six cent trente-neuf. Mes ancêtres sont là chez eux, bien à l'aise, comme s'ils n'avaient jamais quitté. Rien n'a bougé. Un jour viendra peut-être qu'à mon tour je présiderai la table. Pour perpétuer la tradition, mon père m'aura passé le relais et je m'apprêterai à faire de même, et rien n'aura bougé.

Comme au jour du pardon, après le déjeuner, les parents font le tour des lieux avec les invités. Ils retrouvent les chaumes après les moissons, les mêmes arbres, les mêmes chemins familiers, les mêmes maisons et jusqu'à l'horizon les mêmes clochers. Dans ce monde qu'ils ont quitté, rien n'a bougé et cette pérennité me paraît dans l'ordre des choses et me convient. Mais la guerre a bouleversé ce décor d'éternité. Avec elle ont pris fin le temps des campanules et mon rêve d'enfant. Je n'ai pas

saisi le flambeau paternel et n'ai jamais présidé le banquet des ancêtres. Mon père est mort. Ma mère est morte. Dans le jardin, certains étés, fleurissent encore les campanules.


TABLE

Prologue	5
Chapitre I	13
Chapitre II	29
Chapitre III	43
Chapitre IV	65
Chapitre V	87
Chapitre VI	117
Chapitre VII	145
Chapitre VIII	163
Chapitre IX	181
Chapitre X	219
Épilogue	267

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE

Keltia Graphic

pour le compte des éditions

COOP  BREIZH

—
LE 8 MARS 2006
—

DÉPÔT LÉGAL : 1^{er} TRIMESTRE 2006

« Comme au jour du pardon, après le déjeuner, les parents font le tour des lieux avec les invités. Ils retrouvent les chaumes après les moissons, les mêmes arbres, les mêmes chemins familiers, les mêmes maisons et jusqu'à l'horizon les mêmes clochers. Dans ce monde qu'ils ont quitté, rien n'a bougé et cette pérennité me paraît dans l'ordre des choses et me convient. Mais la guerre a bouleversé ce décor d'éternité. Avec elle ont pris fin le temps des campanules et mon rêve d'enfant. »

Paru d'abord en 1992, ce premier livre publié de Louis Pouliquen est le récit d'une enfance au pays des enclos, dans un milieu rural traditionnel encore empreint d'une réelle poésie, celle des chemins creux, des fêtes de village, de la solidarité générationnelle, d'un quotidien rythmé par les saisons. Thèmes que cet écrivain souvent primé n'a cessé depuis d'aborder dans ses autres œuvres, pour la plupart parues chez Coop Breizh (La Nuit d'obsidienne, Les Marées d'équinoxe, Mon vieux grenier en Bretagne...).



10 €

ISBN 2-84346-270-3

En couverture : *La charretée de foin ou La fenaison*, huile sur toile de Jean Frélaud, 1909, coll. part.

